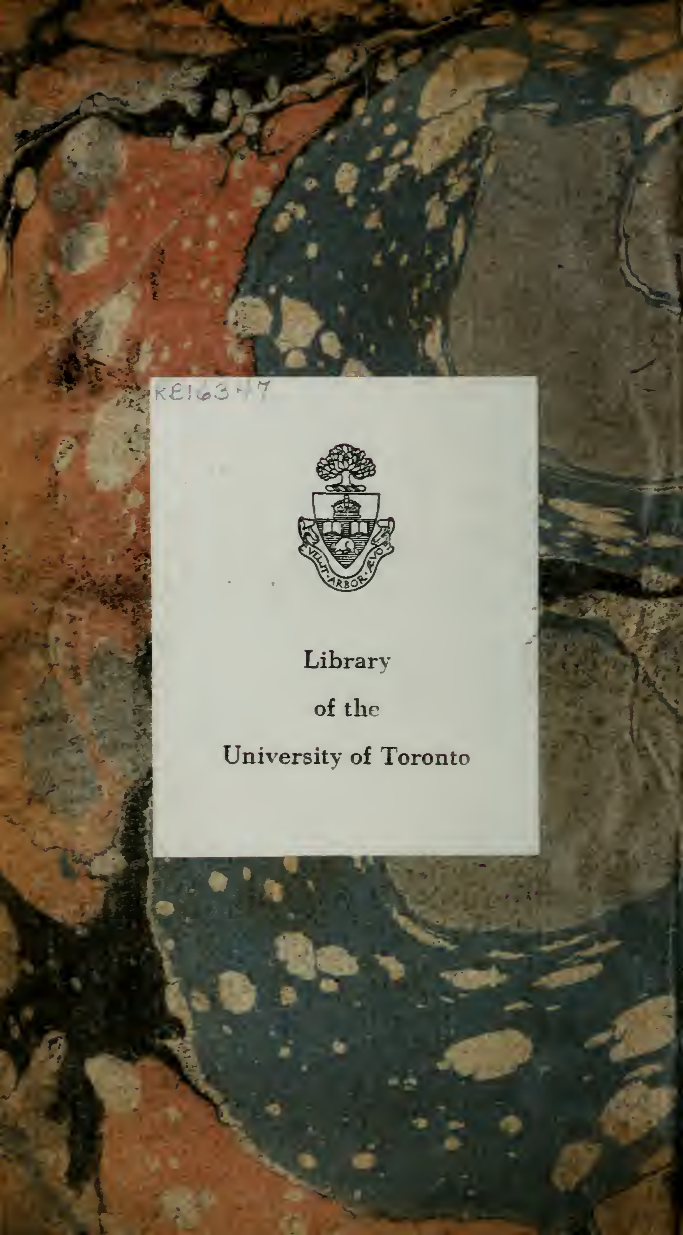
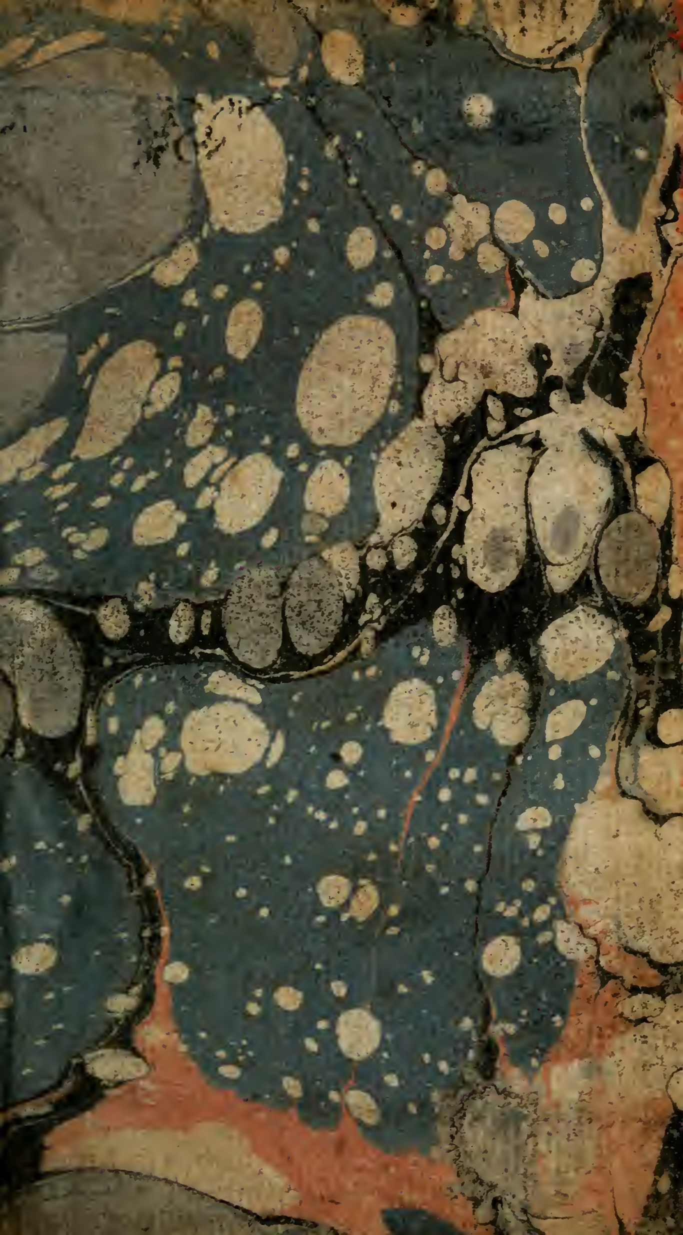




VELUT ARBOR ÆVO



CLARISSE
HARLOWE.

Traduction nouvelle & seule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson; *avec figures d'après* M. Chodowiecki *de Berlin.*

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

—— *Humanos mores nosse volenti*
Sufficit una Domus.

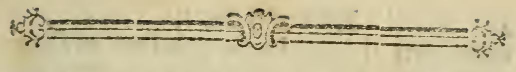
TOME HUITIEME.



A GENEVE,

Chez PAUL BARDE, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXXVIII.



HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

LETTRE CCLXIII.

M. Lovelace à M. Belford.

Dimanche au soir.

Ne me blâme de ta vie, pour m'être permis d'employer un peu d'art avec cette admirable fille. Tous les princes de l'air et ceux des abîmes souterrains unis avec moi, ne l'auroient jamais vaincue, tant qu'elle auroit eu l'usage de ses sens.

Je ne veux pas anticiper sur mon récit, je te dirai seulement qu'étant trop éveillé par l'entretien dont je sors avec elle, pour espérer de dormir quand je me mettrois au lit, je n'ai rien de mieux à faire que de te rendre compte de cette bisarre conversation, pendant que j'en suis si fortement rempli, qu'il m'est impossible de m'occuper d'une autre idée.

Elle étoit en robe de nuit de damas blanc, un peu moins négligée que ces derniers jours. J'étois assis, ma plume

entre mes doigts. Je me suis levé en l'appercevant, avec autant de respect et de complaisance que si les dés étoient encore pour elle; et réellement il n'y a rien de changé à son désavantage.

Elle est entrée avec un air de dignité dans toute sa figure, qui m'en a imposé d'abord, qui a assuré son ascendant sur moi, et qui m'a préparé au *pitoyable* rôle que j'ai fait dans la suite de cette conférence. *Pitoyable* en vérité; mais je veux lui rendre justice.

Elle s'est avancée d'un pas assez vîte, et tout près de moi; son mouchoir à la main; le regard ni doux, ni fier, mais extrêmement grave; et le visage dans une tranquillité calme, qui paroissoit l'effet d'une profonde méditation. Elle m'a tenu aussitôt ce discours, d'un air! avec une action! Non, je n'ai jamais rien vu d'égal.

Vous voyez devant vous, Monsieur, la malheureuse fille dont vous avez récompensé la préférence qu'elle vous a donnée sur tout votre sexe, comme elle méritoit d'être récompensée. La malédiction de mon père est accomplie à la lettre, pour cette vie; et ce n'est pas votre faute si la seconde moitié ne l'est pas encore par la perte de mon ame, comme l'est la première par celle de mon honneur, que vous m'avez ravi, lâche et infâme que vous êtes, avec tant de bassesse et d'inhumanité, qu'il semble que le courage vous

auroit manqué à vous-même dans cette barbare entreprise, si, pour premier sacrifice, vous ne m'aviez ôté l'usage des sens.

Ici, j'ai fait un effort pour parler, en hésitant, et me tournant vers la table, où j'ai posé ma plume; mais elle a continué. — Ecoute-moi jusqu'à la fin, malheureux scélérat! homme abandonné! homme, ai-je dit? — Mais quel autre nom puis-je te donner, lorsque les mortelles attaques des bêtes les plus féroces auroient été plus naturelles, et mille fois moins horribles que les tiennes? Ton cœur paroît trembler à présent dans ton sein, homme aussi lâche qu'ingrat. Ton cœur! le seul au monde qui soit capable de lâches inventions et d'un excès si cruel. Tremble! tu as raison de trembler et d'hésiter comme tu fais, lorsque tu te représentes ce que j'ai souffert pour toi, et l'horrible prix que j'en ai reçu de toi.

Sur mon ame, Belford, toutes mes facultés m'ont manqué. Non-seulement ses regards et son geste, mais sa voix si majestueuse a porté au fond de mon ame une émotion inexprimable. D'un autre côté, mon maudit attentat et son innocence, son mérite, son rang, la supériorité de ses perfections, se sont présentées à mon esprit avec des couleurs si formidables, que le compte imprévu auquel je me voyois appelé, m'a paru ressembler à ce compte général dont on nous menace,

où notre conscience sera la première à nous accuser.

Elle avoit eu le temps de rassembler toutes les forces de son éloquence. Sa tête probablement avoit été tranquille pendant tout le jour ; et moi, je me trouvois d'autant plus déconcerté, que je m'étois attendu à la voir paroître avec un air de confusion. Mais je conçois que la force de son ressentiment avoit élevé cette femme incomparable au-dessus de toutes les petites considérations.

Ma chère.... mon amour, ai-je dit enfin ; ja.... jamais, non, jamais.... Mes lèvres trembloient, mes jambes chanceloient. Ma voix étoit concentrée, foible ; mes paroles mal articulées. Jamais un coupable n'eut plus visiblement l'air d'un coupable : tandis qu'étendant sa belle main blanche comme la neige, elle a repris avec toutes les grâces de l'éloquence la plus vive et la plus touchante.

Je ne prétends tirer aucune gloire de la confusion où je te vois. J'ai employé tout le jour à demander au ciel, que si je ne pouvois m'échapper de cette vile maison, il me donnât la force d'envisager encore une fois l'auteur de ma ruine avec la fermeté de l'innocence outragée. Je ne te reproche plus ton crime et mon malheur, parce qu'ils sont au-dessus de l'expression. Tu me vois assez calme pour souhaiter que les remords continuent de

te tourmenter, jusqu'à ce que le répentir s'empare de ta conscience, afin que tu ne perdes pas tout droit à cette miséricorde que tu n'as pas eue pour l'infortunée que tu vois devant tes yeux, et qui avoit si bien mérité de trouver un ami fidelle, où elle n'a trouvé que le plus cruel des ennemis. Mais apprends-moi, car tu n'es pas sans doute à la fin de tes projets; apprends-moi, puisque je suis prisonnière dans le plus infâme des lieux, et que je n'ai pas un ami qui puisse me sauver, ce que tu prétends faire du reste d'une vie qui ne vaut plus la peine d'être conservée. Dis-moi si tu me destines à beaucoup d'autres maux; si tu as fait un pacte avec le maître de l'enfer, sous la forme de l'odieuse maîtresse de cette maison; si tu en veux à mon salut éternel, pour achever ton infâme traité, en achevant d'accomplir l'imprécation de mon père. Réponds. Dis-moi, si tu as le courage de parler à celle dont tu as causé la ruine; dis-moi ce qui me reste encore à souffrir de ta barbarie.

Elle s'est arrêtée, et poussant un soupir, elle a détourné de moi son beau visage, pour essuyer des larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir, et qu'elle vouloit du moins dérober à ma vue.

J'étois préparé, t'ai-je déjà dit, à l'emportement des plus violentes passions, aux cris, aux menaces, aux injures, aux

exécrations. Ces transports passagers, effets d'une douleur soudaine, et la honte, et la vengeance nous auroient mis de pair, et nous aurions été quittes ensemble. Encore une fois, je suis fait à ces orageuses douleurs; et comme rien de violent n'est durable, c'est l'état où j'aurois souhaité de la rencontrer pour engager le combat avec elle. Mais une colère si majestueuse et si composée! Me chercher, moi, qu'il étoit clair, par l'effort qu'elle avoit fait pour s'échapper, qu'elle auroit voulu éviter de voir! Nulle idée de vengeance à la Lucrèce sur elle-même! Plongée néanmoins, plongée toute entière dans un si profond désespoir, que, suivant ses propres termes, le pouvoir manquoit au langage pour l'exprimer; et se trouver capable, après l'état de désordre d'où elle n'étoit sortie que le même jour, de me pousser aussi vivement que si quelque lumière d'en-haut lui avoit révélé toutes mes vues! Comment ne serois-je pas demeuré tout-à-fait interdit et confus? Je n'ai pu répondre comme la première fois, que par des monosyllabes ou des phrases interrompues. (¶) Ce qui.... ce qui est arrivé.... je, je.... ne puis m'empêcher.... d'avouer.... oui, j'avoue.... hem, hem.... qu'il n'est pas.... ce qui auroit dû être. — Mais.... mais.... mais.... je suis vraiment.... vraiment fâché.... sur mon ame, je m'en répens. — Et — Et — je

ferai tout.... il n'est rien que je ne fasse.... oui, tout ce qui peut dépendre de moi.... tout ce que vous.... vous exigerez pour vous faire réparation. (‖)

O Belford! Belford! Quel est le vainqueur à présent? qui triomphe d'elle ou de moi?

Des réparations! m'a-t-elle répondu. Misérable! Tu mérites bien un éternel mépris. Et levant les yeux au ciel! O Dieu! juste et bon! qui aura pitié d'une malheureuse, dont la chûte est l'ouvrage d'une ame si basse! Cependant (en jetant sur moi un regard d'indignation) non, tout lâche, tout méprisable que tu es, je ne te hais pas autant que je me hais moi-même, pour n'avoir pas su plutôt te connoître et te voir tel que tu es, et pour avoir attendu de l'honnêteté, de la reconnoissance ou de l'humanité d'un libertin, qui pour faire gloire d'être un libertin, doit avoir foulé aux pieds tous les principes et tous les droits.

Elle a prononé alors avec un soupir, le nom de son cousin Morden, (*) comme s'il lui étoit venu de sa part quelque avis de se garantir d'un libertin: et s'avançant vers la fenêtre, elle s'est servie un moment de son mouchoir pour s'essuyer les yeux. Ensuite, se tournant

(*) Voyez la lettre de son cousin Morden écrite de Florence. Lettre CLXXIII.

vers moi tout d'un coup, avec un mélange de dédain et de majesté, (que n'aurois-je pas donné dans ce moment pour ne l'avoir jamais offensée!) tu me proposes des réparations, m'a-t-elle dit, et quelles réparations un homme tel que toi peut-il offrir à une ame fière, à une personne de bon sens, pour les maux que tu m'as si inhumainement fait souffrir?

Aussitôt, Madame.... aussi.... aussitôt que votre oncle.... ou bien même.... sans attendre sa réponse....

J'entends — je sais ce que tu voudrois dire. — Mais penses-tu que le mariage puisse réparer un crime tel que le tien? Sans amis, sans fortune, telle que tu m'as rendue, je méprise trop le lâche qui a pu se dérober à lui-même la vertu de sa femme, pour supporter ton idée sous la qualité que tu sembles te flatter de me faire accepter de toi.

(¶) J'ai voulu l'interrompre; mais mon idée a expiré sur mes lèvres tremblantes... Tout ce que j'ai pu faire, c'est de prononcer le mot de mariage. — Elle a continué. (||)

Ce que je veux savoir, c'est si, dans un pays de liberté tel que celui-ci, où le Souverain ne sauroit être complice de votre lâcheté, et où vous n'auriez pas eu l'audace de la commettre si j'avois eu la protection du moindre de mes parèns ou de mes anciens amis, je dois être rete-

nue dans une prison, pour y souffrir de nouvelles injures? En un mot, si vous prétendez m'arrêter ici, et m'empêcher de suivre le cours de ma destinée?

Après s'être arrêtée, et me voyant encore muet; ne pouvez-vous répondre à une question si simple? Je renonce à toute prétention sur vous, je vous rends toutes vos promesses. Quel droit avez-vous de me retenir ici?

Il m'étoit impossible de parler. Que pouvois-je répondre à pareille question?

O misérable, a-t-elle repris en levant et se tordant les mains: si je n'avois pas été privée de mes sens par la plus honteuse lâcheté, vous savez mieux que moi par quel artifice. — Si j'avois pu sentir mon état et vos procédés, ou seulement distinguer l'ordre et la suite des jours, je n'aurois pas laissé passer une semaine, comme je m'apperçois qu'il s'en est passé une entière, sans vous déclarer, comme je le fais à ce moment, que l'infâme qui m'a trahie avec cette bassesse, ne fera jamais de moi sa femme. J'écrirai à mon oncle, qu'il peut renoncer à ses obligeantes intentions en ma faveur; toutes mes espérances sont anéanties; je me regarde moi-même comme perdue pour ce monde; ne m'empêchez pas de satisfaire le ciel par une austère pénitence, pour avoir continué une correspondance qui m'étoit défendue, avec un misérable qui n'a que

trop justifié les avis et l'aversion de ceux à qui je devois de la soumission, et pour m'être exposée témérairement à vos lâches artifices. Laissez-moi chercher à assurer le seul espoir qui me reste ; c'est toute la réparation que je vous demande. Ainsi, répondez, suis-je libre de disposer de moi-même ?

Il a fallu que l'imbécille, le criminel répondit ; mais avec combien d'embarras et d'hésitation ! — Mon très-cher amour ! Je suis confodu, absolument confondu de la seule pensée.... de l'excès.... où je me suis emporté.... et en songeant.... à quelle femme ! — Je vois, j'éprouve qu'il est impossible de résister à la force de votre éloquence. Dans toute ma vie, dans toutes mes lectures, je n'ai jamais vu de preuves si parfaites d'attachement à la vertu pour l'amour d'elle-même. Si vous pouvez faire grâce au répentir d'un misérable qui implore votre pardon à genoux (je me suis jeté ici à ses pieds, avec toute la vérité du sentiment que j'exprimois) je jure par tout ce qu'il y a de saint et de juste, et puisse le tonnerre m'écraser devant vous, si je ne suis pas sincère ! que par le mariage, demain avant midi, sans attendre votre oncle, ni personne, je vous rendrai toute la justice qui est maintenant en mon pouvoir. Vous me réglerez ensuite, vous me dirigerez par vos principes, jusqu'à ce que

vous m'ayiez rendu plus digne de votre angélique pureté, que je ne le suis à présent ; et je n'aurai pas la présomption de toucher même votre robe, avant le bonheur où j'aspire de pouvoir vous nommer légitimement ma femme.

Lâche trompeur ! s'est-elle écriée, il existe ce juste Dieu que tu invoques, et le tonnerre ne descend pas ! et tu vis pour augmenter le nombre de tes parjures et de tes trahisons !

Ma très-chère vie.... en me levant ; car le tour de son exclamation m'avoit fait croire qu'elle commençoit à se ralentir ; mais elle m'a interrompu.

Si tes offenses, a-t-elle repris, n'avoient pas passé les bornes du pardon ; si c'étoit la première fois que tu eusses bravé le ciel en invoquant sa vengeance contre toi-même ; ma situation désespérée pourroit m'engager à me soumettre au plus malheureux sort, avec un homme aussi abandonné que toi. (¶) Mais après ce que j'ai souffert de ta lâche cruauté, je ne puis sans crime souhaiter d'enchaîner mon ame avec un homme allié de si près avec l'enfer et la perdition.

Grand Dieu ! combien peu de charité.... ! Je ne prétends point me défendre.... Plût au ciel qu'il fût en mon pouvoir de rappeler le passé ! *allié de si près à l'enfer*, Madame ! un homme si *abandonné*, Madame.... !

Va, mes expressions sont bien au-dessous encore de tes crimes et de mes souffrances. — Tant de réflexion dans ta bassesse préméditée ! — Aller jusqu'à prostituer les noms et le caractère de personnes honorables de ta propre famille, — et le tout pour tromper une pauvre créature que tu devois.... Mais pourquoi entré-je en discours avec toi ? — Que tes crimes retombent sur ta tête ! Encore une fois, je te demande, si j'ai ou non la liberté de disposer de moi ?

J'ai voulu prendre la défense des deux parentes, déclarant que c'étoit réellement elles-mêmes.

N'aie pas l'audace, en m'interrompant, quelque vil que tu sois, de dire un seul mot pour te justifier sur ce point. J'ai observé leur maintien, leur conversation, leur promptitude à souscrire à ce que je disois de désavantageux pour toi; la licence de leurs manières qui perçoit à travers leur réserve affectée; et aujourd'hui que le triste événement qui m'a ouvert les yeux, et que j'ai comparé ensemble les faits et les suites, dans le court intervalle de raison que le ciel m'a prêté, tout mon étonnement est de n'avoir pas su distinguer le maintien de la créature que tu m'as amenée pour m'en imposer, et qui contrefaisoit si mal la femme honnête, de la digne Lady que tu as l'honneur d'appeler ta tante, et de n'avoir pas su

démasquer d'abord la folle femmelette, que tu voulois me faire passer pour la vertueuse Miss Montaigu.

Il est bien étonnant qu'une Dame aussi bonne que vous l'êtes ait si peu de charité. — Que les transports qu'a fait éprouver à ces Dames la joie de vous voir, soient exposés à pareille censure ! Je vous jure et vous proteste, Madame. —

Quoi ? qu'elles étoient véritablement, en m'interrompant, et réellement Lady Betty Lawrance, et ta cousine Miss Montaigu ! O misérable ! je vois par ton serment solemnel (je n'avois pourtant pas achevé ni rien affirmé) quelle foi l'on doit ajouter à tout le reste. — Quand je n'aurois pas d'autre preuve....

Je l'ai interrompue, en la conjurant de m'écouter avec patience. Je m'étois vu, lui ai-je dit, trop bien convaincu de son mépris et de sa haine, en quelque sorte avoués. Je n'avois aucun espoir de gagner son amour ou sa confiance. — La lettre qu'elle avoit laissée derrière elle en fuyant à Hamstead, me démontroit suffisamment, qu'elle étoit entièrement sous l'influence de Miss Howe, et qu'elle n'attendoit que sa réponse pour prendre des mesures qui devoient me priver d'elle pour jamais. Miss Howe avoit toujours été mon ennemie. Elle devoit l'être encore davantage alors, sans doute, après la lecture de la lettre qu'elle lui avoit écrite

en arrivant à Hamstead : je n'osois pas attendre l'événement de sa réponse, et j'étois charmé de l'occasion de Lady Betty et de ma cousine, quoiqu'elles ignorassent mon motif, pour parvenir avec leur secours à la ramener à la ville : étant bien éloigné alors de méditer l'outrage auquel mon désespoir, et son manque de confiance en moi, m'avoient si lâchement porté. (☞)

Je voulois continuer et parler du capitaine Tomlinson et de son oncle. — (¶) Mais elle a refusé de m'entendre, et ce n'avoit été qu'avec une indignation visible, et en m'interrompant plusieurs fois avec colère, qu'elle m'avoit écouté jusques-là. Aurois-je bien l'audace, m'a-t-elle dit, de vouloir chercher à pallier ma bassesse ? Elle étoit convaincue que ces deux femmes étoient deux personnages imposteurs. (☞) Le capitaine Tomlinson et M. Mennell étoient vraisemblablement deux autres de mes complices. Mais qu'ils fussent des scélérats ou non, j'en étois un. Elle insistoit sur la liberté de pouvoir disposer du reste de sa courte et malheureuse vie. Enfin, elle ne me voyoit qu'avec horreur, sous toutes sortes de titres, et particulièrement sous celui que j'osois lui proposer.

Elle m'a quitté avec ce cruel adieu. (¶) Je t'avoue, Belford, que je suis demeuré confondu de cette conversation où

elle a débuté avec un calme si extraordinaire, quoique sévère, et où elle a fini par une indignation si sincère. (b)

Il faut que je te communique, dans un paragraphe adressé particulièrement à toi, une partie de mes sérieuses réflexions. Je n'ai pas encore touché au grand article du commerce libre; et la manière dont elle s'est expliquée sur son oncle, marque assez qu'elle ne prend point encore la médiation pour une chimère. Cependant elle soupçonne mes nouveaux projets, et je lui vois des doutes sur Mennell et Tomlinson. Je dis que si c'est d'elle-même qu'elle tire ses lumières et ses fils pour se conduire dans ce labyrinthe, sa pénétration est merveilleuse; mais si c'est de quelque autre qu'elle, son incrédulité et son aversion pour moi n'ont rien de surprenant.

Expliquons-nous sans détour. Il est impossible, Belford, que tu joues le double avec moi. Non; ton imbécille pitié pour une femme, ne t'aura pas fait commettre une trahison aussi impardonnable envers un ami qui s'est ouvert à toi avec si peu de réserve. Je ne puis te croire capable de cette bassesse. Cependant rassure-moi sur ce point. Je dois faire une maudite figure à ses yeux, prodigant les vœux et les sermens, comme je ne ferai pas scrupule de recommencer dans l'occasion, s'il est vrai qu'elle soit bien informée de

ma perfidie. Je sais que lorsqu'il s'agit de fermeté, tu ne me redoutes pas plus que je ne te crains; et que si tu étois coupable, tu dédaignerois un désaveu, lorsque je te presse de t'expliquer.

Je suis tenté de m'arrêter ici. Oui, je ne t'écrirai plus, jusqu'à ce que j'aie reçu ta réponse.

Je suis résolu.

Lundi, à trois heures du matin.

LETTRE CCLXIV.

M. LOVELACE au même.

Lundi, 19 Juin, à 5 heures du matin.

Il faut que j'écrive. Je n'ai pas d'autres ressources contre le trouble de mon cœur, et je ne puis me persuader que tu m'ayes bassement trahi.

Que n'ai-je pas fait pour inviter le sommeil? Mais le sommeil me fuit. Horace a bien raison dans ces vers, traduits par Cowley :

Le sommeil, comme l'alcyon, ne bâtit jamais son nid
Dans un sein agité par l'orage.
Ce n'est pas assez pour lui de trouver
D'épais et sombres nuages dans une ame,
Les ténèbres ne l'invitent qu'à demi :
Il lui faut plus encore; il faut qu'il y trouve le calme.

C'est à présent que je souhaiterois du fond de l'ame de n'avoir jamais connu cette charmante personne. Mais qui se seroit imaginé qu'il y eût au monde une telle femme? Pour tout ce que j'ai connu, entendu, lu de son sexe, la règle est vraie, *une fois subjuguée, c'est pour toujours.* Les premiers efforts sont généralement les derniers, ou du moins la résistance qui les suit devient si foible par degrés, qu'un homme regretteroit d'en trouver moins. — Cependant que sais-je encore?

Il est à présent six heures. Il y en a déjà plus de deux que le soleil illumine tous les objets autour de moi; car cet astre impartial luit sur la maison d'une Sinclair comme sur toutes les autres; mais sa lumière ne peut pénétrer au fond de mon cœur.

A la pointe du jour, je me suis approché de la porte de ma charmante. J'ai jeté la vue par le passage de sa clef. Elle avoit déclaré à Dorcas, qu'elle ne quitteroit plus ses habits dans cette maison. Je l'ai vue dans un doux sommeil, qui servira sans doute à rafraîchir ses sens troublés; assise dans un fauteuil, son tablier sur le visage, une main qui soutenoit sa tête, l'autre pendante sans mouvement sur son genou, la moitié seulement d'un de ses jolis pieds visible. Quelle différence entre elle et moi! ai-je pensé. Elle dort tranquillement, elle, qui a reçu l'injure! tandis que l'offenseur ne peut fer-

mer les yeux, et s'est efforcé inutilement toute la nuit de se distraire de sa mélancolie et de se fuir lui-même.

(¶) Comme il est généralement assez vrai que chaque vice porte avec lui sa punition, même dans cette vie ; si quelque chose étoit capable de me faire revoquer en doute l'existence des peines de l'autre, ce seroit la pensée, qu'il n'est guères possible qu'il y en ait de plus grandes que celles que me fait souffrir le remords en cet instant. (‖)

J'espère néanmoins que je prendrai le dessus. Si je n'y parviens pas, cette chère créature seroit bien vengée ; car je serai le plus malheureux de tous les hommes.

A six heures.

Dorcas vient m'avertir que sa maîtresse se dispose ouvertement et sans détour à partir. Je n'en doute pas. L'humeur où je te la représentois hier au soir en me quittant, m'a préparé à cette entreprise. Qu'en dis-tu, Belford ? Etre haï, méprisé à ce point ! Mais si j'ai passé les bornes du pardon....

Elle me fait dire par Dorcas qu'elle viendra me trouver dans la salle à manger ; et ce qui est assez bisarre, qu'elle souhaite que cette fille soit présente à notre conversation. Ce message me donne quelque espérance.

A neuf heures.

Damnable artifice ! ruse ! trahison ! Il

ne s'en est rien fallu qu'elle ne m'ait glissé au travers des doigts. Elle n'avoit pas d'autre vue dans son message que d'éloigner Dorcas et de nettoyer la côte. Une douleur imaginaire suffit-elle donc pour la dispenser de ses principes? Ne m'apprend-elle pas enfin qu'elle est aussi capable de tromper que moi?

Si nous occupions le premier corps de logis, et qu'il n'y eût point un passage avant d'arriver à la porte, elle m'échappoit; mais sa précipitation l'a trahie. — Sally Martin, qui étoit heureusement dans un parloir de devant, frappée d'entendre une marche légère et précipitée, et le froissement d'une étoffe de soie contre le mur, a jeté les yeux dehors, et la voyant, elle s'est avancée aussitôt entre elle et la porte, contre laquelle elle s'est adossée. « Vous ne sortirez pas, Madame, vous » ne devez pas penser à sortir. »

De quel droit? Comment osez-vous? — Car la chère personne prend quelquefois des airs impérieux. — Sally s'est hâtée d'appeler sa tante. Aussitôt une demi-douzaine de voix se sont jointes à la sienne, pour me presser de descendre: vîte! vîte! dans l'instant!

Je m'occupois gravement à donner mes instructions à Dorcas, dans l'embarras où j'étois sur la matière d'une conversation dont elle devoit être témoin, lorsque ces cris redoublés ont frappé mes oreilles.

Ils m'ont fait voler plutôt que descendre. J'ai vu la charmante Clarisse, l'aimable *trompeuse*, hors d'haleine, appuyée contre la cloison, son paquet à la main, (les femmes, Belford, ne sont jamais sans paquet dans leurs excursions,) et plus bas à quelque distance Sally, Polly Horton, (mais Polly plaidant en sa faveur) Mabel et Peter, deux domestiques du logis. La Sinclair et Sally étoient entre elle et la porte. Dans sa douce fureur, la chère ame répétoit : je veux sortir ! personne n'a droit ! — Je veux sortir ! — Dussiez-vous me tuer, femmes, je ne remonterai pas.

Aussitôt qu'elle m'a vu paroître, elle a fait un pas ou deux vers moi : Monsieur Lovelace, m'a-t-elle dit, je veux sortir. Est-ce de vous que ces femmes s'autorisent ? Quel est leur droit, quel est le vôtre pour m'arrêter ?

Sont-ce là, ma chère, lui ai-je dit tendrement, les préparatifs de l'entrevue que vous m'aviez fait espérer dans la salle à manger, et vous a-t-il paru vraisemblable que je pusse consentir si facilement à vous perdre ? Pouvez-vous le croire ?

Et moi, Monsieur, dois-je être environnée, assiégée comme je le suis ? Eh ! quelle autorité ces femmes ont-elles sur moi ?

Je les ai priées toutes de se retirer, à la reserve de Dorcas qui m'avoit suivi. Alors j'ai cru devoir prendre un air décidé, après

avoir éprouvé si long-temps qu'on triomphoit de ma douceur. Ayez la bonté, ma chère, lui ai-je dit d'un ton chagrin, et poussant son pied qui me résistoit, d'entrer avec moi dans le parloir. Nous pouvons, si vous avez tant de répugnance à remonter, nous pouvons tenir ici notre conférence, et je ne refuse pas que Dorcas *en soit témoin.* Je l'ai placée sur une chaise, et me tenant debout, les mains sur les côtés : Voyons ; Madame, quels sont à présent vos ordres ?

Insolent ! s'est écriée la furieuse ; et se levant, elle a couru vers la fenêtre, elle a levé le chassis, sans savoir apparemment qu'il étoit défendu par des barreaux de fer, et lorsqu'elle a reconnu l'impossibilité de se jeter dans la rue, elle a levé au ciel ses mains jointes, après avoir abandonné son paquet ; et d'une voix lamentable, elle s'est adressée à deux passans qui traversoient la rue : au nom de Dieu, charitables personnes, au nom de Dieu, secourez une pauvre malheureuse à qui l'on ôte l'honneur et la vie !

Je l'ai enlevée dans mes bras, malgré sa résistance, voyant que le peuple commençoit à s'attrouper autour de la fenêtre. Elle s'est mise alors à crier : au meurtre ! au secours ! au secours ! Mais redoublant mon effort, je l'ai emportée dans la salle à manger, en dépit de son petit cœur intrigant, (je peux bien à présent lui don-

ner ce nom,) et de la force avec laquelle ses mains s'attachoient à tout ce qu'elles pouvoient rencontrer. Là, j'ai voulu la placer sur une chaise, mais elle est tombée à terre, presque sans mouvement et pâle comme la mort. Un torrent de larmes est venu fort à propos la soulager.

Dorcas en a paru attendrie, jusqu'à pleurer à son exemple. Cette fille étoit vraiment touchée de pitié pour elle. Plusieurs évanouissemens ayant succédé, je l'ai laissée avec Mabel, Dorcas et Polly ; celle de toutes les femmes de la maison qui lui déplaît le moins.

Une entreprise si résolue ne m'a pas causé peu d'inquiétude. Mde. Sinclair et ses nymphes en sont encore plus alarmées, pour ce qu'elles appellent l'honneur de la maison, qui a reçu quelque insulte, avec des menaces de casser les vîtres, si la jeune personne qui a crié, ne paroissoit point. Dans la chaleur du mouvement populaire, les femmes sont venues à moi, pour me demander ce qu'elles devoient répondre au Connétable (*), que le peuple avoit déjà fait appeler. Ne manquez pas, leur ai-je dit, de le faire entrer dans la maison, avec deux ou trois des mutins les plus ardens. Produisez une de vos filles, après lui avoir frotté les yeux d'un oignon ; sa coëffure

(*) Officier subalterne de Police.

et son mouchoir de cou un peu en désordre. Qu'elle se reconnoisse pour la personne offensée, à l'occasion d'une querelle de femmes, mais contente de la justice qu'on lui a rendue. Vous donnerez alors quelques verres de liqueur au connétable, et comptez qu'il se retirera tranquillement.

A onze heures.

On a suivi mes instructions, et tout est rentré dans l'ordre. Madame Sinclair regrette amèrement d'avoir jamais connu une Dame aussi rétive. Elles m'ont vivement pressé, et Sally, de leur abandonner pendant quelques jours cette farouche beauté, pour la *réduire*, disoient-elles. Je leur ai brusquement imposé silence, et je les ai seulement chargées de redoubler les précautions. (¶) Polly, quoique faisant tous ses efforts, quand elle est avec la chère mutine, pour la consoler, prétend avec moi qu'il n'y a que la terreur qui puisse remplir une partie de mes vues sur elle. (☞)

L'attendrissement de Dorcas lui a fait essuyer beaucoup de railleries. Elle confesse que ses larmes étoient sincères. Elle en a honte, dit-elle, mais elle n'a pu les retenir. Un désespoir si vrai, une résistance si inflexible dans une si charmante beauté!...

Pendant que les autres femmes rioient de sa simplicité, je lui ai dit, qu'elle n'avoit pas d'apologie à faire pour ses

larmes, et qu'elle ne fît pas attention à leurs railleries, et j'étois bien aise de lui voir cette facilité à pleurer. On peut faire un bon usage de ce talent, que personne ne lui connoissoit. En un mot, je lui demandois de l'exercer souvent, et qu'elle s'efforçât de gagner, s'il est possible, la confiance de ma charmante, par la sensibilité qu'elle témoigneroit pour ses peines. Elle m'a répondu que sa maîtresse avoit remarqué ses larmes, et qu'elle lui avoit déjà fait compliment de cette preuve d'humanité, — Fort-bien, lui ai-je dit. — Votre rôle sera donc à l'avenir de montrer un cœur tendre, soit que cela nous serve ou non. S'il n'en résulte aucun bien; il n'en peut résulter aucun mal. Mais prenez garde de vous trahir par des tendresses trop soudaines, ou de pousser trop loin une compassion trop officieuse. Ainsi Dorcas va beintôt, j'imagine, devenir une fille de fort bon naturel avec sa maîtresse; et ma charmante, qui est disposée à bien juger de son sexe, y sera trompée facilement.

(¶) J'avois eu l'intention de faire une tentative, puisque je m'étois si fort avancé, pour l'amener à un commerce libre. Mais quelle espérance de réussir? Elle est invincible, oui contre toutes mes notions, contre toutes mes idées, et au milieu de mon étonnement, en songeant que c'est pourtant une femme, et dans la

fleur de ses appas, elle est absolument invincible. Tout mon but à présent est de lui rendre une justice en règle, si je puis parvenir à la faire descendre de ses grands airs.

Le consentement d'une telle femme doit la rendre toujours nouvelle, toujours charmante à mes yeux. Mais quel étonnement pour moi! Quoi? le défaut d'une vaine formalité d'église peut-il produire une si vaste indifférence?

Elle me le doit son consentement: car jusqu'ici, je n'ai rien obtenu dont je puisse me glorifier. Tout de mon côté n'a été que remords cuisans, angoisses de cœur, et un amour plutôt accru que refroidi.

Que l'idée de son refus hautain est poignante pour moi! et cependant j'espère encore l'amener à prêter l'oreille à mes histoires de réconciliation avec sa famille, et des mesures de son oncle et du capitaine Tomlinson.

Comme elle m'a fourni un prétexte de la détenir ici malgré elle, il faut qu'elle consente à me voir, fâchée ou non fâchée. Elle ne peut s'en empêcher. Et si l'amour est impuissant, il faudra bien suivre le conseil de nos femmes et recourir au moyen de la terreur.

C'est après tout un rôle assez délicat que celui que ma belle a à faire. Si elle me pardonne avec trop de facilité, je reprendrai peut-être mes projets. Si elle

pousse son refus jusqu'à l'emportement, cette violence pourroit me mettre au désespoir, et en occasionner une nouvelle de ma part. Puisqu'elle a su découvrir quelles sont les femmes de cette maison, elle doit songer en quel lieu elle est. Je suis horriblement embarrassé et incertain dans mes idées. Si je renonce à mes inventions, aux plaisirs que me donnent l'intrigue et les stratagêmes, je ne serai qn'un homme fort ordinaire, un mortel aussi plat, aussi commun que toi. D'un autre côté, quel fruit retirerai-je de mon succès, même dans mes machinations, que la disgrace, le repentir, les regrets? Je suis vraiment surpassé, surmonté, mais à un point incroyable, par cette femme. Je ne sais ni comment me conduire avec elle, ni comment me passer d'elle. (b)

LETTRE CCLXV.

M. LOVELACE au même.

JE reçois avis de Simon *Parsons*, un des valets-de-chambre de Milord M...., que mon vieil oncle est fort mal. Ce garçon qui m'est absolument dévoué, en qualité d'héritier présomptif, me fait entendre dans sa lettre, que ma présence au château de M.... ne seroit pas inutile.

Tu vois par conséquent que je n'ai pas ici de temps à perdre, quelque tour volontaire ou forcé que prennent pour moi les choses. Si l'honnête Pair avoit la bonté de se rendre, après tant d'invitations qu'il a reçu de sa goutte, la perspective n'auroit rien de désagréable pour la charmante personne. Une succession de huit mille livres sterlings de rente, et probablement la réversion du titre, me rendroient peut-être un bon office auprès d'elle. (¶) Malgré la fierté avec laquelle cette belle prétend être au-dessus de toute espèce d'orgueil et de vanité, la grandeur aura de charmes pour elle : car la grandeur répand toujours sur la figure d'un homme un charme qui plaît aux yeux des femmes. J'ai déjà une assez jolie fortune, bien libre et bien nette ; (‖) mais à quelle noble variété de méchans tours ne serois-je pas en état d'aspirer, avec cette augmentation de revenu ? Tu me diras peut-être que j'exécute déjà tout ce qui me tombe dans l'esprit : mais c'est une de tes erreurs. Sois persuadé que je n'en fais pas la moitié : et ne sais-tu pas que les meilleures ames sont charmées du pouvoir de faire le mal, soit qu'elles en fassent usage ou non ? La feue Reine Anne, d'ailleurs fort bonne femme, a toujours été jalouse de cette prérogative. C'étoit un de ses foibles, dont ses ministres ont abusé plus d'une fois en son nom.

On m'assure enfin, que ma belle irritée consent à me voir ; après trois refus à la vérité, et grâce au ton un peu ferme dont je lui ai fait dire par Dorcas, que si je ne puis l'entretenir dans la salle à manger, je suis résolu de monter à sa chambre. Cependant elle a déclaré qu'elle ne me verroit de sa vie, si le ciel lui rendoit la liberté. En même temps elle s'est informée du caractère et de la profession des voisins. Je suppose qu'ayant retrouvé la voix, elle veut implorer leur secours, s'ils peuvent entendre ses cris. Elle ne doute pas, à ce qu'il paroît, qu'ayant formé dès le premier moment l'horrible dessein de sa ruine, je n'aie choisi, dans cette vue, une maison si favorable pour le crime.

Dorcas emploie toute son adresse pour lui calmer l'esprit. Elle la conjure de me voir avec modération. Elle lui représente que je passe pour le plus déterminé de tous les hommes ; que la douceur a quelque pouvoir sur les caractères violens, mais qu'il n'en faut rien attendre, à ce qu'elle croit, par d'autres voies. Que seroit ce, si j'avois rompu notre mariage, ou si je pensois à le rompre ? — Ici la chère perrsonne a déclaré assez nettement, qu'elle n'est pas mariée ; mais Dorcas a feint de ne pas l'entendre. — Je conclus qu'elle est déterminée à ne plus garder de mesures, (¶) et il est question à pré-

sent de lutter d'adresse, et de savoir si le succès sera pour elle ou non.

Dorcas lui a fait entendre le danger où étoit mon oncle, comme l'ayant su d'un mot qui m'étoit échappé dans la conversation.

Mais je m'arrête ici. Ma belle, en conséquence de mon pressant message, vient de monter dans la salle à manger. (‖)

(¶) LETTRE CCLXVI.

M. LOVELACE au même.

Au nom de la pitié, Belford, prends pitié de moi; car si tu ne me plains pas, personne ne me plaindra; et cependant jamais personne, avec un caractère aussi vif, aussi plein de ressources que le mien, n'eut plus besoin de compassion. Nous sommes portés à imputer au diable tout ce qui nous arrive contre notre gré. Mais dans cette circonstance, étant (comme tu diras peut-être) le diable moi-même, tous mes malheurs viennent d'un ange. Je suppose que dans tout le genre-humain chacun est tourmenté par son contraire.

Elle a débuté avec moi en vraie femme, (c'est elle qui avoit tort, et c'étoit moi qui étois blâmable) dès qu'elle m'a vu entrer dans la salle à manger. — Pas la moindre

apologie, pas la moindre excuse pour la rumeur qu'elle avoit excitée, et l'embarras qu'elle m'avoit donné.

Je viens, dit-elle, en ta présence détestée, parce qu'il m'est impossible de m'en empêcher. — Mais pourquoi suis-je emprisonnée ici? — Quoique je n'en espère rien, je ne peux m'empêcher.....

Ma chère Dame, en l'interrompant, moderez cette violence. Vous devez savoir que la cause de votre détention est uniquement le désir que j'ai de vous faire toutes les réparations qui sont en mon pouvoir; et cela autant pour vous que pour moi. — Certainement il existe encore un moyen de réparer tous les torts que vous avez soufferts. —

Peux-tu effacer la semaine qui vient de passer? Je devrois dire toutes les semaines qui sont passées depuis que je suis avec toi. Peux-tu rappeler le temps? Si tu le peux...

Sûrement, Madame, l'interrompant une seconde fois, s'il m'étoit permis de vous dire légitimement *à moi*, je n'aurois fait qu'anticiper. —

Misérable que tu es! N'ajoute pas un mot de plus sur ce point. Les vœux et les promesses que tu m'avois faites à Hamstead, avoient commencé à me faire croire que je pourrois être à toi. Si j'eusse consenti à la demande de celles que je croyois tes parentes, mon principal motif eût été que j'aurois pu t'apporter alors pour dot

ce dont tu as le plus besoin, en livrant à un malheureux dénué de tout honneur une vertu sans tache et sans atteinte, et que j'aurois reçu les félicitations d'une famille pour qui ta vie n'a été qu'un opprobre continuel, avec le témoignage intime de ma conscience que je les méritois. Mais peux-tu croire que j'irai donner à ton digne oncle et à tes *vraies* tantes une nièce *prostituée*, et à tes cousines une parente, sortant d'un *lieu de débauche ?* Car telle est lidée que j'ai de cette maison détestée. — Alors levant ses mains jointes vers le ciel: Grand Dieu du ciel, s'écria-t-elle, daigne me donner assez de force et de patience pour me soutenir moi-même sous le poids de mes afflictions, que tu as permises sans doute, pour de bonnes et sages vues, quoiqu'elles soient jusqu'à présent impénétrables pour moi !

Ensuite se tournant vers moi, qui ne savois que lui dire, ni comment me justifier. — Je renonce à toi pour jamais, Lovelace; mon ame t'a en horreur. Oui je t'abhorre et je renonce à toi pour jamais. — Va, cherche ailleurs la suite de tes destinées, — à présent, que tu m'as dejà perdue....

Perdue, Madame ! — Le monde n'a pas besoin de savoir. — Je ne sus plus que dire. — Oui, tu m'as perdue et avilie à mes propres yeux, et c'est la même chose que

si l'univers entier le savoit. — Ne m'empêchez pas d'aller où doit me conduire ma mystérieuse destinée.

Pourquoi hésitez-vous, Monsieur? Quel droit avez-vous de me retenir, comme vous avez fait dernièrement, de m'amener ici par force, en me meurtrissant les mains et les bras par vos violences? Quel droit avez-vous de me détenir ici?

Madame, la violence de vos invectives me perce le cœur. Si je n'étois pas aussi pénétré de l'injure que je vous ai faite, je ne pourrois *supporter* vos reproches. Un homme qui, déjà coupable d'une action indigne, est résolu de la pousser jusqu'au bout, ne montre pas le répentir dont vous me voyez affecté. D'ailleurs, si vous vous croyez soumise à mon pouvoir, je vous avertis, Madame, de ne pas me réduire au désespoir. Car vous serez à moi, ou je perdrai la vie! La vie n'est rien pour moi sans vous.

Etre à toi! Moi, être à toi! reprit cette belle en courroux. — Oh! qu'elle étoit charmante dans sa colère!

Oui, Madame, *à moi*. Je le répète, vous serez à moi. Mon crime fait votre gloire. Ce qui s'est passé n'a fait qu'accroître mon admiration et mon amour. Et cela devoit être. Je veux, Madame, m'attacher à regagner vos bonnes grâces; mais souffrez que je vous dise, que mille hommes armés autour de la maison ne seroient

pas capables de vous arracher à moi, tant qu'il me restera un souffle de vie.

Jamais, jamais je ne serai à vous, dit-elle, en joignant ses mains et levant ses yeux au ciel! Jamais je ne serai à vous.

Nous pouvons encore, Madame, vivre heureux ensemble un grand nombre d'années. Vous pouvez vous voir réconciliée avec tous vos amis. La négociation est plus avancée que vous ne l'imaginez. Vous savez trop que vous ne devez pas penser plus mal de vous pour avoir souffert ce que vous ne pouviez empêcher. Dites-moi seulement à quelles conditions je peux faire ma paix avec vous, et je m'y soumets sur-le-champ.

Jamais, jamais, répéta-t-elle, je ne serai à vous!

Ma chère vie, daignez me pardonner cette seule fois! — Avec une vertu si invincible, quelles vues pouvez-vous me supposer encore contre vous? Ai-je essayé de vous faire quelque nouvel outrage? Si vous voulez être à moi, le tort que j'ai pu faire retombe sur moi-même. Vous avez trop bien deviné les indignes moyens dont j'ai fait usage. — Peut-il y avoir une preuve plus évidente de votre vertu? — L'espérance qui me reste à présent, c'est que, quoiqu'il me soit impossible de vous faire une réparation complète, vous me permettrez du moins de vous faire toutes celles qui sont en mon pouvoir.

Je vous supplie, Madame, de m'écouter jusqu'au bout. (Car je la vis prête à me répondre avec le plus violent transport de colère.) Le Dieu que vous servez, ne demande que la pénitence et l'amendement; imitez-le, mon cher amour, et daignez me donner les moyens de réformer un train de vie que je commence d'avoir en horreur. Hélas! c'étoit autrefois le seul but où vous tendiez. Reprenez ce dessein, aimable Clarisse, par charité pour une ame et pour une personne qui, je m'en suis flatté, ne vous ont pas toujours été indifférentes. Et que le soleil, en éclairant le jour de demain, soit témoin de notre union!

Je ne peux te juger, dit-elle, mais le Dieu que tu me cites en exemple avec tant de hardiesse, le peut, lui; et certainement il te jugera. Mais si la componction a réellement pris possession de ton cœur, si tu es vraiment touché de ta bassesse et de ton ingratitude, et s'il y a quelque sincérité dans ton intention en me remettant devant les yeux le divin exemple que tu me recommandes d'imiter dans ce moment de ton prétendu répentir, laisse-moi scruter le fond de ton ame; et par tes réponses je jugerai de la prétendue sincérité de tes déclarations.

Réponds-moi donc? Y a-t-il aucune réalité dans le traité que tu as prétendu être entamé entre mon oncle, le capi-

taine Tomlinson et toi ? Parle, réponds sans hésiter : y a-t-il l'ombre de la vérité dans cette histoire ? Mais souviens-toi que si c'est une fausseté, et que tu veuilles encore l'affirmer comme vraie, quelle condamnation suivra ta dernière assertion, si elle est aussi solemnelle que je l'exige !

C'étoit-là une maudite botte qu'elle me poussoit. Que pouvois-je dire ? — Sûrement, (dis-je en moi-même) cette impitoyable beauté a résolu de me damner ; et c'est pourtant elle qui m'a accusé de vouloir perdre son ame ! — Mais n'étois-je pas obligé de continuer comme j'avois commencé ?

Bref, j'affirmai solemnellement que le tout étoit vrai ! Vois, Belford, s'il n'arrive pas toujours, comme disent les honnêtes gens, *qu'un crime en amène un autre.*

J'ajoutai que le Capitaine étoit allé à Londres, et qu'il lui auroit rendu sa visite, si elle n'eût pas éte indisposée ; qu'il étoit parti très-affligé, et pour elle et pour son oncle, quoique je ne lui eusse pas fait connoître, ni la nature de sa maladie, ni le sujet à jamais déplorable qui l'avoit occasionnée. Je lui avois dit seulement que c'étoit une grosse fièvre ; que depuis il avoit, à la prière de son oncle, envoyé deux fois s'informer de sa santé ; que j'avois déjà dépêché un exprès à cheval, avec une lettre, pour

lui faire savoir (et à son oncle par son moyen) son heureuse convalescence, en le priant instamment de renouveler ses efforts auprès de son oncle, pour obtenir sa présence à la célébration secrète de notre mariage, et que j'attendois une réponse, sinon le soir même, au moins le lendemain.

Laisse-moi te demander ensuite, dit-elle : (tu connois l'idée que j'ai des femmes que tu m'as amenées à Hamstead, et qui par leurs séductions m'ont entraînée ici à ma ruine) réponds à cette question : Etoient-elles réellement et en effet Lady Betty Lawrance et ta cousine Montaigu ? — Que dis-tu ? Parle sans hésiter, qu'as-tu à répondre à cette question ? — Il est bien étonnant, ma chère, que vous les soupçonniez.... Mais connoissant l'étrange opinion que vous en avez prise, que peux-je dire pour me faire croire ?

Est-ce là ta réponse ? C'est donc ainsi que tu éludes ma question ! Mais apprends-moi, (car je fais maintenant l'épreuve de ta sincérité, et je jugerai de celle de ton répentir par ta réponse à cette question :) apprends-moi encore une fois, si ces femmes étoient véritablement Lady Betty Lawrance et ta cousine Montaigu ?

Faites seulement, mon cher amour, que je puisse demain vous appeler légitimement *mon épouse*, et nous partirons le jour suivant, si vous voulez, pour le

comté de Berks, pour le château de Milord M..... où elles sont toutes deux actuellement, et vous serez convaincue par vos propres yeux et par vos propres oreilles; vous en croirez plutôt leur témoignage que tous les sermens que je pourrois faire.

Réellement, Belford, j'avois des craintes de quelque perfidie de ta part; c'est la raison qui me faisoit recourir à de si pitoyables détours : car sans ces craintes j'aurois juré la vérité de cet article aussi hardiment que le premier. Cependant elle voulut absolument une réponse positive; je risquai le tout, et je jurai (sermens des amans, Belford!) qu'elles étoient réellement Lady Betty Lawrance et ma cousine Montaigu.

Elle leva les mains et les yeux au ciel. — Que puis-je penser? Que faut-il que je pense?

Vous pensez sans doute, Madame, que je suis un démon; oui, un vrai démon : sans cela, après des sermens si solemnels, pourriez-vous encore douter de la vérité de mes réponses?

Et si j'ai cette opinion de toi, n'en ai-je pas sujet? Est-il un autre homme dans l'univers, (j'espère pour le bien du genre-humain qu'il n'en existe pas d'autre) qui pourroit en agir avec une pauvre créature sans amis, comme tu en as agi avec moi? Moi, que tu as privée de tous ses

amis. Moi, qui avant de te connoître, avois pour amis tous ceux qui me connoissoient ?

Je vous ai déjà dit, Madame, que Lady Betty et ma cousine étoient ici, dans le dessein de prendre congé de vous, avant de partir pour le comté de Berks. Mais, je l'avoue, la honte et les remords, suites de mon crime et de mon ingratitude, ont été la raison pour laquelle vous ne les avez pas vues. Il n'étoit pas naturel que je me souciasse beaucoup qu'elles vous vissent ; elles ne m'auroient jamais pardonné, si elles eussent su ce qui s'est passé. — Et quelle raison pouvois-je avoir d'espérer votre silence sur ce fait, si la santé vous fût revenue ?

A présent que l'événement de ma ruine a si bien répondu au motif de leur apparition, il importe fort peu qui elles soient et ce qu'elles peuvent être ; mais si tu as eu l'audace d'affirmer aussi solemnellement deux faussetés, quel misérable j'ai là devant mes yeux !

Je crus alors qu'elle avoit lieu d'être satisfaite, et je la suppliai de me permettre de lui parler du lendemain comme du plus heureux jour de ma vie. Nous avons la permission, Madame, — il faut que vous m'excusiez si je ne vous laisse pas partir d'ici sans avoir essayé tous les moyens d'obtenir mon pardon.

Dois-je donc, dit-elle (dans une espèce de transport frénétique) dois-je être détenue prisonnière dans cette maison d'horreur? Le dois-je Monsieur? Prends-garde, prends-garde, en levant la main d'un air menaçant, prends-garde de me réduire au désespoir! Si je meurs, fût-ce de ma propre main, on recherchera mon sang; ne manque pas ton coup, Lovelace; si cela arrive, prends bien tes précautions d'avance, je t'en avertis; creuse une fosse assez profonde pour cacher ce malheureux corps; car sois bien certain que quelques-uns de ceux qui ne daignent pas faire un pas pour protéger ma vie, remueront ciel et terre pour venger ma mort.

Quelle terrible et chère créature! Sur mon ame, elle m'a fait frissonner! — Elle avoit vraiment besoin de tant parler de son malheur d'être tombée entre les mains du seul homme de l'univers capable de l'avoir traitée comme je l'ai traitée. — Elle est aussi, elle, la seule femme de la terre, capable de me jeter dans le trouble qu'elle m'a causé. — Ainsi nous sommes à deux de jeu sur ce point. Je crois même être le plus maltraité; car j'ai eu bien peu de plaisir et beaucoup de peine; sa punition, comme elle l'appelle, est finie; mais qui pourra dire quelle sera la mienne et quand elle finira?

Ici, où je ne fais que me rappeler les choses pour te les écrire, (juge par-là à

quel point je dus être affecté dans le moment) j'ai été forcé de quitter là la plume et de chanter tout seul pour m'égayer. Je cherchois en vain un air gai, je croassois plutôt que je ne chantois. Le premier qui m'est venu à la bouche est cette vieille et horrible chanson qui commence par ces mots : *Le dernier de Janvier , etc.* J'ai toussé et tâché de tomber sur un air plus joyeux, mais il m'a été impossible, et j'ai été obligé de finir comme un malfaiteur par une *triste et lugubre psalmodie.*

Hé ! je suis là, la gueule béante comme un jeune milan sans plumes à sond nid, qui auroit grand besoin d'avaler un poulet que sa mère à suspendu à son bec.

Qui diable me tourmente ? — Je ne peux ni penser ni écrire ! Répose-toi là, ma plume, pour un instant. (‖)

(¶) LETTRE CCLXVII.

LOVELACE à BELFORD.

IL y a bien de la vérité dans cette observation : *qu'il en coûte dix fois plus pour faire le mal que pour faire le bien.* A combien de stratagêmes diaboliques n'ai-je pas eu recours pour suivre mes desseins sur cette charmante créature ? Et

après toutes mes inventions, dans quel embarras je me suis jeté moi-même ? Et me voilà prêt de tomber dans le précipice que le but de tous mes artifices étoit d'éviter ! Que j'aurois été heureux avec une femme si parfaite, si j'eusse pu me décider à me marier dès le moment que je parvins à lui faire quitter la maison paternelle ! Mais alors, comme j'ai pensé plusieurs fois, comment aurois-je su qu'une beauté à son aurore, qui se permettoit une correspondance secrète, et s'exposoit à courir tant de risques avec un jeune étourdi comme moi, connu pour un libertin, n'y étoit pas portée par une inclination qui pourroit un jour me causer autant de peine dans mes réflexions, qu'elle me causoit de plaisir dans le temps. Tu te souviens sans doute de l'histoire de l'hôtelier dans l'Arioste, et ton expérience aussi bien que la mienne peut te fournir plus de vingt *Fiametta* en preuve de l'imbécillité du sexe.

Mais continuons ma narration.

Cette chère créature en est revenue au point où son cœur étoit si fixement arrêté. Elle insista sur ce qu'elle vouloit quitter cette odieuse maison, et dans les termes les plus forts.

Je la pressai de se trouver avec moi le lendemain à l'autel, dans une des deux églises mentionnées dans la permission. Je la supplia, quelles que fussent ses résolu-

tions, de me laisser conférer tranquillement sur cet article avec elle.

Elle me répondit : que si je voulois qu'elle fît la moindre réflexion sur ce que je lui proposois, je ne devois donc pas l'empêcher d'être libre et maîtresse d'elle-même. A quoi bon lui demandois-je son *consentement*, si elle n'avoit aucun pouvoir sur sa personne ou sur ses actions ?

M'assurez-vous sur votre honneur, Madame, que si je consens à vous laisser sortir d'une maison qui vous est si désagréable....

Mon honneur, Monsieur, dit cette chère créature. — Hélas ! — elle détourna les yeux et pleura avec une grâce inimitable, comme si elle eût dit, — hélas ! — vous me l'avez ravi, mon honneur !

Je crus appercevoir que sa colère commençoit à s'appaiser, mais je me trompois : car comme je la pressois avec chaleur de fixer le jour pour l'intérêt de notre honneur mutuel, et celui de nos deux familles, elle me fit cette réponse altière, et du ton le plus emphatique.

Est-il donc possible, Lovelace, que tu sois assez *bas* pour désirer de faire ta femme d'une créature que tu as insultée, déshonorée, abusée, et que tu as traitée comme tu m'as traitée ? avois-tu besoin de m'humilier, de me ravaler jusqu'au niveau de ta bassesse, pour me rendre une épouse sortable pour toi ? Tu avois

un père, qui étoit un homme d'honneur, une mère qui méritoit un meilleur fils. Tu as un oncle qui ne fait point déshonneur à la Pairie d'un royaume, dont les Pairs sont plus respectables que la noblesse de tous les autres pays. Tu as encore d'autres parens dont tu peux t'enorgueillir, quoiqu'ils ne puissent pas se glorifier de toi. Et ne peux-tu donc t'imaginer les entendre élever tous leurs voix, les morts du sein de leurs tombeaux, les vivans du sein de leur juste orgueil, et te crier de ne pas déshonorer une maison si ancienne et si illustre, en te liant par le nœud conjugal à une créature que tu as égalée à la fange des rues, et jetée dans la classe la plus vile de son sexe ?

Je vantai sa grandeur d'ame, et sa vertu inimitable. Je maudis mon crime et moi-même. Je lui dis que ce seroit une satisfaction agréable pour les manes de mes ancêtres, ainsi que pour les vœux de mes parens vivans, si j'obtenois l'honneur que je la suppliois de m'accorder.

Elle insista toujours sur la nécessité de la mettre dans le cas d'agir en étant libre ; elle vouloit se voir logée ailleurs, avant de donner la moindre réflexion à la demande que je sollicitois. Et dans ce cas même elle ne s'engageoit à rien, pas même à souffrir mes visites. Je lui demandai comment je pourrois consentir à pa-

reilles conditions sans me résoudre à la perdre pour toujours.

En parlant elle portoit de temps en temps la main à son front. A la fin, se plaignant de mal de tête, elle se retira et nous nous séparâmes ainsi mécontens l'un de l'autre; mais elle est dix fois plus mécontente de moi que je ne le suis d'elle.

Il semble que Dorcas commence à s'insinuer dans ses bonnes grâces.

Quoi donc? qu'y a-t-il?

Lundi au soir.

Que cette belle est déterminée! Elle a encore manqué de nous échapper. Quel ressentiment opiniâtre! — Je vois maintenant qu'elle n'avoit affecté un air un peu plus calme, que dans le dessein de nous ôter tout soupçon. — Elle étoit descendue et elle avoit déjà tiré le verrou de la porte de la rue, avant que je pusse l'atteindre; alarmé comme j'étois par le cri de la cuisinière de Mde. Sinclair, qui étoit la seule qui l'eût vue se glisser dans l'allée: cependant l'éclair n'est pas plus prompt que je le fus dans le moment.

Je la ramenai dans la salle à manger, avec une extrême résistance de sa part. Et j'ordonnai devant elle à un domestique de se tenir désormais continuellement au bas de l'escalier.

Elle parut prête à suffoquer de douleur et de désespoir d'avoir manqué son coup.

Dorcas étoit assidue auprès d'elle et excessivement officieuse : elle dit effrontément que son avis étoit qu'on permît à sa chère maîtresse de prendre un autre logement, puisque celui-ci lui étoit si désagréable : elle ne pouvoit s'empêcher de le dire, dût-on la tuer sur-le-champ. Et depuis ce moment, c'est toujours la *bonne* Dorcas.

Cependant, durant quelque temps cette chère créature ne respiroit que passion et violence.

Je vois, je vois, dit-elle, lorsque je l'eus fait monter à sa chambre, ce que je dois attendre de vos nouvelles protestations, ô le plus vil des hommes !

Chère Clarisse, après un calme qui me laissoit plus d'espérance, vous ai-je donné quelque sujet qui puisse justifier pareil emportement.

Elle se tordit les mains. Elle arracha sa coëffure. Elle déchira ses manchettes. Elle étoit dans un transport frénétique.

Je craignis le retour de son délire. Mais voyant que mes supplications ne servoient qu'à l'aigrir encore plus, j'affectai un air courroucé. — Je lui dis qu'elle pouvoit s'attendre à tout ce qu'elle pouvoit craindre de pis. — J'allois continuer mes menaces, dans l'espérance de l'intimider, lorsque je la vis se jeter à mes pieds.

Oui, s'écria-t-elle, ce sera un acte de miséricorde, le plus grand que tu puisses

faire, que de me tuer sur-le-champ, à cette place. Heureuse place, oui, c'est ainsi que je la nommerai jusqu'à mes derniers momens : car découvrant alors avec une violence encore plus frénétinue une partie de sa gorge enchanteresse : là, là, disoit cette beauté d'un ton qui me déchiroit l'ame, c'est là que je te conjure de faire *entrer* ta pitié. Oui prête d'expier, je te pardonnerai et te rendrai grâces ! — ou seulement donne moi les moyens, et je te délivrerai d'une malheureuse créature comme moi, et je te remercierai, te bénira à mon dernier sourpir.

A quoi bon toutes ces extravagances ? toutes ces exclamations ? Ai-je tenté, ma très-chère vie, de vous faire une nouvelle injure ? D'où viennent ces transports frénétiques ? Ne suis-je pas prêt à vous faire toute la réparation qui est en mon pouvoir ? N'avois-je pas lieu d'espérer.

Non, non, non, non, s'écria-t-elle, en répétant ce mot près d'une douzaine de fois, aussi vîte que lui permettoit la voix.

N'avois-je pas lieu d'espérer, continuai-je, que vous réfléchiriez aux moyens de me rendre heureux, et vous moins misérable, plutôt qu'à ceux de tenter une fuite si précipitée, et si dénuée de toute raison.

Non, non, non, non, cria-t-elle encore, en

en secouant la tête avec toute l'impatience d'une femme qui ne vouloit pas m'écouter.

Mes résolutions sont si honorables, que si vous voulez permettre qu'elles aient leur effet, je n'aurai plus besoin de m'inquiéter des lieux où vous irez, si vous voulez seulement recevoir mes visites et mes vœux. — Je prends Dieu à témoin, qu'en vous ramenant de la porte, je n'avois aucunes vues fatales à votre honneur; bien au contraire; je suis prêt dans ce moment même d'envoyer chercher un ministre pour mettre fin à vos craintes et à vos doutes.

Dis et redis mille fois la même chose, et à chaque mot, atteste solemnellement ce Dieu que tu est accoutumé à invoquer pour témoin des plus horribles faussetés, et ce sera peu encore auprès des vœux et des promesses que tu m'as faites et répétées. Quand même tes horribles parjures ne porteroient pas mon cœur à te haïr et à se soulever contre toi, je te le répète, je ne voudrois pas encore me lier pour toujours avec un homme tel que toi : non, pour mille couronnes.

Calmez-vous, Madame, par intérêt pour vous-même, calmez-vous. Permettez-moi de vous relever, tout abhorré que je suis de vous. Ou s'il ne faut pas que je vous touche...., car elle repoussa ma main d'un air égaré, mais avec une

si charmante colère, le sein agité et palpitant comme elle levoit les yeux vers moi, que malgré la rage sincère où j'étois, je l'aurois pressé avec transport contre le mien.

S'il ne faut pas que je vous touche, je m'en abstiendrai. — Mais comptez, (et je pris l'air le plus sévère qu'il me fut possible, pour essayer quelle impression il feroit sur elle) comptez que ce n'est pas là, Madame, le moyen d'éviter les maux que vous appréhendez tant. Quoi que je fasse, vous ne pouvez pas me traiter plus mal. Sortez, Dorcas !

Elle se leva, voyant que Dorcas alloit se retirer et saisit son bras toute éperdue : O Dorcas, s'écria-t-elle, si tu es de mon sexe, ne m'abandonne pas, je te l'ordonne ! alors quittant Dorcas, elle courut se jeter à genoux dans le coin le plus éloigné de la chambre, saisissant une chaise sur laquelle elle se colla brusquement le visage. — Oh ! où puis-je être en sûreté ? Où pourrai-je trouver un asyle contre cet homme emporté ?

Cela fournit à Dorcas une occasion de s'établir encore plus dans la confiance de sa maîtresse. Cette fille se jeta à mes pieds lorsque je paroissois agité d'une colère violente, et embrassant fortement mes genoux : tuez-moi, Monsieur, tuez-moi, si vous voulez ; pardon si je vous coupe le chemin, pour sauver ma chère

maîtresse. Mais, Monsieur, il faut qu'on vous excite : Dieu veuille pardonner à ceux qui se plaisent à conseiller le mal. — Mais votre cœur, s'il étoit abandonné à lui-même, ne vous permettroit pas ces choses. De grâce, épargnez, Monsieur, épargnez ma maîtresse, je vous en conjure : s'agitant avec bruit sur ses genoux, comme si j'eusse montré l'intention d'aller insulter sa maîtresse, si elle ne m'en avoit pas empêché.

Sors d'ici, démon, officieux démon, sors d'ici sur-le-champ. A ces mots, au ton animé dont je les prononçois, la chère créature a tressailli, et arrachant promptement sa tête du fond de la chaise, et la laissant retomber de frayeur, elle donna du nez, je crois, contre le coin de la chaise et le sang coula en abondance. et ruissela sur son sein : elle étoit trop effrayée pour s'en appercevoir.

Jamais homme mortel ne sentit la terreur et l'agitation que j'éprouvai dans ce moment ; car je conclus sur-le-champ qu'elle s'étoit percée de quelque instrument caché.

Je courus à elle d'un air vraiment effaré. — Car l'effroi dont fut frappée Dorcas avoit suspendu tout-à-coup son rôle simulé d'officieuse intercession.

Qu'avez-vous fait, oh ! qu'avez-vous donc fait ? Regardez-moi, ma chère vie, douce innocence, indignement outragée,

daignez lever les yeux sur moi. Qu'avez-vous fait, grand Dieu ! ah ! je ne vous survivrai pas long-temps. — J'étois réellement sur le point de tirer mon épée pour m'expédier, lorsque je reconnus, — (ô Belford ! comme cette charmante créature fait de moi un lâche et un sot à sa volonté !) que ce qui me causoit tant de frayeur, n'étoit qu'un nez sanglant ; et tout ce sang qu'on n'a pu étancher d'un gros quart-d'heure, aura beaucoup aidé, je pense, à lui remettre la tête et la raison.

Au reste, cette scène me prouve que la charmante créature n'est dans le fond qu'une petite poltronne, et que je peux l'épouvanter et faire cesser ses invectives, en prenant un air sévère et irrité. Mais aussi, pour compenser l'avantage que cela me donne sur elle, je trouve que je suis aussi un lâche moi-même (ce que je n'aurois jamais soupçonné) puisque j'ai pu m'effrayer si aisément de la crainte qu'elle ne se donnât la mort. (b)



(¶) LETTRE CCLXVIII.

LOVELACE à BELFORD.

AVEC tout cela, Belford, malgré le ressentiment de cette chère créature, je ne peux en conscience croire qu'elle ne passera pas par-dessus tous ses scrupules, et qu'elle ne consentira pas à entrer sous le joug avec moi. Quand même elle seroit sûre de mourir le lendemain, est-il possible qu'une femme de son bon sens, de sa délicatesse sur l'honneur, dans sa situation, et d'une famille si fière, n'aimât pas mieux mourir mariée qu'autrement? — Oui, sans doute, elle l'aimeroit mieux, eût-elle pour son époux la haine la plus sincère. Cela posé, il n'y a qu'un seul homme dans l'univers qu'elle puisse épouser, et cet homme, Belford, c'est moi.

A présent que tu m'entends parler si légèrement d'entrer sous le joug du mariage; (car écrire familièrement à son ami, c'est converser avec lui) tu vas me questionner sans doute sur mes intentions à cet égard.

Je vais te faire connoître le fond de mon cœur, autant du moins que j'en connois moi-même. Lorsque je suis loin d'elle, je ne peux m'empêcher d'hésiter sur l'article du mariage, et très-souvent mes résolutions sont contre, et je me détermine à

poursuivre mon projet favori de cohabitation libre avec elle. Mais suis-je en sa présence, je me sens prêt à dire, à jurer, à faire tout ce que je crois lui être le plus agréable. Et si un ministre se trouvoit-là, je me plongerois tout-d'un-coup, cela est sûr, dans l'état du mariage.

J'ai souvent pensé qu'en général il est heureux pour quantité d'étourdis de notre sexe, (car il y a de jeunes étourdis, comme il y a de jeunes folles, Belford, et qui se laissent prendre comme elles) que la cérémonie et l'appareil soient nécessaires pour accomplir l'irrévocable solemnité. Cela donne ordinairement à un homme le temps de se recueillir dans l'intervalle qui s'écoule entre la chaude ivresse du soir, et le calme sérieux du matin qui suit. Sans cela, je ne sais pas qui pourroit échapper à ces charmantes petites sorcières, dont les prestiges et le pouvoir enchanteur sont si bien secondés par l'illusion de nos imaginations exaltées.

Une épouse tôt ou tard, disois-je ordinairement. J'ai toujours eu assez de présomption et de vanité pour croire qu'il n'y avoit pas une femme au monde qui pût refuser sa main, si je lui offrois la mienne. Je suis horriblement mortifié de trouver que cette belle soit capable de me tenir le bec dans l'eau, et de rejeter mes offres et des vœux si honnêtes.

Quelle force ! (passe-moi une réflexion grave, Belford, elle sera bientôt effacée) qu'elle force n'ont pas les mauvaises habitudes sur le cœur humain ! Quand nous nous engageons dans le chemin du vice, nous imaginons qu'il dépendra toujours de nous de rentrer quand nous le voudrons dans le droit chemin. Mais je vois clairement que c'est bien se tromper. Car qui peut reconnoître avec plus de justice que je ne fais, et le mérite de cette charmante créature, et mes erreurs ? Qui peut éprouver de temps en temps des regrets plus vifs et plus profonds des injures que je lui ai faites ? Qui peut former de plus fortes résolutions de les réparer ? Cependant combien mon répentir est passager ! Comme je suis r'entraîné de l'autre côté; peux-tu dire par quelle force ! O démon de la jeunesse, démon de l'intrigue, comme vous m'égarez ! Combien de fois nous finissons par nous préparer matière aux plus cuisans remords, dans ce que nous avions d'abord entrepris par amusement et par jeu.

Au moment où je t'écris néanmoins, la balance penche en faveur du mariage. Car je désespère d'emporter avec elle mon point favori.

Ma belle a dit à Dorcas que son cœur est brisé : qu'elle n'a que peu de temps à vivre. Je n'en crois pas un mot, si nous nous marions. D'abord elle ne sait pas tout le bien que lui fera un esprit tranquille et

délivré de toute inquiétude, dans un état que tout le sexe n'envisage qu'avec la plus haute idée et la plus grande satisfaction. Combien n'est-il pas arrivé de fois au sacré conclave de se tromper de même dans leur choix d'un Pape, faute de considérer qu'une nouvelle dignité suffit seule pour redonner une nouvelle vie! Quelques mois d'un cœur à l'aise et content lui donneront des idées bien différentes des choses. Et j'ose répéter ce que j'ai déjà dit (*), qu'une fois marié je le serai pour la vie.

Je conviendrai que son orgueil a dans un sens souffert quelque humiliation : mais dans un autre aussi son triomphe n'en est que plus grand. Et tant que j'ai lieu de croire que toutes ses épreuves ne font qu'ajouter à sa gloire, dont j'ai élevé les fondemens sur ma propre honte, peut-on me nommer cruel, parce que je ne suis pas affecté de son chagrin comme d'autres pourroient l'être ?

Pourquoi donc son cœur seroit-il brisé? Sa volonté est intacte et pure : oui, sa volonté n'en est pas moins pure et vierge. Ce qui la souille, c'est de détruire les habitudes vertueuses, pour en introduire de vicieuses, et corrompre le cœur entier. Mais elle a jusqu'ici incontestablement prouvé que sa volonté est incorruptible, et que son ame ne peut être avilie. Si elle

(*) Voyez Lettre CCLIV.

me donne le sujet de tenter encore d'autres épreuves, et qu'elle conserve de même toute l'intégrité de son innocence, sur quelles idées pourra-t-elle s'arrêter, qui soient capables de corrompre ses mœurs ? Quels vestiges, quels souvenirs en restera-t-il, que ceux qui seroient propres à lui inspirer de l'horreur pour l'aggresseur ? Quelle sottise donc de supposer que la violation purement idéale qu'elle a soufferte, soit capable de briser les ressorts de sa vie ? Mariée ou non mariée, sa religion la mettra toujours au-dessus de toute idée funeste à l'occasion d'un si frivole accident, et d'une souffrance si involontaire.

Ce sont des considérations de cette nature qui me soutiennent contre la crainte de ces fantômes et de ces suites chimériques : et je voudrois qu'elles eussent aussi quelque crédit sur ton esprit, toi qui te fais son intrépide avocat. Cependant je conviens avec toi, qu'elle fait réellement trop grand bruit de cette aventure, et qu'elle la prend trop à cœur. Sûrement elle doit l'avoir oubliée depuis le temps, à moins qu'il n'en résulte le charmant effet que j'espère toujours qui en résultera, quand même j'en resterois-là. Et si elle a cette appréhension, alors la chère personne a dans son excessive délicatesse, quelque raison de prendre la chose si à cœur : cependant elle ne refuseroit pas, je crois, le moyen de légitimer.

Ah ! Belford, si j'avois un empire, je te jure que j'en céderois le diadême même à mon ennemi pour avoir un charmant poupon de cette belle. Si elle m'échappoit, et qu'il n'y eût aucunes suites, ma vengeance sur sa famille, et en pareil cas sur elle-même, ne seroit qu'imparfaite, et je me le reprocherois toute ma vie.

Si j'étois certain d'avoir posé ce fondement; (et pourquoi n'en aurois-je pas l'espérance ?) je ne douterois pas de pouvoir la soumettre et la posséder à mes propres conditions, quand elle résisteroit à son jour de grâce. Et si cela étoit, je m'attendrois à voir infalliblement revivre en elle l'affection qu'une femme manque rarement d'avoir pour le père de son premier enfant, soit qu'il soit né dans le mariage, ou hors du mariage.

Je te prie, Belford, de voir dans cette *aspiration*, permets-moi de lui donner ce nom, une distinction en ma faveur qui me sépare des autres libertin. Presque tous suivent leurs penchans sans s'embarrasser des conséquences. On croiroit qu'ils veulent imiter cet insolent et libertin oiseau, qui suit ses plaisirs en sultan, passe d'une belle emplumée à une autre, laissant à ses humbles maîtresses le soin de faire éclorre leur progéniture dans les recoins cachés qu'elles ont la peine de chercher elles-mêmes. (b)

LETTRE CCLXIX.

M. LOVELACE au même.

Mardi matin, 20 Juin.

JE t'appreuds, Belford, que nous sommes à présent de pair, ma charmante et moi. Elle ne veut pas que je devienne *honnête homme*. Elle autorise mes complots par son exemple.

Tu dois être plus partial que je ne l'ai je supposé, si tu me blâmes à présent de reprendre toutes mes résolutions chancelantes, puisque je ne fais que suivre ses traces. Ne t'imagine pas que j'explique ses actions dans un sens forcé, pour justifier une mauvaise cause ou une intention plus criminelle encore. Le loup, à la vérité, ne chercha pas de grands prétextes, lorsqu'il lui prit envie de quereller l'agneau. Mais tu vas voir que le cas est bien différent.

Ma charmante (l'aurois-tu jamais cru?) prenant avantage du naturel compatissant de Dorcas, et de quelques expressions vives que cette tendre fille a laissé échapper contre la cruauté des hommes, avec des regrets de ne pouvoir servir sa maîtresse dans ses afflictions, lui a donné le billet suivant, signé de son nom de fille;

car elle a jugé à propos d'assurer positivement à la sensible Dorcas que nous ne sommes pas mariés.

Je promets qu'aussitôt que je serai en possession de mon bien, je prendrai soin d'entretenir honorablement Dorcas Martindale dans ma propre maison : ou si je meurs sans avoir pu remplir cette promesse, j'oblige ici mes héritiers, mes exécuteurs et mes administrateurs de lui payer annuellement, ou à son ordre, pendant tout le cours de sa vie, la somme de vingt livres sterlings, à condition qu'elle m'aidera fidellement à m'échapper de l'injuste prison où je suis actuellement retenue ; ladite obligation devant commencer, pour moi ou pour mes héritiers, trois mois après le jour de ma délivrance. Je promets aussi de lui donner, aussitôt que je serai libre, la bague à diamans que je lui ai montrée pour gage de mon honneur, sur le reste de cet engagement : écrit de ma propre main, le 19 Juin 17.....

CLARISSE HARLOWE.

Hé bien ? Belford, quelles promesses, quelles mesures suis-je obligé de garder avec cette chère corruptrice ? Ne vois-tu pas jusqu'où va sa haine pour moi ? Ne vois-tu pas qu'elle est résolue de ne me pardonner jamais ? Ne vois-tu pas néanmoins qu'elle se déshonore absolument

aux yeux du public, si sa perfidie lui fait trouver le moyen de m'échapper, et qu'elle s'expose à une infinité de chagrins et de fâcheuses aventures ? Qui la recevra ? Qui la protégera ? Déterminée cependant à courir tous ces risques, et s'abaissant jusqu'à l'artifice, jusqu'à se rendre coupable de deux vices dominans de notre siècle, la perfidie et la corruption ! Ah ! Belford ! Belford ! Ne me dis plus, ne m'écris plus un mot en sa faveur.

Tu m'as blâmé de l'avoir logée dans cette maison. Mais si je l'avois menée dans toute autre maison d'Angleterre, où il se fût trouvé quelque domestique ou locataire susceptible de pitié ou de corruption, qu'en seroit-il arrivé ?

(¶) Ne vois-tu pas néanmoins qu'en ourdissant cette trame mal tissue, la chère implacable ressemble à un malheureux qui se noie, et qui s'accroche à une paille ? L'expédient auquel elle a eu recours ne servira pas davantage à la sauver. (‖)

LETTRE CCLXX.

LOVELACE à BELFORD.

Mardi matin, à dix heures.

ELLE est fort mal, extrêmement mal, me dit Dorcas, dans la seule vue d'éviter apparemment de me voir. — Cependant

il se peut que la chère ame soit fort mal d'esprit. Mais n'est-ce pas une équivoque? Dans tous les cœurs humains, une passion dominante renverse les principes, et règne en tyran. La mienne est alternativement l'amour et la vengeance. Celle de ma charmante est la haine. Ma consolation, Belford, c'est que la haine appaisée, l'amour commence ou plutôt se renouvelle, du moins si l'amour a jamais pris racine dans son cœur.

Mais toutes ces belles réflexions à part, tu vois que son complot avance. C'est demain qu'il doit s'exécuter. Je suis sorti pour faire une nouvelle ligne de *circonvallation*. Tout est en bel ordre, Belford!

J'ai fait demander instamment la permission de voir ma chère malade, à l'occasion du mauvis état de sa santé. Dorcas m'a fait pour elle des excuses officieuses J'ai maudit l'impertinence de cette créature, assez haut pour être entendu. J'ai frappé du pied, j'ai fait du bruit. Le bruit de mes menaces a fait assez d'impression sur l'esprit de ma belle, pour lui faire appréhender que je ne précipitasse sa fidelle confidente du haut de l'escalier en bas.

« Le misérable est d'une violence ex- » trême, a-t-elle dit à Dorcas. Mais tu as, » ma chère Dorcas, (c'est à présent *sa* » *chère Dorcas*) une amie en moi pour » le reste de tes jours. » Et quel crois-tu

qu'est le nom de son *bon ange?* Ce n'est plus Dorcas Wykes, c'est Dorcas Martindale, qui est en effet son véritable nom. Et par-dessus le lien de l'intérêt, la chère personne se l'est attachée par des sermens solemnels. Mais écoute un charmant dialogue.

Où vous proposez-vous d'aller, Madame, en quittant cette maison?

» Je me jetterai dans la première que » je trouverai ouverte, et j'y demanderai » protection, jusqu'à ce que je puisse me » faire amener un carrosse, ou trouver » un logement dans quelque honnête fa- » mille.

Comment ferez-vous, Madame, pour des habits? Je doute que vous puissiez en emporter d'autres que celui que vous avez sur vous.

« Ho! c'est ce qui m'importe peu, si je » puis seulement sortir de cette maison.

Comment ferez-vous pour de l'argent, Madame? J'ai entendu Monsieur se plaindre qu'il n'avoit jamais pu vous faire consentir à lui avoir la moindre obligation, quoiqu'il soupçonnât que vous deviez être à court d'argent.

» J'ai des bagues et quelques joyaux de » prix. A la vérité, il ne me reste pas » plus de quatre guinées, dont j'en ai même » trouvé deux enveloppées dans un bout » de dentelle, et que j'avois destinées sans » doute à quelque charitable usage;

» mais, hélas ! la charité doit commencer » à présent par moi-même. Mais une chère » amie que j'ai encore, si elle est encore » en vie, comme je l'espère, ne me laissera pas manquer absolument lorsque » je voudrai l'informer de mes besoins. » Ah ! Dorcas, je n'aurois pas été si longtemps sans entendre parler d'elle, si je » n'avois pas été trahie.

Je vois, Madame, que votre sort est fort triste. Je vous plains du fond du cœur.

» Je te remercie, Dorcas. C'est un malheur pour moi, de n'avoir pas fait réflexion plutôt que je pouvois me fier à » ta pitié et à ton sexe.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Madame, que j'ai senti de la compassion pour vos peines. Mais vous avez toujours paru vous défier de moi. D'ailleurs je ne doutois pas que vous ne fussiez mariée, et j'ai toujours cru que vous traitiez Monsieur avec un peu de dureté ; de sorte que m'ayant placée auprès de vous, je me suis fait un devoir de prendre ses intérêts, au lieu d'épouser ce que je croyois vos caprices. Mon Dieu ! que n'ai-je su plutôt que vous n'étiez pas mariée ! Une Dame telle que vous ! avec une fortune si considérable ! se voir si cruellement trompée !

» Ah ! Dorcas ! avec quelle lâcheté il » m'a attirée dans ses piéges ! Ma jeunesse ! » mon peu d'expérience du monde ! et

» lorsque je tourne les yeux derrière moi, » j'ai aussi quelque chose à me reprocher.

Bon Dieu ! Madame, que ces hommes sont trompeurs ! les promesses, les sermens...... j'en suis sûre, j'en suis sûre ! (et se frottant quatre ou cinq fois les yeux avec son tablier) je puis bien maudire le jour où je suis entrée dans cette maison !

(C'étoit fort bien expliquer d'où venoit l'effonterie de ses yeux, que ma charmante lui avoit tant de fois reprochée. Je l'ai louée d'avoir passé si adroitement condamnation sur le caractère d'une maison qui étoit en horreur à sa maîtresse. C'étoit établir auprès d'elle sa réputation de sincérité : et elle ne pouvoit entreprendre de justifier la maison sans rendre son zèle fort suspect.)

» Pauvre Dorcas ! hélas, qu'à la campagne, où nous avons toujours vécu, » on connoît peu la dépravation de cette » méchante ville !

Mon malheur, Madame, est venu de ne pas savoir écrire. J'aurois pu donner quelques nouvelles de l'état des choses à quelques proches parens que j'ai dans le pays de Galles. (¶) Ils m'auroient sauvée de ma.... de ma..... de ma...... les sanglots ont dit le reste. Toujours dans ces sortes de sujets les femmes devinent avant qu'on ait parlé. — Et en sanglottant elle a porté encore son tablier devant ses yeux. — Elle m'a montré comment elle avoit fait. (‖)

» Pauvre Dorcas ! (essuyant ses yeux de son mouchoir ; car cette chère personne est la compassion même pour tous les malheureux , à l'exception de moi......)
» Une tante ne devoit-elle pas protéger sa
» nièce ? L'abominable femme !

Je ne puis..... je ne puis dire que ma tante y ait eu part. Elle m'a donné de bons conseils. Elle a long-temps ignoré que j'étois.... que j'étois..... que j'étois...... et ses sanglots de redoubler.......

» C'est assez, bonne Dorcas, c'est assez.
» — Dans quel monde nous vivons ! Dans
» quelle maison suis-je ! Mais prends cou-
» rage, ne pleure plus, (quoiqu'elle ne
» pût s'en défendre elle-même.) Mon
» infortune qui m'a conduite ici, quoi-
» qu'en causant ma ruine, peut être un
» événement heureux pour toi, et n'en
» doute pas, si je vis. »

Je vous remercie bien, ma très-chère maîtresse ! Je suis bien affligée, bien affligée que vous ayez un si triste sort : mais ce pourroit être le salut de mon ame, si je puis parvenir à nous rendre dans votre honorable maison. Ah ! si vous m'aviez dit seulement que vous n'étiez pas mariée, je me serois moi-même plutôt..... plutôt......

Dorcas pleuroit et sanglottoit. Ma charmante s'est mise à pleurer et à soupirer aussi.

Je t'en prie, Belford, quelques réflexions sérieuses sur ces bizarres événemens.

Comment les bonnes ames peuvent-elles s'expliquer à elles-mêmes, que satan ait des ministres si fidelles, et que les liens du vice soient incomparablement plus forts que ceux de la vertu ; comme si le partage de la nature humaine étoit la corruption et la méchanceté. Car si Dorcas avoit été honnête fille et tentée aussi fortement pour commettre le mal, je ne doute pas qu'elle n'eût cédé à la tentation. Et pour ne pas chercher des exemples hors de nous, ne vois-je pas dans notre association, cent preuves de l'ascendant du vice sur la vertu ? N'avons-nous pas fait plus pour l'intérêt de notre vie désordonnée, qu'un homme de bien ne fît jamais pour une bonne cause ? N'avons-nous pas été prodigues de notre fortune et de notre vie ? N'avons-nous pas bravé dans l'occasion l'autorité des loix ? N'avons-nous pas tenté les violences, les enlèvemens, affronté tous les dangers, pour briser les fers de quelque misérable de notre espèce ?

D'où peut venir cette différence ?

Oh ! je l'ai deviné, je l'ai deviné. Les libertins d'habitude, sont deux-mêmes aussi méchans qu'ils peuvent l'être, et font sans cesse l'ouvrage de Satan, sans songer aux suites : au lieu qu'il est occupé conti-

nuellement à tendre ses filets pour les autres, et qu'en pêcheur habile, il proportionne l'amorce au poisson qu'il veut prendre.

Je ne vois pas même pourquoi ce qu'on appelle les honnêtes gens blâmeroient dans la pauvre Dorcas, sa fidélité pour une mauvaise cause. Un général qui sert l'ambition d'un prince dans ses tyranniques entreprises sur ses voisins ; un avocat qui pour un vil salaire se charge de la défense d'une cause injuste, contre un adversaire qu'il connoît pour un homme de bien, ne font-ils pas la même chose que Dorcas ? Et ne sont-ils pas tous aussi coupables ? Cependant l'un obtiendra le nom de héros ; l'autre celui d'un habile orateur, que les cliens se disputeront : et vous verrez ses talens l'élever rapidement aux premiers honneurs de sa profession au milieu des applaudissemens et de l'estime publique.

Fort bien, diras-tu. — Mais que faire, lorsque ma charmante est si déterminée à quitter cette maison ? Seroit-il impossible de trouver quelque moyen de l'obliger, et de faire servir ce moyen même à mes propres vues ? Je suis satisfait de cette ouverture. Il me semble qu'elle peut être tentée. J'en vais faire mon étude..... Supposons qu'en effet je souffre qu'elle m'échappe ; tous les désirs de son cœur tendent à ce point ; ce triomphe qu'elle

sera flattée d'avoir obtenu sur moi, fera une compensation pour tout ce qu'elle a souffert.... Oui, je suis résolu de l'obliger, si je le peux.

(¶) LETTRE CCLXXI.

LOVELACE à BELFORD.

EXCÉDÉ de tant de jours fatigans, et de l'insomnie de tant de nuits passés à contempler la situation précaire où je me trouve maintenant avec ma charmante, je suis tombé dans une profonde rêverie. Le sommeil est venu s'emparer de moi, et cela m'a procuré un songe, un songe fortuné, qui, je le crois, fournira à ma tête active les moyens d'effectuer le double et charmant projet auquel mon cœur tient encore davantage.

Qu'est-ce que la jouissance de la plus belle femme du monde, comme j'ai souvent réfléchi, comparée aux plaisirs variés que donnent les inventions, le mouvement, les surprises, et enfin l'heureux dénouement d'une intrigue bien concertée? — Les charmans et longs détours pour parvenir au chemin qui mène à son but! — Les doutes, les allarmes, les transes qu'on éprouve, les triomphes qu'on

se promet ! — Ce sont-là les assaisonnemens qui font aimer le succès et le bonheur. — Car tout le reste, qu'est-il ? à quoi se réduit-il ? A ne trouver qu'une femme où votre imagination voyoit un ange. — Mais revenons à mon songe.

Je rêvois que mercredi vers les neuf heures du matin, une voiture avec les armes d'une douairière sur la portière, dans laquelle étoit une honnête et vénérable Dame (elle ne ressembloit pas mal par la figure à la mère H.... mais dans le cœur, quelle différence !) s'arrêta devant la boutique d'un épicier, à la distance d'environ dix portes de l'autre côté de la rue, dans la vue d'acheter quelques épiceries : et que Dorcas étant sortie pour voir si les chemins étoient libres pour la fuite de sa maîtresse, et s'il n'y auroit pas un carrosse de place dans le voisinage, apperçut cette voiture avec ses armes de douairière et la dame qui étoit dedans. Que fit cette rusée traîtresse ? Il me semble la voir courir à cette vieille Dame, et lui dire en élevant la voix : ma chère et honorable Dame, de grâce, permettez-moi de vous dire un seul mot.

Parlez, que voulez-vous, dit la vieille Lady ? ...... Alors l'épicier se retira et se tint à l'écart pour laisser parler Dorcas, qui dans mon rêve, tint ce discours à la Dame.

Vous m'avez l'air d'une bien bonne Dame ; il y a dans le voisinage, dans une maison qui n'est pas en trop bonne réputation, une innocente et jeune Demoiselle, riche et d'une haute qualité, belle comme un beau jour, fraîche et vermeille comme un bouton de rose, et remplie de charmes et d'agrémens, qui a été jouée et amenée ici par un jeune gentilhomme, un jeune débauché, qui connoît le train de cette ville, et elle est perdue cette nuit même, si elle ne se délivre promptement de ses mains. Ma bonne Dame, si vous êtes assez bonne pour étendre votre compassion jusques sur cette belle jeune Demoiselle, dès que vous l'appercevrez, vous verrez que je ne vous ai rien dit que de vrai ; si vous vouliez seulement lui donner une place dans votre voiture, et la prendre sous votre protection pendant un jour seulement, jusqu'à ce qu'elle puisse envoyer un exprès à cheval avertir ses parens riches et puissans, vous sauveriez d'une perdition totale une jeune personne qui n'a point son égale pour la vertu et la beauté.

Il me sembla entendre la vieille Dame, émue par le récit de Dorcas, lui dire : hâtez-vous donc, Mademoiselle ; vous venez dans un heureux moment pour me procurer l'occasion d'être utile à la vertu et à l'innocence opprimée, ce qui a toujours fait mes plus chères délices. Hâtez-vous, d'aller retrouver cette jeune Dame. Dites-

lui de se rendre ici sans délai, assurez-la que je lui donnerai un asyle sûr dans mon carrosse, et que si tout ce que vous me dites est vrai, ma maison sera pour elle un sanctuaire où je la défendrai contre tous ses oppresseurs.

Là-dessus il me sembla que cette traîtresse de Dorcas se hâta de revenir trouver sa maîtresse, et de lui raconter ce qu'elle venoit de faire : sa maîtresse la loua beaucoup, et la remercia bien de sa bonne idée.

Je levai les yeux, et je vis ma belle sortir de la maison, et sans regarder derrière elle, courir au carrosse armorié, où elle fut reçue à bras ouverts par la vieille Dame, qui lui dit d'un air gracieux : soyez, soyez la bienvenue, aimable et jeune Demoiselle, qui répondez si bien à la description que m'a faite de vous votre fidelle gouvernante. Je vais vous mener sur-le-champ à mon hôtel où vous serez traitée comme vous pourrez le désirer, jusqu'à ce que vous ayez instruit vos puissans et riches parens de vos dangers passés et de votre heureuse évasion.

O grâces, grâces et mille fois grâces vous soient rendues, digne et respectable Dame, vous qui offrez si charitablement votre protection à une malheureuse jeune créature qui a été bassement séduite et trahie et amenée à deux doigts de sa perte.

Il me sembla alors, que la vieille Dame qui pendant le temps que Clarisse avoit mis à venir vers elle, avoit acheté et payé toutes ses emplettes, ordonna à son cocher de fouetter et de se rendre à l'hôtel au plus vîte. La voiture ne s'arrêta que lorsqu'elle fut arrivée dans une certaine rue près de Lincolns-inn-fields, où cette Dame avoit un superbe hôtel rempli d'un grand nombre de jeunes Demoiselles qui faisoient des ouvrages très-curieux en mousseline, batiste, linon, en un mot de toutes les espèces qui plaisent aux femmes excepté le rouet et le métier.

Je les suivois dans mon rêve, et il me sembla que pendant tout le chemin et après leur arrivée, jusqu'à l'heure du dîner, ma belle fit le récit de tous ses maux et de ses souffrances telles, *qu'on n'en avoit jamais entendu raconter de pareilles*, et cela d'une manière si touchante, que la bonne Dame ne faisoit que pleurer, soupirer et sanglotter, et s'emporter contre les ruses infâmes des méchans hommes et surtout contre cet abominable gentilhomme de Lovelace, qui étoit, disoit-elle, un infâme intrigant, et encore pis que tout cela, un *belzébuth déchaîné.*

La suite de mon rêve fut un horrible désespoir, lorsque je trouvai que la Dame étoit échappée; dans ma fureur j'aurois tué Dorcas, la Sinclair et tout ce que j'aurois trouvé dans mon chemin. Mais par

une transition soudaine et par une étrange métamorphose (ordinaire dans les rêves qui rompent et suppriment la chaîne des événemens), il me sembla tout-d'un-coup que cette vieille Dame étoit devenue la fameuse madame H.... et comme elle étoit une ancienne connoissance de la Sinclair, on vint à bout de l'engager à me seconder dans mes desseins sur la jeune Demoiselle.

Alors suivit la scène la plus extraordinaire. Madame H.... désirant entendre la suite de l'histoire de la jeune personne, et le soir étant venu, la pria de consentir à partager son lit afin de pouvoir causer plus librement ensemble ; car deux jeunes nièces qui étoient survenues avoient interrompu cette pathétique narration.

Elles furent donc se mettre au lit de bonne heure, et l'on reprit l'intéressant récit, avec beaucoup de chaleur d'un côté et d'attention de l'autre. A peine étoit-il commencé que voilà madame H.... qui fut prise d'un accès de colique, et ses douleurs augmentant de plus en plus, elle fut obligée de se lever pour prendre d'un cordial dont elle avoit coutume de se bien trouver, lorsqu'elle étoit prise de ses coliques auxquelles elle étoit malheureusement sujette.

S'étant donc levée pour aller à son cabinet, elle laissa tomber sa bougie en retournant... Eh.... (O métamorphose

bien plus étrange que la première! Que les songes sont d'inexplicables choses!) en retournant à son lit dans l'obscurité, la jeune Dame, à sa grande douleur et à son grand étonnement, trouva que madame H.... étoit changée en une jeune personne de l'autre sexe : et quoique Lovelace fût *l'abhorré de son ame*, cependant dans la frayeur que ce ne fût quelqu'autre homme, elle fut un peu consolée quand elle trouva que ce n'étoit que lui, et qu'elle n'avoit encore partagé son lit qu'avec le seul et même homme.

Suivit un mêlange confus d'aventures tout-a-fait extraordinaires, des scènes perpétuellement changeantes. Alors ce n'étoit de la part de la jeune beauté que soupirs, gémissemens, sanglots, exclamations, évanouissemens, défaillances mortelles. De la part du gentilhomme que vœux, que promesses, que protestations, que désaveux de son dessein au moment même qu'il le suivoit, en un mot tous les lieux communs, toutes les tendres et cruelles détresses des combats amoureux.

Alors aussi vîte que la pensée, (car tu sais que les songes ne s'astreignent point aux règles dramatiques) suivirent des accouchemens, des convalescences, des baptêmes, les sourires de l'aimable enfant qui dédommageoient amplement la mère, même dans son opinion, de toutes ses peines passées.

Ensuite on nous cédoit les biens du grand-père ; nous en prenions possession, nous y vivions très-heureux : sa chère Norton étoit sa compagne ; Miss Howe venoit la voir de temps en temps, et (ce qui est mille fois plus admirable) Miss Howe étoit en état de faire comparaison avec elle et de présenter une charmante fille du même père, pour compagne du charmant poupon de son amie, et tous deux étant devenus grands, pour consolider l'amitié de leurs mamans, se marient ensemble, (car, Belford, les songes n'ont aucun égard à la consanguinité) et changent de nom par acte du Parlement pour pouvoir jouir de mon patrimoine. — Je ne saurois dire combien d'autres incohérentes bisarreries se sont encore présentées à mon esprit.

Je m'éveillai, comme tu peux croire, dans un grand désordre, et je me réjouis de trouver ma charmante dans la chambre voisine, et Dorcas fidelle.

Tu vas dire que c'est un songe bien bisarre : Cependant (car je suis un étrange rêveur) il n'est pas impossible qu'il n'arrive quelque chose d'approchant, depuis que l'aimable idiote a la foiblesse de donner sa confiance à Dorcas, que jusqu'à présent elle avoit toujours vue avec aversion.

Mais j'ai oublié de te dire un endroit de mon songe : le voici. Le lendemain l'aimable beauté se livra à de si violens transports de douleur et de ressentiment, qu'on

eut beaucoup de peine à l'empêcher d'attenter à sa vie. Cependant on parvint à lui persuader de vivre : une lettre du capitaine Tomlinson servit beaucoup à la pacifier. Elle m'apprenoit que son oncle Harlowe seroit certainement à Kentish-Town mercredi au soir 28 juin, et le jour suivant le 29, étant le jour de sa naissance, il désiroit doublement que nos noces fussent solemnisées en sa présence.

Mais, me demandes-tu, est-ce que le 29 est réellement l'anniversaire de la naissance de son oncle? Oui, sans doute; sans quoi j'aurois choisi le jour de la célébration encore plus prochain. Il y a trois semaines que je l'ai entendu dire à Clarisse, et j'ai par écrit le jour de la naissance de chaque personne de sa famille, et celui du mariage de son père et de sa mère. Les plus minutieuses circonstances sont souvent d'un grand service dans les occasions de la plus grande importance.

Eh bien, que dis-tu maintenant de mon songe?

Qu'il faut que, soit que je dorme ou que je veille, j'aye toujours quelque esprit familier à mes côtés. Mais rien d'étonnant à cela. Un Belzébuth ne doit-il pas toujours avoir avec lui quelques démons subalternes à ses ordres.

Je ne doute nullement du succès dans la partie de mon plan qui regarde madame H...., car ma belle, qui veut se jeter

dans la première maison qu'elle trouvera ouverte, et demander la protection de la première personne qu'elle rencontrera ; qui croit que hors de cette maison il n'y a point de danger égaux à ceux qu'elle y court avec moi, fera-t-elle scrupule d'accepter l'offre d'une douairière qui se trouve là par hasard ; et la protection d'une Dame acquise par l'entremise de Dorcas qu'elle a si fort intéressée à favoriser sa fuite ! Tu sais que madame H.... a tout l'air d'une véritable matrone, et qu'elle n'a pas l'extérieur d'une furie comme la Sinclair.

La pauvre petite idiote ne connoît point le monde ; elle ne sait pas que ceux qui ont de l'argent ne manquent point de personnes pour les assister dans leurs vues, telles qu'elles puissent être : sans cela comment les princes de la terre seroient-ils aveuglément servis comme ils le sont, quelle que soit leur inconstance et la méchanceté de leurs desseins.

Si je peux seulement lui faire entendre de rester avec moi jusqu'à mercredi prochain, nous serons fort joliment ensemble au bout de ce terme. En vérité si elle a la moindre reconnoissance et le plus petit des foibles de son sexe, elle doit penser que je mérite sa faveur par les peines qu'elle m'a coûté. Car elles aiment passionnément les hommes qui se

donnent beaucoup de peine autour d'elles et pour elles.

Pour l'instant je quitte la plume, et je me félicite de mon heureuse invention. (Puisque son obstination me force encore d'employer la ruse) Mais avec cette résolution, je crois, que si ce stratagême échoue, je déployerai toutes les facultés de mon ame; tous mes talens pour m'assurer des droits légitimes à sa personne, et cela en dépit de mon antipathie pour le mariage, des suggestions du grand diable qui est hors de la maison et de ses agens secrets qui sont dedans. Il sera en effet fort inutile de tenter d'autres essais, d'autres expédiens, si ceux-ci ne peuvent ni la réduire, ni la faire tomber dans le piége. (‖)

(¶) LETTRE CCLXXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi soir, 20 Juin.

TOUJOURS invisible ! Pas de moyen d'être admis à la voir ! Elle est très-mal ; Dorcas lui trouve une violente fièvre. Elle ne veut écouter ni consulter personne.

Dorcas lui a dit tout le chagrin que cela me causoit.

Mais permets-moi encore cette question. Cette belle fait-elle bien de se dire malade lorsqu'elle ne l'est pas ?—Pour moi, tout libertin que l'on me croit, lorsque j'eus occasion d'être malade, je pris une bonne dose d'ipécacuanha, afin de n'être point coupable de mensonge, et je fus en effet malade tout de bon. Elle l'a vu elle-même puisqu'elle m'a tant plaint. Mais prétendre que l'on est bien mal dans l'unique vue de trouver un expédient pour s'enfuir, et d'éviter de pardonner à un homme qui l'a offensée, cela n'est pas du tout chrétien. Si les bonnes ames se permettent de braver ainsi leur devoir, et de machiner ces fraudes pour tromper, qu'a-t-on donc tant, Belford, à nous reprocher ?

J'ai une forte idée que la vieille douairière sera demain devant la boutique de l'épicier à neuf heures du matin : car Dorcas m'a oui dire à madame Sinclair que je sortirois à huit heures précises, et elle doit alors chercher à trouver un carrosse : et si le carrosse de la douairière se rencontre là. quel heureux hasard pour ma charmante ! De quelle manière étrange mon songe va s'accomplir !

⁂

Je viens de recevoir tout-à-l'heure une lettre du capitaine Tomlinson. Cela n'est-il pas étonnant ! C'est encore une partie de mon songe.

Dorénavant j'aurai toujours beaucoup d'égard aux songes. Je ne sais pas si je ne composerai pas un livre sur ce sujet. Ma propre expérience m'en fournira une grande partie. Glanville sur les sorciers, et Bakter dans son histoire des esprits et des apparitions, même la fameuse *démonologie* du Pédant Royal (*) ne seront rien en comparaison des *rêveries de Lovelace.*

La lettre se rapporte tout-à-fait à mon songe. Tout ce qui me fâche, c'est que l'anniversaire de M. John Harlowe ne tombe pas trois ou quatre jours plutôt. Car si quelque nouveau malheur alloit arriver à ma charmante, elle ne seroit pas en état de conserver sa raison et sa tête jusqu'à jeudi de la semaine prochaine. Au reste, cela me donnera le temps d'avoir recours à de nouveaux expédiens si celui-ci manque; ce qui n'est pas à présumer.

LETTRE DU CAPITAINE TOMLINSON à ROBERT LOVELACE.

Lundi 19 Juin.

MONSIEUR,

JE suis maintenant en état de vous rendre plaisir pour plaisir, et de récompenser la satisfaction que vous m'avez donnée, ainsi qu'à mon cher ami M. Harlowe,

(*) De Jaques premier.

en nous apprenant l'heureux rétablissement de sa chère nièce. Il est très décidé à combler ses désirs et les vôtres en vous la donnant de sa propre main.

Comme la cérémonie a été nécessairement retardée à cause de sa maladie, et que l'anniversaire de M. Harlowe arrive jeudi 29 du présent, où il entrera dans sa 74e. année, et que sa chère nièce a peut-être encore besoin de quelque temps pour se rétablir complètement, il désire beaucoup qu'on choisisse ce jour-là pour la célébration, afin que tous les ans à pareil jour il puisse faire une double réjouissance jusqu'à la fin de sa vie.

En conséquence, il a résolu de partir secrètement, pour être à Kentish-Town le soir de mercredi en huit.

Toute la famille avoit coutume, à ce qu'il dit, de s'assembler pour célébrer son anniversaire, mais comme ils sont maintenant dans une situation trop triste pour une fête, il donnera pour excuse que ne pouvant supporter d'être à la maison ce jour-là, il a résolu de s'absenter pour deux ou trois jours.

Pour mieux garder l'incognito, il partira à cheval, accompagné seulement d'un domestique affidé. Il descendra dans l'auberge la plus apparente, et il vous attendra tous deux le lendemain matin, s'il ne reçoit de moi aucun avis contraire. Après la cérémonie, il vous accompa-

gnera à la ville dans le carrosse qu'il suppose qui vous amènera.

Il désireroit beaucoup que je fusse présent à cette cérémonie. Je lui ai promis que je serois sur pied avant la pointe du jour, afin de mettre tout en ordre.

Il est très-charmé que vous soyez muni de la permission ecclésiastique. Il parle très-obligeamment de vous, M. Lovelace. Il dit même que si quelqu'un de la famille veut encore persister dans la désunion après la cérémonie, il se rangera tout-à-fait du parti de sa chère nièce, et épousera ses intérêts.

Je vous ai avoué la dernière fois que j'ai été à Londres que j'avois dit un mot à M. Harlowe de la mésintelligence que j'avois trouvée entre vous et sa nièce, et cela dans la crainte que Madame ne montrât quelque léger mécontentement en sa présence, si je venois à bout de lui persuader de venir en personne, ce qui étoit douteux alors. Mais j'espère qu'il ne reste plus rien de ce nuage.

J'étois absent quand votre messager est venu, et c'est mon excuse de ne vous avoir pas répondu par lui.

Ayez la bonté de faire agréer mes respectueux complimens à cette admirable Dame, et croyez-moi toujours :

Votre, etc.

ANTOINE TOMLINSON.

J'AI cacheté cette lettre et je l'ai r'ouverte après. Tu peux supposer qu'elle m'a été apportée par un exprès. Le cachet étoit de nature à ne pas faire rougir l'écrivain. J'ai pris soin de m'informer de la santé du Capitaine de façon à être entendu de Clarisse. Je vais maintenant me servir de cette lettre pour pacifier tout, suivant la façon dont elle prendra la chose, si mes deux métamorphoses répondent à mon songe merveilleux, ce que je crois très-fort, car j'ai grande foi aux songes. — Je crois qu'il ne sera pas hors de propos en changeant d'habits, de laisser la lettre du digne Capitaine sur le chemin de ma bien-aimée. (*b*)

LETTRE CCLXXIII.

LOVELACE à BELFORD.

Mercredi à midi, 21 Juin.

QUE vais-je dire maintenant? moi qui, il y a quelques heures, avois tant de foi aux songes; qui m'étois même déjà proposé de commencer mon traité *des rêves de la nuit, des rêves du jour;* qui me plaisois tant à faire dialoguer ensemble la vieille douairière et ma jeune Clarisse; qui m'étois tant amusé des deux metamor-

phoses. (bien certain que mon songe s'accompliroit à la lettre.) Je ne me fierai plus désormais à toutes ces visions, à toutes ces vaines illusions d'une imagination folle et dépravée.

Voici comme les choses se sont malheureusement passées.

Je sortis à huit heures, parfaitement content de moi, afin de procurer à l'intrigante maîtresse et à la perfide suivante l'occasion qu'elles désiroient tant, en ordonnant pourtant à Will de faire bonne garde, de peur que Clarisse ne soupçonnât ma ruse et ne prît un carrosse de louage au lieu de celui de la douairière. Mais d'abord j'envoyai savoir comment elle se portoit. On me répondit qu'elle étoit très-mal et qu'elle avoit passé une très-mauvaise nuit: dernière circonstance que je crois très-problable, car je sais que les gens qui ont des complots en tête ont rarement et ne méritent guères des nuits tranquilles.

Je demandai la permission d'envoyer chercher un médecin; je fus refusé.

Je fis quelques tours de promenade dans le parc de St. James, me faisant compliment de mes rares inventions: ensuite plein d'impatience, je pris un carrosse, avec une des glaces tout-à-fait levée et l'autre à moitié, d'où, sans être vu, je jetois un coup-d'œil sur tous les cabriolets que je voyois passer dans

mon chemin jusqu'à Lincolns-inn-fields. Lorsque j'y fus arrivé, j'envoyai le cocher demander que quelqu'un de la maison de madame H...... vînt me parler à la portière, ne doutant pas que je n'apprisse l'arrivée de ma belle fugitive, car il étoit alors dix heures et demie.

Un domestique vint, qui me dit que la vieille douairière venoit dans le moment de rentrer seule dans sa voiture.

Je descendis tout épouvanté, et j'entendis de la bouche même de madame H....., que Dorcas l'avoit engagée à donner sa protection à sa maîtresse, mais qu'elle étoit venue lui dire ensuite qu'elle avoit changé d'idée, et qu'elle ne vouloit pas quitter la maison où elle étoit.

Confondu d'étonnement, et ne sachant ce qui pouvoit être arrivé, je remontai en carrosse, et j'ordonnai au cocher de fouetter au plus vîte chez la Sinclair. Dans un instant m'y voilà arrivé, et ma première demande fut si Clarisse étoit en sûreté ?

(*M. Lovelace fait ici un récit très-circonstancié de ce qui s'étoit passé entre Clarisse et Dorcas , mais comme il ne pouvoit donner tout au plus que des conjectures sur les motifs qui l'avoient portée à refuser le parti que Dorcas lui proposoit ; nous croyons devoir omettre sa rélation et y suppléer par quelques notes de Clarisse. Mais il faut dire*

d'abord à quelle occasion ces notes furent faites.

Le lecteur doit se rappeler que dans la lettre de Miss Clarisse à Miss Howe, (*) *lorsqu'elle s'enfuit à Hamstead, elle lui promet de lui apprendre à loisir toutes les particularités de son évasion.*

Elle avoit en effet le dessein de continuer le récit de tout ce qui s'étoit passé entre elle et M. Lovelace depuis sa dernière narration. Mais l'incertitude où elle étoit restée depuis ce temps-là, jointe au traitement exécrable qu'elle avoit essuyé dans la dernière entreprise de Lovelace, suivi d'une semaine de délire, l'avoit empêchée de poursuivre son récit. Cependant ayant toujours en vue de s'acquitter de sa promesse aussitôt qu'elle pourroit le faire, elle faisoit des notes de tout ce qui se passoit, afin d'aider sa mémoire : — à laquelle, comme elle l'observe dans un endroit, elle devoit moins que jamais se fier depuis le dernier trouble de sa tête.)

Dans ces notes ou tablettes de souvenir elle observe : qu'ayant des craintes que Dorcas ne fût une traîtresse, elle se seroit bien en-allée tandis qu'elle étoit sortie pour chercher un carrosse, qu'elle étoit même descendue tout doucement jusqu'au bas de l'escalier dans cette intention, mais que voyant madame Sinclair à l'entrée de

(*) Voyez Lettre CCXXXI.

la porte, (postée là sans doute par Dorcas,) elle étoit remontée promptement sans être apperçue.

(*Elle étoit donc montée à la salle à manger, où elle vit la lettre du capitaine Tomlinson : Voici les réflexions qu'elle fait sur cette lettre dans ses notes.*)

Que je suis embarrassée ! Il peut avoir eu quelque dessein en laissant cette lettre. Je ne vois ici aucun autre papier de quelque conséquence : Quelle alternative ! De rester et d'être la femme du plus vil des hommes ! — Comme mon cœur se révolte contre cette idée ! Si j'essaie de m'échapper sans réussir, ma ruine est inévitable ! — Dorcas peut me trahir ! — Je la regarde même à présent comme son suppôt ! Lorsqu'il est sorti, j'ai vu sans qu'on m'apperçût, qu'elle lui disoit à l'oreille et même d'un air très-familier ; *ne craignez rien, Monsieur*, en lui faisant la révérence.

Lorsqu'elle m'a offert de se prêter à mon évasion, elle n'a point paru s'inquiéter de sa sûreté personnelle, dans le cas où je parviendrois à m'échapper : Elle avoit cependant lieu de craindre en pareil cas la vengeance de son maître, et elle ne manque pas de prévoyance. — Demander que je la prisse avec moi étoit une idée qui étoit bien à la portée de son intelligence, si elle m'étoit réellement fidelle. — Cependant ne blessons point la charité, quoi-

qu'en usant toujours des précautions de la prudence. Pourroit-il se trouver au monde une femme qui en agît aussi indignement avec une personne de son sexe? — Oh oui, madame Sinclair : et elle est sa tante. — Dieu veuille me délivrer ! Mais hélas ! je me suis mise moi-même dans l'impossibilité qu'il me protège par des moyens naturels, et je suis déjà tout-à-fait perdue ! J'ai aussi contre moi la malédiction d'un père ! Après avoir rendu vaines toutes les peines et les sollicitudes de mes amis, je ne dois pas m'attendre que le ciel fasse des miracles en ma faveur.

Si je m'échappe, que vais-je devenir, pauvre malheureuse créature, abandonnée comme je suis ! Sans défense contre les entreprises d'un sexe ! — Contre les circonstances ! — Enfin exposée à toutes sortes de dangers ! Que le Ciel daigne me protéger !

Son infâme Will n'est pas sorti avec lui ! Sans doute il rode ici autour pour épier mes démarches ! Toutes réflexions faites, je ne m'en irai point par le carrosse.

✠

Il est assez étrange que ce carrosse se trouve là si à propos. — C'est, je crois, comme tous *ses autres à propos !* — Que cette idée vienne tout-à-coup à Dorcas;

qu'elle ait le courage de supplier une Dame inconnue, d'accorder sa protection à une autre inconnue ! Que cette Dame y consente si facilement ! Que leur entretien soit si long, vu la distance de leurs rangs ! Car dans un cas aussi épineux, et le temps étant aussi précieux qu'il l'est, il y a plus d'une demi-heure que Dorcas est partie ! Cependant la voiture étoit, disoit-on, toute prête devant la boutique d'un épicier voisin.

Il est vrai qu'il se trouve de vieilles Dames assez babillardes de leur naturel : il y a aussi, sans doute, quelques bonnes ames dans le monde.

Mais qu'il se trouve que ce soit justement une veuve maîtresse de ses volontés ! Que Dorcas la connoisse à ses armes ! Les filles de sa condition ne sont pas, je crois, si savantes dans le blason ; il y en a pourtant quelques-unes. Les domestiques ont la manie de se croire honorés des honneurs et du rang des personnes de qualité qu'ils servent ! Mais que son rusé valet ne soit pas sorti avec lui ! — et cette lettre de Tomlinson !

Malgré ma ferme résolution de n'être jamais à ce misérable, ne puis-je pas me jeter sous la protection de mon oncle à Kentish-Town ou à Highgate, si je ne peux m'échapper auparavant, et là me délivrer enfin de lui ? Ne pourrois-je pas éprouver des maux pires que ceux

que je connois, si je puis éviter le dernier outrage ? Il ne m'a point menacé de nouvelles indignités. — Je l'ai pourtant traité assez librement et avec justice ! — Je resterai, je crois; au moins jusqu'à ce que je puisse écarter ce maudit Will. (*)



Ce Will est un malheureux : Dorcas aussi, je le soupçonne, est une infâme. Ne songer à sa sûreté et à elle-même que la dernière ! Elle va et vient autour d'un carrosse; elle me joue avec son prétendu carrosse.

Voilà donc toutes mes espérances de fuite évanouies ! Malheureuse créature ! A quels maux es-tu encore réservée ? — Oh ! que mon cœur souffre d'être forcée de revoir encore un homme si vil et de converser avec lui ! (╟)

(*) Elle essaya de l'éloigner, mais le matois s'en dispensa, en feignant de s'être démis la cheville en tombant dans l'escalier. *C'est un tour*, dit l'intrigant Lovelace, dans sa relation que nous avons négligée *que je lui avois appris en pareille occasion à Amiens.*



(¶) LETTRE CCLXXIV.

LOVELACE à BELFORD.

Mercredi, après midi.

ECONDUITE et toujours malheureuse dans son projet de s'évader ; obligée malgré elle de se trouver avec moi dans la salle à manger, et peut-être appréhendant que je ne lui fisse des reproches sur sa ruse et sa feinte maladie, je m'attendois que cette chère perverse alloit débuter avec moi sur un ton plein de véhémence et d'indignation. Mais je me flattois de l'espérance, que par la douceur naturelle de son caractère, par les réflexions que j'attendois d'elle sur sa situation, par le contenu de la lettre de Tomlinson, (que Dorcas m'avoit dit lui avoir vu lire) et par le temps qu'elle m'avoit fait l'honneur de m'admettre en sa présence, elle ne porteroit pas le ressentiment aussi loin qu'elle a fait.

En entrant dans la salle à manger, je la félicitai ainsi que moi, sur son prompt rétablissement. Je voulus même prendre sa main, avec l'air d'une tendresse respectueuse ; mais elle étoit résolue de reprendre sur le même ton où elle étoit restée.

Elle se détourna de moi, en retirant sa main, et me repoussant d'un air d'indignation. — Si je me trouve encore une fois avec vous, dit-elle, c'est que je ne peux m'en empêcher. Qu'avez-vous à me dire? Parlez. Pourquoi suis-je ici retenue contre ma volonté ?

Avec le sérieux le plus grave dans mon discours et dans mes manières, je la pressai de hâter le jour de la célébration. Je vis que je n'y gagnois rien. J'avois une lettre dans ma poche, lui ai-je dit, (en me fouillant, quoique je susse bien qu'elle étoit encore sur la table où je l'avois laissée) dont le contenu pourroit nous rendre tous deux heureux. Si je ne la lui avois pas montrée plutôt, c'est que j'espérois l'engager à être à moi avant le jour dont il est fait mention dans la lettre.

Je la cherchai dans toutes mes poches, ne perdant pas de vue ses yeux, que je vis tournés du côté de la table où elle étoit.

J'étois fâché de ne la pas trouver. — A la fin dirigé par ses regards malins, je l'apperçus sur la table à l'autre bout de la chambre.

Je fus la chercher avec joie. Madame, daignez prendre la liberté de lire cette lettre, lui dis-je d'un air satisfait et plein d'assurance.

Elle la prit, et jeta les yeux dessus, mais si négligemment, qu'elle faisoit

voir clairement qu'elle l'avoit déjà lue : elle la jeta ensuite, sans me dire un mot d'honnêteté, sur le siège le plus proche d'elle.

Je la pressai de me rendre heureux dès le lendemain, ou vendredi matin : Je la priai au moins de ne pas rendre inutile le voyage de son oncle, et ses obligeans efforts pour parvenir à une sincère réconciliation entre nous tous.

Entre nous tous, répéta-t-elle avec un air de dédain et d'incrédulité. O Lovelace, tu es sûrement allié de très-près au grand suborneur du genre-humain, à voir comme tu tâches d'assortir les tentations aux inclinations ! — Mais quel honneur, quelle foi, quelle sincérité, s'il étoit possible (ce que je ne ferai jamais) que j'entrasse avec toi en conversation sur ce sujet, pourrois-je attendre d'un homme tel que tu t'es montré ?

Ce reproche me piqua au vif. — Une Dame de votre caractère, et de votre perfection, qui feint une maladie pour éviter de voir un homme qui l'adore, ne devroit pas. —

Je sais ce que tu voudrois dire, dit-elle en m'interrompant. — Il y a mille petites bassesses auxquelles mon ame ne se seroit jamais abaissée et qui m'ont fait me mépriser moi-même : mais c'est la contagion de la compagnie qui m'a gagnée ; c'est toi qui m'as mise dans la nécessité

de me prêter à ces petitesses. Malgré mon dénuement, je rends graces au ciel de ce que je ne suis pas encore déchue au point de désirer d'être à toi.

Comme l'offenseur, je dois, Madame, avoir patience ; et le droit de faire des reproches appartient à l'offensée. Mais il faut espérer que votre oncle n'est d'aucun complot contre vous. Il y a des circonstances dans la lettre sur laquelle vous avez daigné jeter les yeux. —

Elle m'interrompit encore. — Je vous demande une seconde fois pourquoi je suis ainsi retenue dans cette maison? — Ne vois-je pas que je suis entourée de malheureuses, qui, quoiqu'elles portent l'habit de mon sexe, dressent, autant que je peux en juger, toutes leurs embûches pour m'entraîner à ma perte?

Je lui dis, qu'elle seroit très-fâchée sans doute, qu'on fît venir madame Sinclair et ses nièces pour justifier l'honneur de leurs personnes et de leur maison.

Si elles n'en veulent qu'à ma vie, qu'elles viennent; elles seront les bien-venues. Je bénirai même la main qui frappera le coup! oui, je la bénirai! —

Ce sont de vains propos que de parler ainsi de mourir; pur jargon des jeunes personnes, lorsqu'elles sont contredites par ceux qu'elles haïssent. Mais permettez-moi de vous prier, adorable créature! —

Point de vos prières. Je ne veux pas être ainsi détenue contre ma volonté. Malheureuse, malheureuse créature que je suis, dit-elle, dans une espèce de transport frénétique, en se tordant les mains, se détournant de moi, et levant les yeux au ciel ! Ta malédiction, ô mon père, semble être maintenant à son comble dans ses plus terribles effets. Mon ame affoiblie me remplit du sinistre pressentiment que je suis sur le point d'être une créature tout-à-fait perdue dans ce monde et dans l'autre. Sauve-moi, grand Dieu, s'écria-t-elle en se jetant à genoux ; ah ! sauve-moi de cet homme et de moi-même !

Je me jetai aussi à genoux devant elle, extrêmement affecté — Oh ! si je pouvois rappeler la journée d'hier ! — Pardonnez-moi, adorable créature ! — Oh ! pardonnez-moi le passé, puisqu'il ne reste qu'un seul moyen de le réparer : pardonnez-moi à cette seule condition, — qu'à l'avenir mon honneur et ma foi. —

Elle m'interrompit en se levant. — Si votre intention est de me prier de ne point demander la vengeance des loix, ou de ne point invoquer celle de mes parens, particulièrement de mon cousin Morden, lorsqu'il sera de retour en Angleterre....

Au diable soit la loi, en me levant aussi, (elle tressaillit) ainsi que tous ceux à qui vous

vous parlez de demander vengeance ! — Je défie et les loix et eux. Tout ce que je demande c'est votre pardon, et que d'après mon répentir sincère, vous daigniez me rétablir un jour dans votre estime.

Oh ! non, non, non, s'écria-t-elle en levant ses deux mains jointes, jamais, jamais je ne veux, je ne puis vous pardonner ! et la nécessité de vous voir, de vous parler, est pour moi une punition plus cruelle que la mort même.

Ma chère vie, voici la dernière fois que vous me verrez dans cette posture à cette occasion : (et je me mis une seconde fois à ses genoux.) Donnez-moi l'espérance, que vous serez à moi jeudi prochain, jour de la naissance de votre oncle, ou plutôt encore. Plût au ciel que je n'en fusse jamais venu à ces indignités ! — Votre indignation ne sera, ne pourra jamais être plus grande que mes remords. — Je la saisis alors par sa robe ; car elle vouloit se retirer.

Que les remords soient ton partage ! — Pour ton propre salut, que les remords soient ton partage ! Jamais je ne te pardonnerai, jamais je ne serai à toi ! — Laisse moi me retirer ! — Je veux me retirer. — Pourquoi cette humble posture devant une malheureuse que tu as indignement humiliée ?

Adorable Clarisse, dites seulement que vous réfléchirez..... que vous prendrez

quelque temps pour considérer ce que l'honneur de nos deux familles exige de vous. Je ne me lèverai point. Je ne vous permettrai point de vous retirer (tenant toujours sa robe) que vous ne m'ayez dit que vous considérerez. — Prenez cette lettre. Pesez bien votre situation et la mienne. Dites que vous voulez vous retirer pour faire vos réflexions : et alors je ne vous retiens plus.

La force ne fera rien avec moi. Quoique esclave, quoique prisonnière par ma situation, ma volonté reste libre. — Encore une fois je ne te promettrai rien. — Retenue malgré moi — contrainte par la force — non, je ne te promettrai rien !

Noble créature ! mais non pas implacable, j'espère. Promettez-moi seulement de revenir dans une heure !

Je ne te promets rien.

Seulement que vous me reverrez ce soir.

Ah ! que ne puis-je dire.... plût au ciel qu'il fût en mon pouvoir de dire : je ne te reverrai jamais ! — Plût au ciel que je ne dusse jamais te revoir !

Beauté trop irritée. — (la retenant toujours.)

Je ne te dis rien qui ne soit le vœu bien réfléchi de mon cœur, quoique je parle avec véhémence. — Oh ! si je pouvois éviter d'abaisser mes regards sur toi, homme rampant et vil — aussi abject qu'insultant. — Laisse-moi me retirer. —

Je ne me connois plus. — Laisse-moi me retirer.

Je lâchai ma proie pour joindre mes deux mains. — Retirez-vous, lui dis-je, ô souveraine de mes destins, retirez-vous, puisque vous le voulez. — Mon sort est entre vos mains. — Il dépend d'un mot de votre bouche. — Votre mépris ne fait qu'augmenter mon amour ! Votre ressentiment est trop bien fondé. — Mais chère, très-chère Clarisse, de grâce revenez, revenez avec une ferme résolution d'accorder votre pardon et la paix à un homme qui vous adore.

Elle s'enfuit de moi. — L'ange s'enfuit aussitôt qu'il eut la liberté de ses aîles. Et moi rampant dans la poussière, en esclave méprisable, et non plus le fier et triomphant Lovelace, je me levai et me retirant, j'essayai de me consoler, par l'idée que dans la circonstance où elle est, dépourvue d'amis et de fortune, dans l'attente de son oncle qui doit arriver sitôt, et tout réconcilier, (ce qu'elle croit encore, grâces à mon destin....)

Oh ! si elle vouloit seulement me pardonner. — Si elle vouloit me pardonner généreusement et recevoir mes vœux à l'autel au moment même de son pardon, afin que je n'eusse pas le temps de retomber dans mes anciennes préventions ! — Sur mon salut, Belford, cette chère fille donne le démenti à toutes nos maximes

de libertins ! — Il faut que la vertu soit plus qu'un vain nom ; oui, je le vois maintenant : *une fois subjuguée, c'est pour toujours*, insigne fausseté ! — Mais, Belford, elle ne l'a jamais été subjuguée. — Qu'ai-je obtenu de plus qu'un surcroît de honte et de confusion — tandis que sa gloire s'est établie par ses souffrances ?

Le seul mérite que j'aie, c'est que tout le sexe doit m'avoir obligation de ce que j'ai mis cette noble créature à l'épreuve ; elle l'a supportée si glorieusement, que la gloire en rejaillit sur tout son sexe.

Cependant — mais je ne veux rien ajouter — quelle force ont sur nous les mauvaises habitudes ! — Je veux prendre l'air et tâcher de m'éviter moi-même. — Ne viens pas insulter à mes accès de foiblesse — à mes projets contradictoires — à mon irrésolution — tout ira bien. (╟)

(¶) LETTRE CCLXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi soir.

Il vient de m'arriver un exprès du château de M.... Il dit que mon oncle est très-mal. On désespère de sa vie. Sa goutte est remontée dans l'estomac, pour avoir bu de la limonade avec excès.

Un homme de deux cents mille livres de rente préférer ses goûts à sa santé ! Il mérite de mourir. Mais n'avons nous pas tous nos passions déréglées à satisfaire ? Et toutes généralement portent leur châtiment avec elles. — Témoin le neveu aussi-bien que l'oncle.

On avoit chargé ce messager d'autres commissions ; mais le drôle a étendu un peu plus loin les ordres qu'il avoit reçus, afin de venir faire sa cour au successeur.

Je suis bien aise de ne m'être pas trouvé au château de M.... Lorsque Milord prit cette agréable potion, (agréable pour lui dans le temps qu'il la prenoit.) Il y a des gens dans le monde qui auroient eu la méchanceté de dire que c'étoit moi qui l'avois engagé à la prendre.

Cet homme dit que Milord étoit si mal lorsqu'il le quitta, que la famille commençoit à parler de m'envoyer chercher en poste. Comme je sais que le vieux Pair a une bonne quantité d'argent comptant, dont il tient rarement un compte exact, il est de mon intérêt de m'y rendre le plutôt que je pourrai. Mais que ferai-je pendant tout ce temps de la chère personne ? Demain passé, je serai peut-être en état de résoudre cette question. — Je crains qu'elle ne me force au désespoir.

J'ai envoyé la prier de m'accorder sa compagnie ; on m'a refusé avec mépris.

*

Je viens d'avoir le bonheur de recevoir dans ce moment une troisième lettre de ma chère correspondante Miss Howe. C'est un petit démon un peu sévère! — Cette lettre auroit, j'en suis sûr, donné le coup de la mort à ma bien-aimée, si elle eût tombé dans ses mains. J'en joins ici une copie. Lis-la de suite.

COPIE DE LA LETTRE de Miss Howe à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mardi, 20 Juin.

MA TRÈS-CHÈRE MISS HARLOWE,

Je me hasarde encore à vous écrire, (quoique contre mon inclination) et cela par votre ancien messager, quoique je m'en soucie fort peu.

J'ignore dans quel état vous pouvez être. Peut-être êtes-vous malade, et ce seroit une dureté alors de vous faire des reproches sur un silence que vous n'auriez pas été en état de faire cesser. Mais si vous êtes en santé, je ne sais pas de reproches que vous ne méritiez, de n'avoir répondu à aucune de mes dernières lettres. Vous m'avez accusé la réception de la première (*) (qui, je crois, vous

(*) Voyez Lettre CCXXIX.

importoit trop pour rester sans réponse.) Dans l'autre qu'on vous a remise à vous-même (*), je vous priois si instamment de m'accorder la faveur de quelques lignes, que je suis étonnée comment vous avez pu ne pas me faire cette grâce — et ce qui est plus surprenant encore, c'est de n'avoir point entendu parler de vous depuis.

Le messager m'a fait un conte si étrange de la situation où il vous a trouvée, et de ce que vous lui avez dit, que je ne sais qu'en conclure : sinon que c'est un imbécille, qui malgré sa bêtise et son ineptie, a encore la vanité de faire l'homme d'esprit, et qui en donnant dans les descriptions et le merveilleux, prête un air de contes bleus à tout ce qu'il raconte. Vous m'en croirez, lorsque vous saurez qu'il vous a dépeinte dans une extrême douleur (†) et cependant si riche en embonpoint, le visage *si enluminé*, c'est son expression, et les bras si charnus, qu'on imagineroit que vous étiez travaillée d'un poison violent ; d'autant plus que lorsqu'on le fit entrer, vous étiez sur un lit de repos, sans que vous ayez fait le moindre mouvement pour vous lever ou vous mettre sur votre séant.

Sur mon honneur, Miss Harlowe, je suis dans une mortelle inquiétude sur votre

(*) Voyez Lettre CCLII.
(†) Voyez Lettre CCLI.

compte. Vous me permettrez de vous dire que votre prompt retour avec votre séducteur, a très-fort trompé mon attente. Vous n'avez pas agi en cela dans votre caractère. Mde. Townsend m'a dit sur le témoignage des femmes d'Hamstead, avec quelle joie vous vous étiez remise une seconde fois entre ses mains : cependant il étoit impossible que vous fussiez mariée alors !

O Dieu, ma chère, quelle déplorable chose ! Après avoir pris tant de peines pour vous délivrer de cet homme ! Mais vous savez mieux que personne..... Quelquefois je m'imagine que ce n'est pas à vous que ce lourdaut a remis ma lettre. Cependant ce doit être à vous. Mais il est bien étrange que vous n'ayiez pu m'envoyer par lui une seule ligne : — pas un mot ! Et sitôt rétablie pour retourner avec ce misérable !

Je ne suis pas sûre que la lettre que j'écris maintenant vous parvienne : voilà pourquoi je ne vous dis pas la moitié de ce que j'aurois à vous dire. Mais si vous jugez à propos de m'écrire, faites-moi savoir, je vous prie, qui étoient ces belles Dames ses parentes qui sont venues vous voir à Hamstead, et qui vous ont ramenée si joyeuse dans une maison que je vous avois tant de fois averti d'éviter. Mais je ne veux rien dire de plus — du moins jusqu'à ce que je sois mieux informée. Car jusqu'à présent je ne peux que rester confondue d'étonnement.

Malgré toute la bassesse de cet homme, il est évident qu'il y avoit quelque chose de plus qu'un *amour caché*. — Bon Dieu! — Mais je finis. — Je ne sais pourtant pas trop comment me taire. — Mais enfin je finis. Il le faut.

Daignez seulement m'apprendre, ma chère, une chose que je ne puis expliquer: faites-moi savoir, si vous êtes réellement mariée ou non. Alors je saurai s'il doit y avoir ou non un terme plus court que l'une de nos deux vies, à une amitié qui a toujours fait la gloire et l'orgueil de

Votre affectionnée,

ANNE HOWE.

Dorcas me dit qu'elle a *scruté* (c'est son expression) sa maîtresse dans une conversation qu'elle vient d'avoir avec elle. Sa maîtresse se sent encore portée, à ce qu'elle dit à cette fille, à mettre sa confiance en elle. Dorcas espère qu'elle l'a rassurée; mais elle m'avertit de ne pas trop m'y fier. Cependant la lettre de Tomlinson doit infailliblement avoir fait quelque effet. Je viens de la lui envoyer par Dorcas, en la priant de vouloir bien la relire.... Elle ne me l'a pas renvoyée, comme je le craignois. C'est un bon signe, à ce que je présume.

Je dis *je présume*, et toujours *je présume :* car cette charmante créature, main-

tenant que je suis comme pris dans mes propres filets, m'embarrasse plus mille fois que je ne l'embarrasse elle-même. (I)

(¶) LETTRE CCLXXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi à midi, 22 Juin.

QUE je meure, Belford, si je sais ce que je dois faire, et de moi-même, et de cette surprenante fille. — Tantôt calme, tantôt agitée. — Mais je sais que tu n'aimes pas plus que moi qu'on anticipe.

A mes prières réitérées, elle m'a accordé une entrevue à six heures du matin. Elle étoit toute habillée; car elle n'a pas quitté ses habits depuis qu'elle a déclaré qu'elle ne se deshabilleroit plus dans cette maison. Elle avoit un air charmant, malgré un mal d'estomac de trois heures. (Dorcas m'a dit qu'elle avoit été réellement malade) sans avoir pris aucun repos, ses yeux rouges et enflés à force d'avoir pleuré. Qu'il me paroît étrange, que ces deux aimables fontaines ne soient pas épuisées depuis long temps! mais elle est femme. — Et les anatomistes, je crois, assurent que les femmes ont le cerveau plus humide que les hommes.

Hé bien, ma très-chère ame, j'espère que vous avez bien pesé tout le contenu de la lettre du capitaine Tomlinson. Mais puisque nous voilà ensemble de si bonne heure, je vous conjure de rendre ce jour le plus heureux jour de ma vie.

Elle me jeta un regard peu favorable. Dès qu'elle entra, ses sourcils parurent couverts d'un nuage épais; mais lorsqu'elle se disposa à me répondre, un sérieux plus sombre encore se répandit dans ses aimables traits.

Votre air, vos regards, lui dis-je, mon cher amour, ne sont pas propices pour moi. Permettez que je vous supplie avant que vous partiez de vous abstenir de toutes récriminations; car le répentir et le sentiment de mon indigne conduite avec vous sont si vifs, que je ne sais comment supporter les reproches de ma propre conscience.

Puisqu'il ne m'est pas possible de vous éviter, dit-elle, j'ai fait tous mes efforts pour me commander une patience et un calme, dont je ne me croyois plus capable en vous voyant. Combien ce calme doit durer, c'est ce que je ne saurois dire; mais j'espère du moins prendre sur moi de vous parler sans cette véhémence que j'ai montrée hier sans pouvoir m'en empêcher. (*)

(*) Clarisse dans ses notes dit: « je crains que » Dorcas ne soit fausse. Ne puis-je donc espérer » de venir à bout de l'engager à me laisser à ma

Après une pause, (j'étois tout attention) elle continua :

Il m'est aisé de voir, M. Lovelace, que vous me préparez de nouvelles violences, si je résiste à vos desseins, quels qu'ils soient. Je les supposerai même tels que vous me protestez solennellement qu'ils sont. Mais je vous ai déclaré aussi solemnellement ma résolution, que je ne *veux* ni ne *peux* être à vous, ni à aucun homme sur la terre. Je renonce néanmoins à toute espèce de vengeance pour les torts que vous m'avez faits. Je ne veux que me retirer sans bruit dans quelque coin obscur, pour m'y cacher de vous et de tous ceux qui m'ont autrefois aimée. Ce désir de réconciliation avec mes parens qui étoit si violent en moi, est bien amorti. Ils ne me recevront point à présent, quand même ils le voudroient. Déchue et déshonorée à mes propres yeux, je me trouve indigne de leur faveur. Je vous conjure donc, Lovelace, dans l'amertume de mon

» liberté ? J'aime mieux tenter cette voie que de » me fier à cette fille. Si je ne peux l'obtenir de » lui, et qu'il me faille le voir en présence de » mon oncle, j'espère avoir alors le courage de » renoncer à lui. Mais je serois bien aise d'éviter » de composer avec ce misérable, et de lui donner » une attente que mon intention est de ne pas » remplir. Si je suis maîtresse de mes propres » résolutions, mon oncle lui-même ne sera pas » capable de me déterminer à enchaîner mon ame » avec un homme aussi vil. »

ame (ses yeux étoient pleins de larmes) je vous conjure de m'abandonner à mon destin. En le faisant, vous me causerez la plus grande des satisfactions que je sois maintenant capable de sentir.

Où voulez-vous donc aller, ma chère vie?

N'importe où. Lorsque je serai hors de cette maison, je laisserai à la Providence le soin de diriger mes pas. Je ne connois que trop l'abandon où je suis. Je sais que je n'ai maintenant aucun ami dans le monde. Jusqu'à Miss Howe m'a abandonnée, — ou vous seriez..... — vous me les avez fait perdre tous. — Et vous avez été pour moi un ennemi barbare — vous le savez bien.

Elle s'arrêta.

Je n'eus pas la force de répondre.

Les maux que j'ai soufferts, continua-t-elle (en se détournant de moi) quoique irréparables, ne sont que des maux *temporels et passagers*. Laissez-moi dans la douce espérance de pouvoir un jour obtenir pardon du ciel pour l'offense que vous m'avez fait faire à mes parens et à la vertu, afin que je puisse éviter des maux plus grands que les *maux temporels*. C'est-là maintenant que se bornent tous mes désirs. Que demandai-je que ce que j'ai droit de demander, et ce qu'on ne peut refuser sans la plus inique violence?

Je luis dis nettement qu'il m'étoit absolument impossible de lui accorder sa demande. Je la suppliois de me donner sa main le jour même. Je lui dis que je ne pouvois vivre sans elle. Je lui appris la maladie de Milord, raison qui m'empêchoit d'attendre l'anniversaire de la naissance de son oncle. Je la conjurai de m'accorder son consentement et de m'accompagner à Berks aussitôt après la cérémonie. — Ainsi, ma chère ame, lui dis-je, vous serez délivrée d'une maison pour laquelle vous avec conçu tant d'antipathie.

Tu m'avoueras, Belford, que c'étoit-là une offre à faire à une princesse. Et j'étois en effet résolu de tenir ma parole. Je m'imaginois, comme je te l'ai dit, avoir tué ma conscience. Mais la conscience, je le vois, si l'on parvient à l'étouffer pour un temps, ne peut pas mourir; et quand elle n'ose parler haut, elle murmure tout bas. J'ai cru dans cet instant, à un léger mouvement que j'ai voulu faire pour rétrograder sur mes pas, sentir l'importune ressuscitée se glisser autour de mon péricarde, comme un serpent, et rassemblant toutes ses forces dans sa tête, (comme le reptile mourant) enfoncer dans mon cœur son cruel dard.

Elle hésita et baissa les yeux, comme dans l'irrésolution. Mon cœur ranimé remonta jusques sur le bord de mes lèvres, et (tu me croiras si tu veux) dans cet

instant je voyois dans mon indignation, entrer un vieux curé en lunettes, vêtu d'une robe noire couverte d'un surplis blanc (emblême juste de son ministère qui, comme l'halcyon, sous une apparence *bénigne*, amène souvent aux deux embarqués une vie remplie d'orages et de tempêtes) marmotant et récitant du nez les formules de l'irrévocable cérémonie.

J'espère maintenant, ma chère vie, lui dis-je en lui prenant la main et la pressant contre mes lèvres, que votre silence est un heureux présage en ma faveur. Que j'aie seulement, ma bien-aimée, votre consentement tacite, et dans le moment je vole chercher un ministre. — Je lui promis que le reste de ma vie seroit dévoué à lui plaire, et que je serois le meilleur et le plus tendre des maris.

A la fin, se tournant vers moi. — M. Lovelace, je vous ai déjà dit mes intentions. Pensez-vous que je pourrois ainsi solemnellement.....? Elle s'arrêta là. — Je suis déjà trop en votre pouvoir, continua-t-elle; je suis plutôt votre prisonnière, qu'une personne maîtresse de son choix et de ce qu'elle doit faire ou devenir. — Mais donnez-moi une preuve de l'honnêteté de vos intentions, en me laissant la liberté de quitter à l'instant cette maison, et je vous ferai par écrit la réponse que me permettra ma malheureuse situation.

Tu t'imagines donc la belle, dis-je en moi-même, que cette offre contentera un Lovelace? Des vivans comme moi, ainsi que les ministres d'état, ne lâchent jamais leur proie, sans être assurés du double de sa valeur.

Je lui représentai que si la cérémonie se faisoit sinon ce matin, du moins demain ou jeudi, jour de la naissance de son oncle et en sa présence : nous irions ensemble à Berks, comme je l'avois proposé; que nous quitterions ainsi cette maison, et qu'à notre retour à la ville, j'en ferois préparer une pour laquelle j'étois en marché.

Elle ne me répondit que par des pleurs et des soupirs. *Toujours crédule et dupe de ma folle espérance,* j'imputai son silence à la modestie de son sexe. Cette chère créature, dis-je en moi-même, après le ton de hauteur de son début avec moi, médite dans une douce irrésolution en quels termes elle peut, sans se compromettre, déclarer les paisibles dispositions de son cœur prêt à se rendre. Mais lorsque mes yeux pleins de douceur et de tendresse cherchèrent son visage détourné de moi, j'y reconnus bientôt que c'étoit le ressentiment et non pas une timide pudeur, qui excitoit le trouble et les combats dont son sein étoit agité. (*)

(*) Clarisse, dans ses minutes, avoue qu'il lui fut difficile de contenir son indignation dans cette

A la fin, elle rompit le silence. — Je ne peux supporter, dit-elle, de me voir prisonnière dans une aussi vile maison. — Dites-moi, Monsieur, dites-moi en deux mots, si c'est votre intention ou non, de me permettre de la quitter? — De me laisser jouir de la liberté qui m'appartient de droit, en qualité de fille née Angloise.

Mais, Madame, si je vous laisse partir d'ici, ne sera-ce pas consentir à vous perdre pour toujours? — Peux-je supporter un seul instant cette pensée?

Elle se retira brusquement. — Mon ame dédaigne de discourir avec toi. — Telle fut sa violente apostrophe. — Je me jetai à ses pieds, je pris sa main malgré sa résistance, et je commençai à prodiguer les sermens, les vœux, les protestations. — Mais cette beauté irritée m'interrompit pour continuer.

Je suis lasse de toi, *homme!* Toujours il sort de ta bouche une file de vœux, de sermens et de protestations qui ne diffèrent que par le temps et le lieu! Pourquoi me retiens-tu? Mon cœur se soulève contre toi, *ô cruel instrument de l'inique vengeance de mon frère!* Tout ce que je te demande, c'est de me sauver l'autre

conférence. « Mais lorsque je vis, dit-elle, que » toutes mes prières et mes supplications étoient » sans effet, et qu'il étoit toujours résolu de me » tenir prisonnière, je ne pus contraindre plus » long-temps mon impatience. »

partie de la malédiction de mon père : pour celle qui regarde le bonheur de cette vie passagère, tes bassesses et tes indignités l'ont accomplie.

Je demeurai muet. — Il y avoit de quoi! — *L'instrument de son frère!* L'instrument de James Harlowe! Feux et flammes, quelles expressions, Belford!

Je lui cédai sa main. Elle fit deux ou trois tours dans la chambre, d'un air où se peignoit tout l'orgueil de son ame altière. Ensuite s'approchant de moi en silence, puis s'éloignant et se rapprochant encore, elle me dit d'un ton radouci : — je vois ta confusion, Lovelace, — ou bien, est-ce le remords? — Je n'ai qu'une seule requête à te faire. — Celle que je t'ai répétée tant de fois : — qu'à l'instant même tu me permettes de quitter cette maison. Adieu, adieu pour toujours! Puisses-tu jouir dans ce monde du bonheur que tu m'as ravi, comme tu m'as ravi les amis que j'y possédois.

A ces mots elle disparut, me laissant dans une si grande confusion, que je ne savois que penser ni que faire.

Mais Dorcas m'eut bientôt réveillé de ma léthargie. — Savez-vous, Monsieur, accourant à moi, que Madame est descendue?

Non certes! — et sur-le-champ me voilà en bas de l'escalier, où je la trouvai encore une fois à la porte de la rue,

se débattant avec Polly Horton pour sortir.

Dès qu'elle me vit, elle se jeta dans le sallon de devant, vola à la fenêtre, et essaya une seconde fois de lever le chassis, en criant, *bon peuple, au secours ! au secours !*

Je la saisis dans mes bras, et je l'arrachai de la fenêtre. Mais comme je craignois de blesser cette charmante créature; oui, charmante, jusques dans sa rage; elle glissa de mes bras sur le plancher. — Que je meure ici, cria-t-elle, laissez-moi mourir ici ! restant toujours étendue sans mouvement, jusqu'à l'instant où Sally et madame Sinclair entrèrent précipitamment.

La vue de cette vieille furie lui causa une terreur visible; et moi sincèrement affecté, je les pris à témoin, madame Sinclair, Miss Polly, miss Horton, soyez toutes témoins que je ne fais aucune violence à cette charmante créature.

Elle retrouva alors ses pieds, et se relevant — ô maison (regardant du côté des fenêtres et autour d'elle,) ô maison construite pour ma ruine ! — Mais que cette femme sorte de ma présence, ainsi que cette miss Horton, qui n'auroit pas osé s'opposer à ma fuite, si elle n'étoit pas une basse et vile créature.

Oh, Monsieur ! oh, Madame ! s'écria le vieux dragon, (ses poings renversés

sur les hanches, et ses bras en cercle s'avançant d'un pied en avant de sa jupe) que de vacarme pour rien ! je n'ai jamais vu de ma vie pareilles scènes, entre un gentilhomme *doux comme un poulet et une Dame sauvage comme une tigresse.*

La belle fut saisie d'effroi : elle se hâta de remonter. — Une méchante femme est certainement plus terrible à son sexe qu'un méchant homme.

Je la suivis, elle courut par son appartement dans la salle à manger. La terreur même ne peut lui faire oublier les plus légères bienséances.

Ce seroit un récit trop touchant que de te raconter tout ce qui s'est passé d'un côté en invectives, en exclamations, en menaces, même contre sa propre vie, et de l'autre, en reproches, en supplications et quelquefois en menaces. Je t'ai déjà décrit de pareilles scènes.

Je te dirai seulement qu'à la fin je parvins à lui arracher une concession. Elle a eu raison de croire qu'il lui seroit arrivé pis sur-le-champ, si elle ne l'eût pas fait. C'est qu'elle tâcheroit de se modérer et d'être tranquille, jusqu'à ce qu'elle vît l'événement que devoit produire le jeudi jour de la naissance de son oncle. (*)

(*) Clarisse dit dans ses minutes, qu'elle ne vit pas d'autre moyen, pour se préserver d'être déshonorée à l'heure même : sa seule espérance est, que si elle ne peut pas se sauver par le moyen

Mais plût à Dieu, s'écria-t-elle violemment en m'accordant cette chétive grâce! plût à Dieu que ce ne fût pas un crime de mettre fin à sa propre vie, plutôt que de consentir à *me* donner cette assurance!

Cependant je vois par-là qu'elle craint qu'en interprétant en ma faveur cette assurance extorquée malgré elle, je n'en déduise une sorte de promesse de mariage. Si elle vouloit revenir dans ce moment, oui, dans ce moment, je t'assure, Belford, du fond du cœur, que je me revêtirois de sa livrée, et que je la porterois toute ma vie.

O Belford, dans quelle situation m'ont réduit mes maudites inventions! Je suis embarrassé, confus, excédé de moi-même. Prendre tant de peines pour être lâche et vil! — Mais laisse-moi te demander pour la cinquantième fois, qui auroit cru qu'il y eût eu dans le monde une pareille femme? — N'importe, elle feroit mieux de prendre garde de ne pas pousser son obstination trop loin. Elle ne sait pas à quelle vengeance peut me porter l'amour méprisé!

de Dorcas (sur laquelle néanmoins elle a toujours des soupçons,) elle cherchera un moyen d'invoquer jeudi prochain la protection de son oncle, ou même celle des magistrats, s'il est nécessaire. « Il verra, dit-elle, toute timide qu'il me croit, » ce que je suis capable de faire pour me délivrer » de l'odieuse contrainte où je suis, et d'un » homme capable de tant de bassesses et d'inhu» manités réfléchies. »

Toutes les scènes de trouble et d'agitation par où je viens de passer, ont tellement ému mon cœur, que ce n'est pas l'affaire d'un moment d'y faire rentrer le calme. Je vois en relisant ce que j'ai écrit, que l'agitation de mon cœur s'est communiquée à mes doigts au point que dans quelques endroits, mes caractères sont si confus, si mal formés, que tu auras peine à les déchifrer. Cependant, pourvu qu'il y en ait la moitié d'intelligible, ce sera assez pour m'exposer à ton mépris, en voyant le beau fruit que je retire de mes stratagêmes et de mes complots. — Mais certainement, Belford, je crois avoir gagné quelque terrain par cette promesse.

Je te dois un mot en réponse aux assurances que tu mes donnes, que tu n'as pas trahi mes secrets en rien de ce qui a rapport à cette charmante créature. Tu aurois pu t'épargner cette peine, Belford. Mes soupçons n'ont duré que le temps que j'ai mis à te les écrire. (*) Car j'ai aisément reconnu en me donnant le temps d'y réfléchir, que tu n'as aucun *principe*, aucune *vertu* qui pût t'égarer et te conduire à une indiscrétion. Tes motifs n'auroient pu être qu'une assez forte jalousie et un peu de lâche pitié que je te connois. Tu n'es pas capable de provoquer ma colère, et tu as toujours excité ma pitié, et je te

(*) Voyez Lettre CCLXIII.

la dois plus que jamais. Car tu es vraiment un pitoyable et pauvre homme.

Je répondrai à tes nouvelles plaintes en faveur de ma charmante, lorsque je te verrai. Adieu. (‖)

(¶) LETTRE CCLXXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi soir.

JE suis dans une horrible fureur contre cette perverse créature ! — Tu ne me blâmeras pas, si tu es mon ami. Elle regarde la concession qu'elle m'a faite comme extorquée ; et nous en sommes encore au point où nous en étions auparavant.

C'est avec la plus grande difficulté que j'ai pu obtenir la faveur d'une demi-heure de conversation avec elle ce soir. J'avois besoin de l'entretenir sur la nécessité où je suis d'aller au château de M....

Je lui dis qu'après la bonté qu'elle avoit eue de me promettre qu'elle tâcheroit *d'être tranquille*, jusqu'à ce qu'elle ait vu l'événement de jeudi prochain, j'espérois qu'elle n'hésiteroit pas à me donner sa parole, que je la retrouverois ici à mon retour du château de M....

Elle se garderoit bien de me faire une pareille promesse. Il n'a été fait aucune

mention de cette maison, dit-elle, vous le savez bien.

Et croyez-vous que j'aurois voulu *consentir à rester emprisonnée ici ?* Je fus vivement piqué et cruellement trompé aussi. Si je ne vais pas au château de M....., Madame, vous voudrez bien, j'espère, rester ici jusqu'à ce que jeudi soit passé.

Il le faudra bien, si je ne peux faire autrement. — Mais j'insiste encore une fois sur la liberté de quitter cette maison, soit que vous y restiez ou non.

Eh bien, Madame, je souscris à votre demande. J'irai dès ce soir chercher un logement contre lequel vous n'aurez point d'objections à faire.

Je ne veux point de logement de votre main. — Je veux, Monsieur, aller chez Mde. Moore à Hamstead.

Chez Mde. Moore! — Je n'ai rien à objecter contre Mde. Moore. — Mais voulez-vous bien me promettre, Madame, de m'y recevoir quelquefois.

Comme je fais ici.... — si je ne peux m'en empêcher.

Fort bien, Madame. — Voulez-vous bien avoir la bonté de me dire ce que vous avez entendu, en disant *que vous resteriez tranquille ?*

J'ai dit, Monsieur, que je *tâcherois d'être tranquille*. — Voilà ma phrase.

Jusqu'à

Jusqu'à ce que vous vissiez l'événement de jeudi prochain, n'est-ce pas ?

Ne me faites point de questions pour me tendre des piéges. Je suis trop franche pour la société avec laquelle je suis.

Permettez-moi de vous demander, Madame, ce que vous entendiez en disant que si ce n'étoit pas un crime, vous mourriez plutôt, que de me donner cette assurance ?

Elle restoit dans un silence d'indignation.

Vous avez cru, Madame, que vous me donniez lieu par-là d'espérer votre pardon ?

Lorsque je croirai devoir vous répondre avec patience, je parlerai.

Vous croyez-vous en mon pouvoir, Madame ?

Si je n'y étois pas. — Elle s'arrêta.

Parlez, adorable créature, — je vous en supplie, expliquez-vous. —

Elle garda le silence : son charmant visage étoit tout en feu.

Faites-vous, Madame, quelque fonds sur mon honneur ?

Encore muette.

Vous me haïssez, Madame, vous me méprisez plus que vous ne méprisez la plus vile des créatures de ce globe.

Si je ne vous méprisois pas, vous auriez raison de me mépriser.

Vous dites, Madame, que vous êtes dans une *infâme* maison? — Vous n'avez aucune confiance en mon honneur? — Vous croyez *que vous ne pouvez m'éviter ?*

Elle se leva. Je vous en conjure, laissez-moi me retirer.

Je saisis sa main en me levant, je la pressai d'abord contre mes lèvres, puis contre mon cœur, dans un violent désordre. Elle dut le sentir palpitant de passion et prêt à forcer ses barrières. — Vous irez à votre appartement, si vous voulez. — Mais par le grand Dieu du ciel, je veux vous y accompagner.

Elle trembla. Eh! — Je vous prie, M. Lovelace, de grâce ne m'épouvantez pas.

Asseyez-vous, Madame, je vous en supplie, asseyez-vous.

Je vais m'asseoir.

Asseyez-vous donc, asseyez-vous. — Toute mon ame étinceloit dans mes yeux, et mes artères battoient jusqu'au bout de mes doigts.

Allons, allons, je m'assieds. — Vous me blessez, — M. Lovelace, de grâce, ne m'é.... ne m'épouvantez pas ainsi. — Elle s'assit en tremblant; ma main tenant toujours la sienne serrée.

Je passai un de mes bras autour de sa ceinture, et penché sur son sein agité. — Et vous dites, Madame, que vous me haïssez? — Et vous dites que vous me mépri-

sez ? — Et vous dites que vous ne m'avez rien promis ? —

Oui, oui, je vous ai promis. — Eh ! ne me tenez pas ainsi penchée. — Vous voyez que je me suis assise lorsque vous me l'avez dit. — Eh pourquoi, (en se débattant) pourquoi me tenir ainsi penchée ? — J'ai promis que je tâcherois d'être tranquille, *jusqu'à ce que jeudi soit passé.* — Mais vous ne voulez donc pas me laisser ? — Comment voulez-vous que je sois tranquille ? — De grâce, ne m'épouvantez pas ainsi.

Et qu'avez-vous entendu, Madame, par votre promesse ? Y avoit-il quelque vue favorable pour moi ? Vous avez voulu dans ce moment là me le faire croire. — Aviez-vous quelqu'intention favorable pour moi, Madame ? — Avez-vous voulu me le faire croire ?

Quittez ma main, Monsieur. — Otez votre bras d'autour de moi, (en se débattant, mais toujours tremblante.) Pourquoi me regardez-vous si fixement ?

Répondez-moi, Madame ; aviez-vous quelque vue favorable pour moi dans votre promesse ?

Ne me forcez pas ainsi de vous répondre.

Alors s'arrêtant et reprenant un peu ses esprits : laissez-moi aller, dit-elle : je ne suis qu'une femme — une *foible* femme. — Mais ma vie est en mon pouvoir, quoique

ma personne n'y soit pas. — Je ne veux pas être contrainte de la sorte.

Vous ne le serez point, Madame ; en m'inclinant profondément et quittant sa main ; mais le cœur jusques sur mes lèvres, et espérant être provoqué de plus en plus.

Elle se leva, et elle se retiroit précipitamment.

Je ne vous poursuis point, Madame. Je veux éprouver votre générosité. — Arrêtez-vous, — revenez, — arrêtez-vous dans l'instant, revenez, Madame, si vous ne voulez pas me réduire au désespoir.

Elle s'arrêta à la porte, fondant en larmes. O Lovelace, — comment, comment, ai-je mérité !.....?

Mon cher ange, daignez revenir.

Elle revint, mais avec une répugnance visible, et attibuant sa complaisance à la terreur.

La terreur, Belford, comme je l'ai déjà reconnu, quoique j'aie si peu profité de la découverte, doit être ma ressource, si elle me la rend nécessaire. — Il n'est point d'autre moyen avec cette charmante inflexible. — Elle s'assit vis-à-vis de moi dans un désordre extrême, — mais l'indignation dominoit visiblement dans tous ses traits.

Je m'avançois vers elle en prenant exprès l'air de la tendresse et de la douceur —

Charmante créature ! mon cher ange — Mais en se levant elle exigea que je demeurasse assis à queque distance d'elle.

J'obéis — et la suppliai de donner sa main par dessus la table, à la mienne étendue pour la joindre, voulant voir, lui disje, si elle voudroit encore m'obliger en quelque chose. Mais je ne gagnai rien par la douceur, ni par mon air affectueux et tendre. Elle me refusa sa main : — Etoitelle sage, Belford, de me convaincre ainsi que je ne pourrois rien obtenir d'elle que par la terreur ?

Dites-moi seulement, Madame, si votre promesse d'attendre avec patience l'événement de jeudi prochain, renfermoit quelque intention favorable pour moi ?

Pouvez-vous attendre aucune faveur volontaire d'une personne à qui vous ne laissez aucune liberté dans son choix ?

Avez-vous intention, Madame, de m'honorer de votre main en présence de votre oncle, ou non ?

Mon cœur et ma main ne seront jamais séparés. — Et pour quelle raison pensez-vous que j'ai résisté à la volonté de mes meilleurs amis, de mes amis naturels ?

Je compeuds votre idée, Madame. — Vous suis-je donc aussi odieux que le vil Solmes ?

Ne me faites pas pareille question, M. Lovelace.

Il faut que vous me répondiez. Vous suis-je aussi odieux que le vil Solmes ?

Pourquoi traitez-vous M. Solmes de vil ?

Ne le croyez-vous pas tel, Madame ?

Pourquoi le penserois-je ? M. Solmes s'est-il jamais permis d'action vile avec moi ?

Très-chère créature ! ne me désespérez pas par d'odieuses comparaisons ! Et peut-être par une préférence encore plus odieuse.

Ne me faites pas des questions, Monsieur, auxquelles vous savez que je vous répondrai la vérité.

Quand ma réponse devroit vous mettre en fureur, mon cœur, Madame, et mon ame sont en ce moment tout entier à vous. Mais il faut que vous me donniez quelque espérance que la promesse que vous m'avez faite, vous lie dans votre intention, (s'il ne survient aucune raison contraire et nouvelle) à me donner votre main jeudi. Sans cela, comment voulez-vous que je vous laisse !

Laissez-moi aller à Hamstead et fiez-vous à mon indulgence.

Puis-je m'y fier ? dites seulement : puis-je m'y fier ?

Comment voulez-vous vous y fier, si vous violentez ma réponse à cette question ?

Dites-moi seulement, chère créature, dites-moi, puis-je me fier à votre indulgence, si vous allez à Hamstead ?

Si vous m'obligez de parler, Monsieur, comment osez-vous espérer de moi une promesse favorable ? Quelle vile créature je devrois être à vos yeux, si après votre bassesse et votre ingratitude envers moi, j'étois capable de vous donner pareille promesse !

Alors se levant : O le plus vil des hommes ! (ses mains jointes et le visage tout violet d'indignation) tu m'as fait habiter la plus infâme des maisons ; mais tant que j'y serai, j'aurai un cœur incapable de sentir autre chose que l'horreur pour elle et pour toi !

Elle jeta en même temps ses regards autour d'elle et sur moi d'un air d'inquiétude sur la conséquence d'une déclaration si sincère. — Mais n'aurois-je pas été un diable incarné, si, moi qui aime la bravoure dans les hommes, je n'eusse été plus frappé d'admiration pour son courage dans cet instant, qu'aiguillonné par le désir de la vengeance ?

La plus noble des créatures ! pouvez-vous croire qu'il me soit possible de vous laisser, et de risquer de perdre mes espérances sur un objet si parfait ? aucune promesse ! aucune espérance ! que la foudre m'écrase, si vous ne me réduisez pas au désespoir ! que la foudre m'écrase si je ne

vous rends pas toute la justice qu'il est en mon pouvoir de vous rendre !

Si vous avez la moindre intention de m'obliger, laissez-moi à ma propre liberté, et que je ne sois pas plus long-temps détenue dans cette abominable maison ! Me voir contrainte comme je l'ai été ! me voir arrêtée par vos vils suppôts ! Etre entraînée de force ! et toute meurtrie en me défendant contre une violence si contraire à toutes les loix ! Lovelace, j'ose mourir, et celle qui ne craint pas la mort, n'est pas femme à se laisser entraîner, par la crainte, à des bassesses indignes de son cœur et de ses principes.

Etonnante créature ! — Mais pourquoi, Madame, m'avez-vous donné lieu de me flatter de quelque espoir pour jeudi prochain ? Encore une fois ne me mettez pas au désespoir — avec votre grandeur d'ame, sublime créature ! (j'étois plus qu'à demi frénétique) vous pourriez — vous pourriez. — Mais ne me forcez pas à vous menacer brutalement — ne me jetez pas, ne me jetez pas dans le désespoir.

Mon aspect devoit être plus menaçant encore que mes paroles. Je me levai. Elle se leva aussi. — M. Lovelace, calmez-vous, — oh ! vous êtes encore plus terrible que le Lovelace que j'ai long-temps redouté ! — Laissez-moi me retirer — je vous demande la permission de me retirer. — En vérité vous m'effrayez. — Cependant

je ne vous donne aucune espérance. — Du fond du cœur je vous abh....

Arrêtez : ne dites pas, Madame, que vous *m'abhorrez*. Au moins, pour votre propre intérêt, vous devriez cacher votre haine. — Au moins ne pas l'avouer. — Je saisis sa main.

Laissez-moi me retirer, laissez-moi me retirer, dit-elle, pouvant à peine respirer.

Je me contente de vous dire, Madame, que je m'en rapporte à votre générosité. Je ne dois pas me fier à mon cœur dans ce moment. Pour vous marquer ma soumission à vos volontés, vous vous retirerez dans ce moment *si vous le voulez*. Mais je n'irai point au château de M........ Milord peut vivre ou mourir. — Je n'irai point au château de M.... J'attendrai ici l'effet de votre promesse. Souvenez-vous Madame, que vous m'avez promis *d'être tranquille jusqu'à ce que vous ayez vu l'événement de jeudi prochain*. Jeudi prochain, souvenez-vous en bien, votre oncle viendra pour être témoin de notre union. — *Voilà l'événement*. — Vous pensez mal de votre Lovelace. — Eh, Madame, ne souffrez pas que vos principes soient dégradés par ce que vous appelez la contagion de son exemple.

Ma charmante s'enfuit avec cette demi-permission. — Elle pensa sans doute qu'elle venoit d'échapper là... — Et elle eut raison de le penser.

Durant une demi-heure je ne sus que faire de moi-même. Cependant enragé au fond de l'ame, (en la voyant disparue, et venant à réfléchir sur sa haine pour moi, et la hardiesse de ses défits,) de m'être ainsi laissé imposer, réprimer, contenir.

Et à présent que j'ai écrit tout ce récit en me rappelant la suite de notre entretien, je suis de plus en plus indigné contre moi-même.

Mais je vais descendre chez les femmes, et peut-être souffrirai-je encore qu'elles me vexent de leurs railleries.

Que le diable les emporte : Elles prétendent bien connoître leur sexe. Sally a reçu une belle éducation, — Polly aussi. — Elles ont lu toutes deux, — Toutes deux ont du bon sens. — Elles n'ont point à rougir de leur naissance. — Elles ont été autrefois modestes. — Elles le seroient encore, disent-elles, sans moi. Elles ne sont même pas maintenant sans délicatesse, mais elles n'en ont pas assez pour prétendre à une intimité personnelle avec moi, quelque peine qu'elles se fassent de me voir cette opinion d'elles. — La vieille est aussi une femme de bonne famille, quoiqu'elle soit tombée dans cet état d'avilissement, d'abord par misère, et ensuite par la dépravation de ses penchans. Elles prétendent toutes se ressouvenir très-bien de ce qu'elles furent. — Elles garantissent que tout le sexe a les mêmes inclinations,

que cache son hypocrisie, et elles ne désirent rien aussi ardemment que d'avoir Clarisse à leur discrétion, pendant que je serai à Berks, se chargeant de me la rendre souple et soumise à mon retour, et ne cessant de citer toutes les créatures rebelles qu'elles se vantent d'avoir domptées et obligées de suivre leurs traces.

⁂

Je sors d'auprès de ces furies.

J'ai été obligé d'abaisser un peu le caquet de la vieille, car elle commençoit déjà ses *ho, ho, Monsieur* : elle se donnoit les airs de me catéchiser, de me gronder avec autant d'insolence que si je lui eusse dû de l'argent.

Je lui ai fait quitter la place à la fin. Nous nous sommes renvoyés l'un à l'autre des souhaits assez bisarres au moment où je l'ai fait fuir. Quels étoient donc ces souhaits? Je vais te le dire. — Elle me souhaitoit marié, jaloux de ma femme, qui m'auroit donné un héritier dont je ne serois pas le père. — Je me suis bien vengé. — Cela n'est pas possible, diras-tu; Comment as-tu fait? — Comment, Belford? Je lui ai souhaité que sa conscience ressuscite. Je vois par les pointes dont la mienne me déchire à chaque quart-d'heure, qu'elle passeroit fort mal son temps avec la sienne.

Sally et Polly voulurent aussi se donner des tons. Elles me jetèrent au nez qu'elles m'avoient honoré de leurs premières faveurs. Ces femmes vous vanter des faveurs qu'elles étoient aussi empressées de m'accorder (après les premières formalités remplies, ce qui est toute la difficulté) que je pouvois l'être de les recevoir ! On me reprocha mon ingratitude, on me taxa de poltronnerie ; toutes les peines que j'ai à vaincre Clarisse venoient de ma faute, pour ne pas savoir suivre constamment mes assauts. Je laissois cette fière beauté trop maîtresse de sa volonté, et je m'y prenois de façon qu'elle n'avoit jamais rien à se reprocher. Toutes s'accordèrent à dire que l'expédient dont j'avois usé contr'elle dans certaine occasion, avoit fait trop d'effet sur ses esprits, pour qu'elle et moi ayons pu juger de quelle manière sa volonté auroit été affectée dans l'épreuve critique. Alors elles se renvoyèrent les reproches de l'une à l'autre, et moi, je les chargeai toutes de malédictions.

Elles conclurent, que certainement je me marierois, et que j'étois *un homme perdu*. Sally à cette occasion, affecta de sourire malignement, et me figurant avec deux de ses doigts un emblême odieux, me pria de me souvenir des vers que je lui avois autrefois montrés dans mon auteur favori, son *gentil* Driden : (c'est ainsi qu'elle appelle ce poëte célèbre.)

« Nous autres femmes, nous savons » goûter sans être vues les plaisirs de » la nouveauté : Il ne reste point de » traces sur les pas de l'amour. Tous » les autres bijoux des hommes ont » chacun leur marque particulière : » nulle empreinte ne trahit celui » qu'ils sont le plus jaloux de conser- » ver. »

Ce suppôt d'enfer eut la hardisse de me donner à entendre que lorsque ma charmente seroit ma femme, un autre homme ne trouveroit pas avec mon ange la moitié des difficultés que j'avois éprouvées. Est-ce là de la hardiesse? — Mais je ne t'en dirai pas moins, Belford, que cette chère créature est la seule femme au monde dont je ne serois pas jaloux. Avec tout cela, si un homme se livroit à la société de ces furies, elles ne lui donneroient point de relâche, qu'elles ne fussent parvenues à lui faire soupçonner ou haïr sa femme.

Mais changeons de sujet, s'il est possible.

Il me semble qu'il me tarde de savoir en quel état sont les choses au château de M... J'ai reçu encore un avis particulier, que le vieux Pair étoit dans le plus grand danger.

Il faut que je m'y rende : mais que ferai-je de ma belle pendant ce temps là? Ces maudites femmes sont pleines d'audace et de cruauté. Elle n'aura pas un moment de

repos avec elles pendant mon absence. Elles ne manqueront pas de prétextes, ni d'occasions qui provoquent leur méchanceté. — Mais, malheur à elles, si....

Mais à quoi servira la vengeance après que l'insulte sera faite ? Les deux nymphes auront leur jalouse rage pour les animer. — Et qui peut retenir une femme jalouse et déjà perdue ?

La laisser aller ailleurs, cela ne peut pas être. Je suis toujours résolu d'être honnête, si elle me donne quelque espérance ; si elle veut me laisser être honnête.... Mais je veux voir comment elle sera, après le combat intérieur qu'auront sans doute excité en elle son ressentiment et la terreur qu'elle a eu raison d'avoir dans notre dernière conférence. — Ainsi laissons ce sujet reposer jusqu'à demain matin, et reparlons encore du vieux Pair.

J'aurai assez de peine, à ce que je crois, à prendre un air décent à l'événement qu'on attend. Quoique je ne sois pas un cœur bas et sordide, moi qui ne suis point un hypocrite, quelle contenance ferai-je les premiers jours du deuil ? Par quelles farces ne faudra-t-il pas que je passe, et où je serai même le principal auteur ! Pour me donner un air triste et grave, je tâcherai de songer moi-même à ma fin, de me voir avec une longue barbe grise, et à côté de moi un avide et ingrat héritier.

Toi, Belford, tu es assez expert dans ce genre de grimaces, et tu sais avec un cœur joyeux te donner un air contrit. Mais ton visage est taillé pour cela : mon cœur sera peut-être plutôt touché que le tien ; car, crois-moi si tu veux, j'ai un cœur très-tendre. — Mais je défie à qui que ce soit de reconnoître à mes traits, quelque sujet de chagrin que j'aie, que mon cœur est profondément affecté.

Tout dans mon maintien et dans ma figure, est serein et tranquille. La douleur ne peut s'établir dans mes traits une demi-heure de suite. Je dis plus ; le rétablissement même de Milord (s'il en revenoit) ne m'affecteroit pas plus d'un quart-d'heure. Le plaisir de la nouveauté et d'un changement de scène, et le plaisir de jouer l'Héraclite vis-à-vis de ma famille, tandis que je suis un Démocrite au milieu de mes amis ; voilà tout ce qui m'intéresse : sans quoi je n'ai nul besoin de ce que Milord peut me laisser. Pourquoi donc le chagrin attristeroit-il, défigureroit-il des traits aussi joyeux et aussi enjoués que les miens?

Pour toi, on viendroit de commettre un meurtre dans la rue, tu ne ferois que passer, on connoitroit même le meurtrier : ceux qui poursuivroient, le laisseroient-là pour se saisir de toi sur ta figure. Et ton air te feroit pendre, tout comme il t'auroit fait arrêter.

Mais un mot d'affaires, Belford. A qui t'adresses tu pour tes habits de deuil? As-tu été bien traité? — J'aurai besoin d'une partie de ce maudit attirail. — Car je veux répandre le deuil dans toutes les ames de la famille. — Au moins au dehors, si ce n'est pas en dedans. (lb)

LETTRE CCLXXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi matin, 23 Juin.

JE suis sorti de bonne heure ce matin, avec un dessein en tête que je ne sais encore si je poursuivrai ou non. A mon retour j'ai trouvé Simon Parsons, Bailli de la terre de Berks de Milord, qui venoit d'arriver, et qui m'attendoit chargé d'un message en règle au nom de toute la famille pour me presser de partir, surtout de la part de mon oncle qui désiroit me voir avant de mourir.

Simon m'amenoit le carrosse à six chevaux de Milord, et peut-être le mien à l'heure qu'il est. J'ai donné ordre de tenir la voiture prête pour demain à quatre heures du matin. Il n'en coûtera qu'un peu plus de fatigue aux chevaux, pour réparer ce délai, et le repos qu'ils pren-

drônt dans l'intervalle leur donnera plus de forces pour la supporter.

Je suis toujours résolu au mariage, si ma chère entêtée consent à m'accepter. Si elle ne veut pas..... Hé bien alors il faut bien suivre l'impulsion, non de ma conscience, mais des femmes de cette maison. Dorcas l'a informée de l'arrivée du Bailli et de sa commission. Elle a souhaité de le voir. Mon retour l'a privée de cette satisfaction. J'ai trouvé Dorcas qui faisoit sa leçon à l'honnête Bailli sur les questions auxquelles il ne devoit pas répondre. Mais j'ai fait demander aussitôt la permission de voir ma charmante. Elle m'est enfin accordée. Sûrement la brillante succession qui m'attend aidera à faire ma paix avec elle. — Je l'entends qui entre dans la salle à manger.

*

Rien, rien, Belford, n'est capable de la toucher. Je n'ai pu rien obtenir d'elle, quoiqu'elle ait obtenu de moi le point qu'elle avoit le plus à cœur. Il faut que je te rende en peu de mots ce qui vient de se passer entre nous.

Je lui ai proposé d'abord, et dans les termes les plus chauds, de l'épouser sur-le-champ. Elle m'a refusé avec la même chaleur.

Vouloit-elle seulement me promettre de ne pas quitter la maison jusqu'à mardi

matin? Je ne ferois qu'aller au château de M.... m'assurer de la situation de Milord, satisfaire son désir de me voir, et recevoir ses dernières paroles ou volontés, tandis qu'il étoit encore en état de me les expliquer; peut-être serois-je de retour avant lundi..... Accordez-moi quelque chose, Madame, je vous en conjure; donnez-moi quelque légère marque de considération.

« Quoi, Monsieur? N'est-ce que par » vos mouvemens que je dois me déter- » miner? Croyez-vous que je ratifierai » mon emprisonnement par un consen- » tement volontaire? Que m'importe vo- » tre absence ou votre retour?

Ratifier votre emprisonnement! Eh! vous imaginez-vous, Madame, que je redoute les loix? (J'aurois pu m'épargner cette folle bravade; mais mon orgueil ne me l'a pas permis. J'ai cru, Belford, qu'elle me menaçoit.)

« Non, Monsieur, je ne vous soup- » çonne pas de craindre les loix. Vous » êtes trop brave pour respecter aucune » loi ou divine ou humaine.

Fort bien, Madame. Mais exigez de moi tout ce qui peut vous plaire, je suis prêt à le faire pour vous, quoique vous ne vouliez m'obliger en rien.

« Eh bien, Monsieur, je vous demande » instamment la liberté d'aller à Hams- » tead.

Je suis demeuré en suspens. Mais à la fin, oui, Madame, vous irez..... Je vais vous y conduire de ce pas et vous y voir établie, si vous me promettez votre main jeudi prochain en présence de votre oncle.

» Je n'ai pas besoin que vous m'y voyiez » établie. — Je ne promets rien.

Madame, Madame, gardez-vous de me laisser voir que je n'ai aucun fonds à faire sur le retour de votre affection.

« Je suis accoutumée à vos menaces, » Monsieur. Mais je n'en accepte pas » moins votre compagnie jusqu'à Hams- » tead. Je serai prête à partir dans un » quart-d'heure. Mes habits viendront » ensuite.

Vous savez, Madame, à quelle condition. Jeudi prochain....

« Vous n'osez donc vous fier...? »

Le passé et mon indignité me disent que je ne le dois pas. Cependant je veux me fier à votre générosité. Demain, s'il n'arrive rien qui puisse me faire changer de résolution, d'aussi bonne heure qu'il vous plaira, vous pouvez partir pour Hamstead.

Cette promesse a paru l'obliger. Cependant j'ai vu dans ses yeux un air de doute.

Je vais retrouver les femmes, Belford. Comme je n'ai point à présent de meilleurs juges, j'entendrai ce qu'elles pensent de ma critique situation avec cette fière beauté, qui rejette si insolemment

un Lovelace à genoux, offrant du ton le plus tendre, de s'humilier à la qualité de mari, en dépit de toutes ses préventions contre cet état d'esclavage.

LETTRE CCLXXIX.

M. LOVELACE au même.

JE sors du conseil. « Ai-je été si loin » pour n'oser faire un pas de plus? N'est- » il pas évident, par toute la conduite » de ma belle, que mon offense est irré- » missible? Quelle autre défense a-t-elle » que son éloquence et ses larmes? (¶) Et » les larmes d'une femme n'avoient jamais » été pour moi qu'une rosée d'eau jetée » sur un brasier qu'elles ne faisoient qu'en- » flammer encore plus. (☞) Dans la pre- » mière épreuve, j'avois trop d'avantage. » Elle étoit dans un état d'insensibilité. » (¶) Si elle avoit été capable de senti- » ment, il auroit bien fallu qu'elle fût » sensible. (☞) Voilà ce qu'elles disent. » Les méthodes que j'ai employées avec » elle, n'ont fait qu'augmenter sa gloire » et son orgueil. Elle peut faire avec hon- » neur le récit de son aventure. Pas un » mouvement d'inclination qui ait pu la » rendre complice. Elle peut me couvrir » de confusion d'un seul regard, sans » avoir à se reprocher même une pensée

» dont elle doive rougir. Voilà, Belford, » le résultat de ma conférence avec les » femmes. »

Ajoute que la chère personne voit à présent la nécessité où je suis de la quitter. Elle a dans la tête de me démasquer. Et mes inventions sont d'une nature qui doit me faire passer pour le plus odieux de tous les hommes, s'il arrive qu'elles soient découvertes avant le mariage.

Cependant j'ai promis, comme tu sais, et sans aucune condition de sa part, qu'elle partira demain pour Hamstead.

Veux-tu savoir le sens de cette promesse ? Elle est restreinte, si tu t'en souviens, par la supposition qu'il n'arrivera rien qui doive la faire changer. Or apprends qu'il arrivera quelque chose.

Figure-toi que, par imprudence, Dorcas laisse tomber *l'obligation rémunératoire* que lui a faite sa maîtresse. Les domestiques, surtout ceux qui ne savent ni lire ni écrire, sont la plus négligente race du monde pour toutes sortes de papiers. Figure-toi que j'ai trouvé ce billet, et dans un temps où j'étois résolu de laisser à ma chère Clarisse la disposition absolue d'elle-même. Cet incident ne te paroît-il pas *quelque chose ?* Un billet de cette nature ne porte-t-il pas toutes les apparences d'une véritable ingratitude ? Le dessein de m'en faire un secret prouve la crainte qu'il ne fût découvert, et cette crainte

décèle un cœur coupable. J'avois besoin d'un prétexte pour en avoir un plus juste? Si je tombe dans une violente colère après ma découverte, ne convient-on pas généralement que la colère excuse la violence? Chacun n'est-il pas obligé de faire grâce à cette passion dans autrui, lorsqu'il a reconnu dans les mêmes occasions qu'il n'a pas été capable de conserver plus d'empire sur lui-même?

Suppose que pour échauffer la scène, j'appelle les femmes à témoin, et que je les fasse juges d'une vile servante qui s'est laissée corrompre. Le moindre avantage que j'en puisse tirer; si ce n'est pas un admirable prétexte pour consommer l'attentat, sera du moins une excuse pour faire durer jusqu'à mon retour ce qu'on nomme la *prison*, (et ce seroit bien sa faute) et pour ordonner qu'on redouble de vigilance, et qu'on m'envoie toutes les lettres qu'elle pourroit écrire ou recevoir: et lorsque je serai revenu, le diable s'en mêlera si je ne trouve pas le moyen de faire choisir à ma belle quelque logement qui réponde à mes vues, puisque celui-ci lui déplaît, sans qu'il paroisse néanmoins que j'y aie plus de part que la première fois.

Tu vas t'emporter contre moi. Tu me maudiras, j'en suis sûr. Mais crois-tu qu'après cet enchaînement d'inventions, je m'expose à perdre cette incomparable

femme, pour quelques-ruses du moins. (¶) Un libertin est un libertin, Belford. Et quel est le libertin qui s'abstiendra par principes, de commettre un mal où son penchant l'entraîne et où il espère réussir? (☞) D'ailleurs ne suis-je pas sérieusement déterminé au mariage? En l'épousant, ne suis-je pas justifié aux yeux du public? (¶) Et quel est donc ce grand outrage, qu'une cérémonie d'église peut réparer en tout temps? (☞) Une *catastrophe* ne passe-t-elle pas pour *heureuse*, de quelques traverses qu'elle ait été précédée, lorsqu'elle se termine par la célébration?

Mais comment cette femme peut-elle occuper ici toute mon ame, tandis que mon pauvre cher oncle, comme son Bailli m'en assure, est dans une mortelle agonie! Qu'il doit souffrir! Le ciel ait pitié de lui! J'ai le cœur trop sensible, Belford, et cette chère Clarisse l'auroit éprouvé, si j'avois pu m'imaginer que ses plus cruelles peines eussent approché des plus légers tourmens de Milord. Je parle des peines réelles; car pour celles qui lui viennent d'une excessive sensibilité, je ne connois pas cela, et par conséquent je ne suis pas obligé d'en répondre.

LETTRE CCLXXX.

M. LOVELACE au même.

SECONDE audience que je viens d'obtenir de ma belle. Mais on ne m'a pas permis d'expliquer la moitié des tendres sentimens, des offres obligeantes dont mon cœur étoit rempli. Maudite situation ; que celle d'un homme qui se sent disposé à dire les plus belles choses du monde et les plus pathétiques, et qui ne peut engager la maîtresse de son sort à entendre ses beaux discours ! Je comprends fort bien à présent pourquoi les amans cherchent la solitude, lorsqu'ils gémissent sous la tyrannie d'une cruelle, et pourquoi ils prennent les arbres, les rochers, les êtres les plus stupides pour confidens de leurs peines. Ne suis-je pas forcé de te confier les miennes ?

Ma charmante m'a demandé quel fonds elle pouvoit faire sur la *permission* que je lui avois donnée, (elle a prononcé ce mot avec affectation) de se rendre à Hamstead, aussitôt que je serois parti pour le Berkshire. — Je lui ai renouvelé sans difficulté ma promesse. — Elle m'a prié de donner mes ordres devant elle. — J'ai appelé aussitôt Will et Dorcas : apprenez tous

tous deux (à moins que je ne vous emmène vous, Monsieur, avec moi) leur ai-je dit, que vous devez obéir, dans mon absence, à toutes les volontés de votre maîtresse. Elle se propose de retourner à Hamstead lorsque je serai parti. — Mais, ma chère, lui ai-je demandé, ne prenez-vous personne avec vous ? — Je n'ai besoin de personne là. — Prenez Dorcas. — Si j'ai besoin de Dorcas, je l'enverrai chercher.

Dorcas n'a pu manquer de répondre qu'elle se trouveroit fort honorée.....

Oui, oui, il sera assez temps à mon retour, si votre maîtresse le permet. — Voulez-vous, mon cher amour, que je fasse appeler Mde. Sinclair, pour lui donner aussi mes ordres devant vous ?

Je ne me soucie point de voir Mde. Sinclair, ni rien de ce qui lui appartient. — Comme il vous plaira, Madame. — Les domestiques s'étant retirés, j'ai renouvelé mes instances pour lui faire promettre de recevoir jeudi prochain mes sermens au pied de l'autel. Effort inutile ! Ne doit-elle pas s'en prendre à elle-même de tout ce qui pourra suivre ?

Je me suis réduit à une faveur qu'elle n'a pu refuser à l'air dont je l'ai demandée : c'est de passer une partie de la soirée avec elle. Je serai la douceur et la complaisance mêmes. Mon ame entière se répandra devant elle pour l'émouvoir et

obtenir le pardon de mes offenses. Si la sienne est inflexible, et que malheureusement le billet se présente sur mes pas, je ne doute point que la vengeance ne s'empare totalement de moi. (¶) Toute la maison étant dans mes intérêts, toutes s'engageant non-seulement à l'intimider et à me seconder au besoin, mais à répondre encore de mon succès sur leur expérience : vois ce qui doit arriver, s'il n'y a pas de ma faute. (♭)

Cette épreuve néanmoins sera la dernière. Je le jure, Belford, si je vois qu'avec le plein usage de ses sens, elle se conduise aussi noblement que dans la première, c'est un ange qui sortira de la fournaise, pour recevoir à jamais mes adorations, en dépit de tout homme, femme ou démon. Toutes ses souffrances finissent. Je renonce à Satan qu'elle aura vaincu, et je me livre à la réforme. S'il s'élève dans mon cœur quelque mouvement dépravé, je le réprimerai d'un coup de poignard, plutôt que de lui laisser prendre l'ascendant.

Quelques heures vont tout décider. Mais quel que soit l'évément, je serai trop occupé pour trouver le temps de t'écrire avant que je sois au château de M......

En attendant, je t'avoue que je suis dans une étrange agitation. Je veux la calmer, s'il est possible, avant que de m'ex-

poser à paroître devant elle. Mon cœur fait des bonds à repousser mon sein de la table où j'écris. Je quitte ma plume pour m'abandonner entièrement à ses impulsions.

LETTRE CCLXXXI.

M. LOVELACE au même.

Vendredi au soir, ou plutôt Samedi matin à 1 heure.

J'AVOIS cru que le temps et l'inclination me manqueroient également pour écrire avant que d'arriver au château de M..... Mais je me trouve du temps ; et il faut que l'inclination vienne, ne pouvant ni dormir, ni m'occuper d'autre chose qu'à écrire, si j'en suis capable. Je suis d'une humeur insupportable à moi-même. Qu'elle se mêle ou non avec mon encre ; ce qui viendra, viendra. N'attends pas de moi d'autre préparation.

J'ai tâché par la douceur et par l'amour d'amollir..... quoi ? le marbre : un cœur incapable d'amour et de douceur. Les offenses passées ne sortent pas de sa mémoire ; prête à recevoir des grâces, c'est-à-dire, la permission de partir pour Hamstead ; mais aussi éloignée de les mériter que d'en faire. Ainsi je me suis bientôt

vu forcé de renoncer à mon systême de complaisance et de soumission.

J'avois grand besoin alors qu'elle provoquât ma colère. Comme un lâche écolier qui attend le premier coup de poing avant de pouvoir se résoudre au combat, je l'ai presque défiée d'oser me défier elle-même. Elle paru s'appercevoir du danger ; et n'ayant pas la hardiesse de braver mon ressentiment en face, elle a tenu constamment le milieu, sans me donner, ni prétexte de l'offenser, ni espérance de la fléchir. Cependant elle croit la fable de Kentish-Town et l'arrivée de son oncle, et je ne m'apperçois pas qu'elle soupçonne Tomlinson d'être un imposteur.

Son inquiétude n'en étoit pas moins visible pendant notre entretien. Elle a voulu plus d'une fois se retirer brusquement. Elle m'a ramené si souvent à ma promesse de la laisser partir pour Hamstead, que je me suis trouvé fort embarrassé à répondre, quoiqu'aux termes où j'en étois avec elle, il me fût impossible de songer à l'exécuter.

Dans cette situation, les femmes prêtes à m'assister, et également prêtes à m'accabler de railleries, si je demeurois en chemin, quel autre parti avois-je à prendre que de suivre le plan concerté, et de faire naître un prétexte de querelle, pour me mettre en droit de révoquer ma permission, et pour la convaincre que je

ne voulois pas être traité sans raison comme un brutal ravisseur ?

J'étois convenu avec les femmes, que si je ne pouvois trouver dans notre conférence l'occasion de quereller, le billet se trouveroit sous mes pas, et que je m'en saisirois aussitôt qu'elle m'auroit quitté. Mais vers dix heures, en voyant l'empressement qu'elle a marqué pour se retirer, et le redoublement d'inquiétude et de crainte que j'ai lu dans ses yeux et que lui donnoient la chaleur extraordinaire de ma conduite avec elle, (¶) et la hardiesse avec laquelle j'ai saisi violemment sa main deux ou trois fois, avec un trouble et des regards qui, je le sentois, étoient d'accord avec mes mouvemens, (☞) j'ai craint que si je la laissois remonter à sa chambre, il ne me fût bien difficile de me rapprocher d'elle. Je ne voulois pas m'exposer à ce risque. Je suis sorti un moment, à dix heures, dans le dessein de changer quelque chose à mes dispositions; après lui avoir dit que j'allois la rejoindre sur-le-champ. A mon retour, je l'ai trouvée à la porte de la salle, prête à remonter, et je n'ai pu lui persuader de retourner sur ses pas. Dans les sentimens de complaisance où je m'étois soutenu pendant toute la soirée, je n'ai pas eu la présence d'esprit d'employer la force pour l'arrêter. Elle s'est comme glissée d'entre mes mains, et je me suis vu rappelé malgré moi à mon premier système.

J'aurois dû te dire d'abord (mais je ne songe guère à mettre ni ordre , ni liaison dans mon récit) qu'entre huit et neuf heures du soir , il m'étoit venu un nouveau courrier de ma famille , pour me prier de prendre avec moi le docteur S***, dont le vieux Pair s'est souvenu que les remèdes lui ont sauvé la vie dans une pareille extrémité. Je l'avois fait avertir de se tenir prêt pour ce matin à quatre heures : car le diable auroit plutôt emporté l'oncle et le docteur , que de me faire remuer d'un pas avant la conclusion de mon entreprise.

Avance , si tu veux , ton maudit nez , pour subodorer l'événement Donne-moi au diable , si je te l'apprends qu'en son lieu et place. — Et ce sera encore trop tôt.

A peine ma charmante étoit-elle rentrée dans sa chambre , qu'en me retirant dans la mienne , j'ai trouvé un petit papier que j'ai ramassé. Je l'ai ouvert , car il étoit soigneusement plié dans un autre. Que pouvoit-ce être qu'une promesse de vingt livres sterlings de pension et d'un diamant pour corrompre Dorcas et l'engager à favoriser la fuite de sa maîtresse ?

Quelle révolution tout d'un coup dans mes esprits ! J'ai sonné , sonné , sonné avec une violence à casser le cordon , comme si la maison avoit été en feu. L'effroi a mis tous les démons sur pied. Toute la maison s'est remplie d'alarme et de tumulte. Will

est accouru le premier : Monsieur, Monsieur !..... les yeux et la bouche de travers. — Qu'on me fasse monter ici cette misérable Dorcas, me suis-je écrié du haut de l'escalier, dans une horrible fureur et prêt à perdre la respiration. — La malheureuse s'est présentée : mais tremblante, et se gardant bien de s'approcher trop, après le récit que Will lui avoit fait de mon emportement et le son de ma voix qu'elle avoit entendu. — J'ai tiré l'épée que j'avois prise dans le premier mouvement de ma rage. — Scélérate ! infâme traîtresse ! ô corruption ! Elle s'est réfugiée contre la porte de sa maîtresse, en lui demandant à grands cris sûreté et protection. — Monsieur, Monsieur, au nom de Dieu ! s'est écrié Will en me retenant le bras, lorsque je voulois la frapper au passage. — Je l'ai repoussé de toute ma force : et lui donnant un coup du plat de mon épée : prends cela, maraud, pour avoir dérobé une perfide, une ingrate à ma vengeance. — S'il m'est échappé quelque épithète plus grossière contre mon intention, la colère doit me servir d'excuse.

Deux ou trois femmes sont montées en hâte. Quoi donc ? quoi ? qu'est-il arrivé ? — Ce qui est arrivé ! (J'ai entendu ma charmante qui, loin d'ouvrir sa porte, poussoit un verrou de plus pour la fermer.) Cette abominable Dorcas.... Qu'on m'appelle sa tante. Qu'elle vienne voir à

quelle traîtresse elle m'a livré. Je veux qu'elle me l'amène ici devant moi, qu'elle me fasse justice d'une misérable qui se laisse corrompre par des pensions, pour trahir son devoir, pour éterniser les querelles entre un mari et sa femme, et pour me faire perdre à jamais tout espoir de réconciliation.

Que je meure, Belford, si j'ai le courage de continuer le récit de cette farce !



La tante est montée en soufflant. Sur sa part de paradis, a-t-elle dit, elle n'avoit aucune part à ce qui s'étoit passé. — De sa vie elle n'avoit connu une Dame plus malicieuse et plus intrigante que la mienne. Il n'étoit pas surprenant qu'il y eût si peu de domestiques fidelles, lorsque des Dames de la qualité de Mde. Lovelace ne se faisoient pas scrupule de les corrompre. — Quant à elle, elle ne me demandoit pas grâce pour l'infâme créature. Elle la renonçoit pour sa nièce, s'il étoit vrai qu'elle fût capable d'une trahison. Mais quelle étoit la preuve? — Je lui ai fait voir le papier. — Cela n'est que trop clair ! (¶) Et les noms d'infâme, de malheureuse, de démon, ont passé de bouche en bouche, et l'on s'est emporté à l'envi contre la bassesse de la servante corrompue, et contre l'indignité de la corruptrice. Nous sommes tous montés, passant

devant la chambre de ma belle pour aller à la salle à manger, faire le procès à la coupable : Et chacune de passer en frappant du pied devant sa porte, et chaque langue de vomir son imprécation. — Qu'on m'amène cette créature, ai je dit, à l'instant. — Quoi ! Elle vouloit s'évader de la maison, dites-vous ? Tels étoient les discours qu'on se renvoyoit, et le vacarme que nous faisions et de la voix et des pieds devant la porte de la belle corruptrice.

Dorcas est venue en poussant des cris plaintifs entre deux femmes qui l'entraînoient, et qui lui crioient aux oreilles : il faut que vous veniez. — Vous viendrez. — Vous serez bien obligée de répondre. — Vous êtes l'opprobre de tous les domestiques fidelles, lui disoient-elles, en la poussant, la tirant le long de l'escalier. — Je ne puis, disoit-elle en gémissant, je ne puis soutenir la vue de Milord. — Je n'aurai pas la force de regarder en face un si bon et si généreux seigneur. — Oh ! comment supporterai-je les reproches de ma tante en fureur ?

Viens, viens subir ta sentence. — Amenez-la, amenez-la devant son juge. — Misérable : c'est la honte d'etre découverte, et non pas le crime qui cause votre trouble. Vous avez dormi fort à l'aise depuis quelques jours dans votre infamie, je le vois par la date de l'écrit. Dis-moi, dé-

mon, dis-moi, ingrate, qui a fait les premières avances ?

Oui, opprobre de ma famille et de mon sang, s'est écriée la vieille furie. — Réponds à Monsieur — dis la vérité — qui a fait les premières avances ?

Oui, maudite créature, a dit Sally : qui a fait les premières avances ?

J'ai déjà commis une trahison ! ne me forcez pas à en commettre une seconde. — Ma maîtresse est une bonne maîtresse. — Oh, quelle ne souffre pas !......

Dites tout ce que vous savez, dites la vérité, Dorcas, a crié Polly Horton. — Monsieur aime trop sa femme, pour lui faire beaucoup de peine, quelque mal qu'elle paie son amour !

Eh ! tout le monde le voit, s'écria Sally — que Monsieur ne l'aime que trop, — pour son bonheur, allois-je dire. — Jusqu'à présent, j'avois cru qu'elle méritoit mon amour. — Mais corrompre ainsi une servante, qu'elle supposoit avoir des ordres de veiller sur ses pas dans la crainte d'une autre tentative pour s'évader ; — et m'imputer a moi cette précaution comme un crime ! — Mais je ne puis m'empêcher de l'aimer encore. — Mesdames, pardonnez ma foiblesse.

Malédiction sur mes grimaces ! Au diable si j'ai la patience de les répéter ici. — Mais tu auras le tout. — Tu ne peux me mé-

priser plus que je ne me méprise moi-même.

✠

Mais, Monsieur, dit Sally, si vous confrontiez Madame avec cette fille ? Vous voyez qu'elle ne se soucie pas d'avouer.

Oh ! *je ne me soucie pas*, répéta Dorcas ! — Ah que ma pauvre maîtresse n'en souffre pas ! — Si vous saviez tout ce que je sais, vous conviendriez que Madame a été bien cruellement traitée.

Voyez, voyez, voyez : se sont-elles écriées toutes à la fois, — ce n'est pas la faute, c'est la honte d'être découverte, comme a dit Monsieur.

Et là-dessus toutes les bouches de la maudire et de l'appeler, furie, démon.

Votre maîtresse ne viendroit pas ; elle n'ose pas venir vous sauver, s'est écriée Sally. — Quoique si Monsieur n'écoutoit pas plus sa pitié, que ce que vous méritez, il vous couperoit la gorge dans le moment.

Répondez, a reprit Polly : Est-ce votre maîtresse ou vous, vile créature, qui avez fait les premières avances ?

Si Madame, a crié la vieille, est aussi remplie d'honneur... Excusez-moi, mon..... Excusez-moi, Monsieur : (au diable la vieille sorcière, elle a manqué de dire mon *fils*.) Si Madame est aussi remplie d'honneur, que nous l'avons toujours sup-

posé, elle paroîtra pour justifier une malheureuse fille qui s'est laissée séduire par la grandeur de ses offres. Oui, Monsieur, j'espère que vous leur rendrez justice à toutes deux, je l'espère. — Bon Dieu du ciel ! lui accorder tout ce qu'elle peut demander ! Souffrir son indigne aversion pour ma pauvre et innocente maison ! lui permettre d'aller à Hamstead, sans rien obtenir d'elle, comme vous me l'avez dit, Monsieur, pas la plus légère condescendance ! O Monsieur, Monsieur, j'espère, j'espère que si Madame ne veut pas paroître volontairement, j'espère que vous trouverez un moyen d'éclaircir cette affaire en sa présence. Je ne fais pas cas de mes portes dans une occasion de cette nature... Je suis amie de la justice, il faut que cette affaire soit éclaircie jusqu'au fonds pour ma justification. Je commencerai par jurer que je n'ai pas eu la moindre part à cette noire corruption. (b)

Elle n'avoit pas fini ce dernier mot, lorsque nous avons entendu ma chère Clarisse tirer ses verroux, ouvrir sa porte et marcher. — Allons, Monsieur, allons, Monsieur Lovelace. — Voici le moment, Monsieur, m'ont dit toutes les femmes d'une seule voix, pour m'encourager.....

En vérité, Belford, en vérité, je n'ai pas la force d'en écrire davantage.

Cependant, il faut que je t'achève la peinture de cette étrange scène jusqu'au bout.

(¶) Vois-nous, Belford; représente-toi notre Conseil assis, pour juger et pour punir la belle *corruptrice*. Moi, la vieille, cette vieille si redoutee jusqu'alors! Les nièces Sally, Polly, la traitresse Dorcas, et Mabel comme son garde, pour l'empêcher de fuir ou de se cacher; tous déterminés dans notre entreprise, et déterminés par la nécessité, d'après le voyage que j'étois sur le point de faire, et la situation précaire où j'étois avec elle; et de l'entendre tirer ses verroux, ouvrir sa porte, sortir, mettre la clef dans la serrure en dehors, comme on l'a reconnu après, fermer sa porte, et mettre la clef dans sa poche. — Will, je le savois, étoit au bas de l'escalier, et devoit m'avertir, si tandis que nous étions en haut, elle se trompoit de chemin, et descendoit l'escalier, au lieu de monter dans la salle à manger; toutes les portes de la rue soigneusement fermées, avec tous les volets tout autour de la maison, afin de ne rien laisser transpirer au dehors, ni bruit, ni cris. Il ne manquoit rien à nos brutales précautions Au milieu de ces circonstances, l'entendre venir à nous volontairement, et la voir entrer aussitôt au milieu de nous avec l'assurance de l'innocence et une majesté qui lui est natu-

relle, mais qui dans ce moment éclatoit encore plus sensiblement dans sa personne et dans son maintien. Toutes les bouches muettes : tous les yeux frappés de respect, tous les cœurs saisis d'étonnement, et le mien surtout, sans battement et s'enfonçant deux fois au-dessous de sa région ordinaire, contre une qu'il remontoit jusqu'à mon gosier ; le lâche étoit glacé de honte !

Elle, muette aussi quelques momens. Jetant son regard autour d'elle, d'abord sur moi, ensuite sur la vieille qu'elle n'avoit plus l'air de craindre : puis successivement sur Sally, Polly ; et l'accusée Dorcas, et sur chaque personne de l'assemblée.

Tel étoit l'empire triomphant que l'innocence exerçoit autour d'elle dans ce moment imposant !

Elle voulut parler : mais elle n'en eut pas la force, en voyant l'humiliante confusion de ma conscience coupable. On auroit entendu les pas d'une souris sur le plancher : son pied léger, et le froissement de sa robe de soie n'en auroient pas empêché : car elle sembloit marcher dans l'air, et être toute ame. Elle alla jusqu'à la porte et revint vers moi sur la même ligne deux ou trois fois, avant que l'excès de son indignation lui laissât la force de parler : A la fin, après avoir toussé deux ou trois fois, pour retrouver

la voix : (‖) Méprisable et abandonné Lovelace ! crois-tu que je ne pénètre point ici ton infâme et lâche complot, et que je ne démasque pas autour de moi toutes ces complices ? Toi, femme, (en fixant la Sinclair) qui as su quelques momens m'inspirer de la terreur, mais qui fus toujours pour moi un objet de dégoût et d'aversion, et que je regarde aujourd'hui avec détestation ! tu aurois dû préparer quelque nouveau poison, (car ce fut sans doute ton ouvrage,) pour me dérober encore une fois l'usage de mes sens. — Et se tournant vers moi : Misérable ! cela auroit pu rendre tes succès plus certains, dans cette noire et basse invention. — Et vous, viles créatures ! (en s'adressant à toutes les femmes,) qui avez peut être causé la ruine, pour ce monde et pour l'autre, de cent ames innocentes, (et ce que je viens d'entendre me fait juger par quelle voie) apprenez que je ne suis point mariée... Toute perdue que je suis, par votre infernale ligue, non, grâces au ciel, je ne suis point mariée à ce réprouvé. Apprenez que j'ai une famille qui vous demandera compte de mon honneur ; une famille puissante, dont j'invoquerai l'autorité : car cet homme n'en a aucune sur moi. Considérez deux fois à quels nouveaux outrages vous me destinez ; vous l'excitez. Malgré l'état où m'ont réduite vos viles trahisons, je suis

une personne de rang et de fortune. Je ne serai jamais sa femme. Pour votre ruine, je trouverai des amis qui ne me laisseront pas sans vengeance; et depuis les preuves que j'ai de votre détestable méchanceté et de vos lâches instigations, n'espérez de moi aucune pitié.

Aucune n'a pu rire de la pitoyable figure qu'elles me voyoient faire. Dieu! comme tous ces démons trembloient, agités pas leur conscience! Combien le vice seroit timide et humilié, s'il étoit toujours donné à l'innocence de se montrer avec cette imposante autorité!

Pour toi, vile Dorcas! double traîtresse, toi qui avec tes gémissemens et tes fausses larmes, jouois l'affectation pour moi. — (¶) Sors d'ici: — sors misérable. Tu n'as rien à craindre de personne; fuis, te dis-je. Tu as rempli trop fidellement ton rôle, pour avoir d'autres reproches à craindre que les miens. Va, tu es en sûreté: ton crime fait ta garantie dans une maison telle que celli-ci. Tu as joué ton vil et pitoyable rôle aussi bien que tu le pouvois dans une farce aussi déplorable. — Aussi bien, pour le moins, que chacun de ces objets que tu vois ici; tes maîtres, mais qui ne valent pas mieux que toi, peuvent jouer le leur. — Fuis et cours te cacher dans les ténèbres. On ne demandera plus qui de toi ou de moi a fait les premières avances. (||)

Te l'imaginerois-tu ? Cette créature saisie d'un mortel effroi a pris la fuite, et Mabel a disparu après elle, malgré mes efforts pour rallier les troupes, en criant à Dorcas de rester ; mais je crois que nul démon n'auroit pu les arrêter, lorsqu'un ange leur ordonnoit de fuir.

Madame, ai-je dit, permettez-moi de vous dire, en m'avançant vers elle d'un air assez menaçant, quoique cruellement vexé dans l'ame et plein de confusion. — Elle s'est tournée vers moi. Arrête où tu es, le plus vil, le plus abandonné des hommes. N'avance pas et n'entreprends pas avec ton air déterminé, de me toucher, si tu ne veux me voir tomber sans vie à tes pieds. Au même instant, elle m'a glacé d'horreur et de crainte, en portant sur son cœur la pointe d'un grand canif, dont elle tenoit le manche serré dans son poing ; de sorte que, n'en voyant que le fer, il n'y avoit aucune espérance de pouvoir le lui ôter. — Je ne menace ici que moi-même, a-t-elle continué. Vous, Monsieur, vous, femmes, ne craignez aucune violence de ma part. — (¶) La loi sera mon arme contre vous. Oui, *la loi ;* et elle a prononcé ce mot avec une emphase, qui pour les gens de cette espèce, porte toujours l'effroi dans leur ame, et qui les frappa toutes en ce moment d'une terreur panique. Et cela n'est pas étonnant, puisque ceux qui se dam-

nent eux-mêmes pour se procurer les aises et les biens de ce monde, sont toujours prêts à trembler à tout ce qui menace leurs moyens criminels d'y parvenir. « La loi sera mon seul refuge. » (b)

L'infâme Sinclair, baissant la tête vers moi, m'a dit à voix basse, qu'il valoit mieux composer avec cette étrange Dame, et lui laisser la liberté de partir. Sally, malgré ses imprudentes bravades tant de fois répétées auparavant, a dit : si M. Lovelace les avoit trompées en parlant de son mariage : — Polly Horton : qu'elle reconnoissoit que si Madame n'étoit pas mariée, elle avoit été fort outragée. — Eh ! me suis-je écrié, ce n'est pas de quoi il est ici question. Nous savons, vous et moi, Madame.... Oui, et j'en remercie le ciel ; nous savons tous deux que je ne suis pas ta femme. Encore une fois, j'en rends grâces au ciel. Je ne doute pas du nouvel attentat que tu préparois contre moi dans ce lâche et vil complot ; mais je jouis de mes *sens*, Lovelace. Je te méprise du fond du cœur, et tu me fais vraiment pitié, Lovelace. Comment peux-tu soutenir ma présence ? Opprobre de l'humanité ! Toi, qui.....

Madame, Madame, ces insultes ne peuvent se supporter, et j'ai fait un mouvement pour m'approcher d'elle. Elle s'est retirée jusqu'à la porte contre laquelle elle s'est appuyée le dos, tenant la





pointe du canif sur son sein, qui paroissoit y toucher en s'élevant. Les femmes m'ont retenu, en me conjurant de ne pas irriter une Dame si violente, — pour l'intérêt de leur maison; qu'elles étoient perdues. Et toutes trois pendues après moi me retenoient, me conjuroient, tandis qu'elle me bravoit à cette distance avec un courage vraiment héroïque. Approche, m'a-t-elle dit, avec un ressentiment visible, approche si tu veux. Va, j'ose mourir : c'est pour la défense de mon honneur. Dieu prendra pitié de ma pauvre ame. Je n'en espère point de toi. Me voilà à cette distance : Avance d'un pas de plus, et tu verras ce que je suis capable d'oser.

Laissez-moi, femmes, laissez-moi à moi-même et à mon ange. — Elles se sont retirées à quelque distance. — O ma chère Clarisse, que vous m'épouvantez! en mettant un genou à terre et tendant les bras. Non, non, je ne fais pas un pas de plus, si ce n'est pour recevoir la mort de cette main outragée qui me menace de la sienne. Je suis un misérable. Dites que vous plongerez cette arme dans le sein de l'offenseur, et non dans celui de l'offensée. Et alors j'oserai m'approcher de vous, oui, je l'oserai; mais non pas autrement.

La Sinclair a reniflé de son maudit nez. Sally et Polly ont tiré leur mouchoir en se détournant de nous. De leur vie, m'ont-elles avoué après, elles n'avoient rien vu

de comparable à cette scène; c'est-à-dire, apparemment, que jamais elles n'ont vu l'innocence si triomphante et le vice plus humilié.

Sans attention sur moi-même, j'ai fait un nouveau mouvement vers mon ange. Crois-tu, crois tu, s'est-elle écriée, toujours désavouant, et toujours avançant. — Crois-tu me surprendre par tes artifices, et t'approcher de moi? Arrête, ou j'ose.... sa main paroissoit se roidir pour l'action. Je ne ferai rien témérairement, a-t-elle ajouté. Mon cœur abhorre par principe l'attentat dont tu me fais une cruelle nécessité. — Dieu tout puissant! à ta merci; (en levant les yeux et les mains au ciel) Dieu tout puissant! je m'abandonne à ta miséricorde.

Je me suis jeté à l'extrémité opposée de la chambre. Toute son ame en ce moment étoit livrée en silence à quelque prière jaculatoire. Polly raconte qu'on ne lui voyoit que le blanc de ses beaux yeux. — Dans l'instant qu'elle étendoit la main pour se donner sans doute le coup mortel, (quel frémissement j'éprouve à ce seul récit!) un regard qu'elle a laissé tomber sur moi lui a montré l'éloignement où j'étois d'elle, et elle a entendu quelques mots entrecoupés que je prononçois d'une voix foible dans l'égarement de ma raison. Alors ses joues, qui avoient paru enflammées dans son transport, sont devenues pâles

aussitôt ; comme épouvantée de son propre dessein. Et levant les yeux : Grâces, Dieu de bonté ! grâces te soient rendues, a dit l'ange : Tu me sauves pour cette fois, tu me sauves de moi-même. Gardez, Monsieur, gardez cette distance (en abaissant son regard sur moi, qui étois prosterné sur le plancher, et le cœur percé comme de mille poignards.) Cette distance a sauvé une vie.... réservée à quels malheurs ?.... Dieu seul le sait.

Pour être heureuse, Madame, et pour faire des heureux ; ah ! donnez-moi l'espérance de vous voir demain.... Je ne partirai qu'après cette faveur ; et puisse le ciel....

N'attestez pas le ciel, Monsieur, (avec un regard perçant qui imprimoit la crainte) vous ne l'avez que trop irrité par vos parjures. Dieu à l'œil sur nous. Il nous regarde. — Et ses yeux paroissoient égarés.

(¶) Les femmes ont levé en tremblant les yeux vers le plafond, comme si elles eussent craint d'y rencontrer l'œil du Tout-Puissant ouvert sur elles. Et elles avoient bien sujet de trembler, et moi comme elles, nous qui avions tous, il n'y avoit qu'un moment, satan dans le cœur. (¶)

Si ce n'est pas demain, Madame, nommez du moins jeudi ; jeudi, qui est l'anniversaire de la naissance de votre oncle.

Ce que j'ai à vous dire et dont je peux vous assurer, c'est que jamais, jamais je ne serai à vous. — Faites-moi espérer que je peux compter sur l'exécution de votre promesse, qu'il me sera permis de quitter cette *innocente* maison, comme quelqu'une l'appeloit, (mais depuis long-temps mes oreilles sont accoutumées à ce renversement des termes :) demain dès la pointe du jour.

Ma perte y fût-elle attachée, vous ne le pouvez pas, Madame, qu'à des conditions ; et j'espère que vous ne m'épouvanterez plus, (car je redoutois encore le maudit canif.)

Non, m'a-t-elle dit. Il n'y a qu'un attentat contre mon honneur qui puisse me pousser au désespoir. Je n'ai d'autre vue que de défendre mon honneur, et je n'en ai pas eu d'autre en traitant cette créature qui est là bas, votre infâme agent. Le ciel, c'est ma confiance, me rendra le même courage dans la même occasion; mais pour tout autre intérêt, je ne lui demande pas cette grâce. Et se tournant vers les femmes : souvenez-vous bien, leur a-t-elle dit, que je ne suis pas la femme de cet homme-là. Avec quelque bassesse qu'il m'ait traitée, il n'a jamais eu d'autorité sur moi. Je ne suis point sa femme : s'il part bientôt, et si vous vous croyez autorisées par ses ordres à me retenir ici, prenez garde aux suites.

Après cette fière déclaration, elle a pris un des flambeaux qui étoient sur la table ; et sans ajouter un seul mot, elle s'est retirée dans son appartement. Personne n'est sorti du respect qu'elle nous avoit imposé. Personne n'eût osé faire un mouvement pour l'arrêter.

(¶) Mabel l'a vue toute tremblante et en désordre, tirer précipitamment la clef de sa poche, et ouvrir sa chambre : et aussitôt qu'elle y a été entrée, elle l'a entendue la fermer et la barrer à double verroux.

En prenant ainsi la clef avec elle, lorsqu'elle est sortie de sa chambre pour venir à nous, elle soupçonnoit sans doute mon dessein, qui étoit de l'enlever dans mes bras et de l'y porter, s'il falloit en venir à cette violence, après que je l'aurois intimidée, et de passer la nuit avec elle.

Elle n'auroit pas manqué de femme-de-chambre pour l'aider à se déshabiller dans cette occasion.

Mais du moment qu'elle est entrée dans la salle à manger avec tant d'intrépidité, il a été absolument impossible de songer à poursuivre mes infâmes desseins sur sa personne. (¶)

Voilà, voilà, cher Belford, le fruit que j'ai tiré d'une invention dont j'avois conçu de si grandes espérances ! Ma situation en est dix fois plus misérable qu'auparavant.

Tu n'as jamais vu d'air plus sot que le nôtre, c'est-à-dire le mien, et celui de la

Sinclair et de ses nymphes, nous regardant l'un l'autre pendant les premiers momens qui ont succédé à cette scène. A la fin les deux nièces m'ont fait des railleries outrageantes de ma foiblesse ; et la vieille furie a marqué beaucoup d'inquiétude pour l'honneur et la sûreté de sa maison. Je les ai données toutes au diable ; et me retirant dans ma chambre, je m'y suis enfermé à double tour.

Il est temps que je parte. Tout ce qui me revient de mes profonds complots, c'est la honte de les voir découverts, de regret de m'être inutilement chargé de nouveaux parjures, le désespoir d'être méprisé par une femme dont je suis idolâtre ; et ce qui est bien plus insupportable pour un cœur fier, celui de l'être par moi-même. Le succès, Belford, dans les événemens humains, le succès est tout. Quelle admiration n'ai-je pas eue jusqu'aujourd'hui pour mes inventions ! et combien me suis-je applaudi, surtout de la dernière ! Comment elle me paroît à présent folle et puérile ! Efface, brûle, garde-toi de lire jamais toutes les parties de mes lettres où je m'en suis ridiculement vanté ; et ne t'aventure jamais à m'en faire de mauvaises plaisanteries, car je te déclare que je ne les supporterois pas.

A l'égard de cette divine fille ; sur mon ame, je me sens pour elle plus d'amour, plus d'admiration que jamais. Il faut qu'elle

qu'elle soit à moi. Elle sera à moi. — Avec honneur ou sans honneur, comme je l'ai si souvent juré. (¶) — C'est ma maudite frayeur, lors de son dernier accident, lorsque je vis son visage sanglant, qui l'a mise sur la voie de prendre sur moi tant d'avantage en m'épouvantant. (℔) Si elle n'avoit menacé que moi, j'aurois été bientôt maître de son bras, et je n'aurois pas eu de peine à la faire tomber dans les miens. Mais une vertu si héroïque, tourner son ressentiment contre elle-même, rassurer les coupables autour d'elle, distinguer avec tant de présence d'esprit, dans l'intention même de son attentat désespéré, la nécessité de défendre son honneur, en désavouant si franchement tout excès pareil pour tout autre intérêt moins grand; cette délibération, ce choix, ces principes; ce soin de me tenir assez éloigné pour m'ôter le pouvoir d'être aussi prompt à lui saisir la main, qu'elle à se porter le coup fatal: comment seroit-il possible de se défendre contre une si véritable et si prudente magnanimité?

Mais elle n'est pas partie. Elle ne partira point. Je la presserai par mes lettres, de se laisser fléchir pour jeudi. Elle sera encore ma femme. Elle le sera par les voies légitimes. Car pour un commerce libre, il n'y faut plus songer. Je la recevrai des mains du Capitaine qui re-

présentera son oncle. Mon oncle rendra l'ame ; ma fortune secondera mes intentions, et me mettra tout-d'un-coup au-dessus de tout le monde et de tous les événemens.

Mais voici la malédiction : c'est qu'elle me méprise, Belford ! Qui pourroit souffrir d'être méprisé, surtout par sa femme ? O Dieu ! Dieu ! Quel fruit, quel maudit fruit j'ai tiré de ce complot !

Ici finit l'histoire de *l'héroïne et du canif.* Le diable emporte le canif. Il me répugne de dire : le ciel comble la Dame de ses bénédictions ! Ce vœu seroit contre moi.

Samedi, vers cinq heures du matin.

LETTRE CCLXXXII.

M. LOVELACE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Au château de M.... Samedi au soir, 24 Juin.

(L'adresse portoit, *à Mde. Lovelace.*)

MA TRÈS-CHÈRE VIE,

SI vous ne regardez pas comme un effet de l'amour, et d'une terreur inspirée par l'amour, la misérable figure que vous m'avez vu faire cette nuit, vous ne me rendez guères justice. J'ai voulu essayer jus-

qu'au dernier moment si ma soumission et ma complaisance en tout, pourroient me faire obtenir de vous la promesse d'être à moi jeudi prochain, puisque cette faveur m'étoit refusée plutôt. Si j'avois eu le bonheur de l'obtenir, vous auriez été libre de partir pour Hamstead, ou pour tout autre lieu qu'il vous auroit plu de choisir. Mais après avoir perdu l'espérance de vous fléchir, comment pouvois-je me dissimuler, après m'être rendu si coupable, que, vous laisser cette liberté, c'étoit m'exposer à vous perdre pour toujours ?

Je vous avouerai, Madame, qu'ayant trouvé hier après midi le papier que Dorcas avoit perdu, je fis confesser aussitôt à cette fille qu'elle s'étoit engagée à favoriser votre évasion. Et il n'est pas douteux que ce papier est sorti de ses mains par accident. Si mes instances avoient pu vous déterminer pour jeudi, je n'aurois fait aucun usage de cette découverte, et je me serois reposé sur votre parole avec une parfaite confiance. Mais vous trouvant inflexible, j'ai pris la résolution de tenter, si en me ressentant de la trahison de Dorcas, je ne pourrois pas obteir ma grâce pour condition de la sienne, ou prendre occasion de cet incident pour révoquer le consentement que j'avois donné à votre départ de cette maison, puisque je n'en pouvois attendre que des suites fatales pour moi.

Ce dessein, à la vérité, sent la bassesse et l'artifice. Aussi vous êtes-vous apperçue que je n'ai pu me défendre d'une vive confusion, lorsque vous me l'avez reproché avec tant de force et de noblesse?

Mais j'ose me flatter, Madame, que vous ne punirez pas trop sévérement un projet dont je reconnois la méprisable petitesse. Il ne menaçoit pas votre honneur; et dans le cours de l'exécution, vous avez dû reconnoître tout-à-la-fois que je ne suis pas capable de désavouer une faute, une démarche vile; et que vous avez sur moi plus de pouvoir qu'une femme n'en eut jamais sur un homme. En un mot, vous m'avez vu fléchir également sous l'empire de la conscience et de l'amour.

Je n'entreprendrai pas de justifier le parti auquel je me suis attaché de souhaiter vous voir rester où vous êtes, jusqu'à ce que vous m'ayiez donné votre parole de vous trouver à l'autel avec moi jeudi; ou jusqu'à mon retour, qui me procurera l'honneur de vous accompagner à une cérémonie qui doit rendre ce jour le plus heureux de ma vie. Je sens que cette conduite peut vous paroître un peu tyrannique; mais comme les suites de votre inflexible rigueur deviendroient nécessairement funestes à nous-mêmes et à nos deux familles, je vous conjure, Madame, de pardonner cette petite violence à la néces-

sité que vous m'en avez faite, et de permettre que la solemnité de jeudi renferme un acte d'abolition générale pour toutes les offenses passées.

Voici les ordres que j'ai laissés aux gens de la maison. « Vous ne trouverez que » de l'obéissance dans tout ce qui peut » s'accorder avec l'espérance que j'ai de » vous retrouver mercredi en arrivant » à la ville. Mde. Sinclair et ses nièces » ayant encouru votre disgrace, ne paroî- » tront point devant vous, si vous ne les » faites appeler. Dorcas ne se présentera » point pour vous servir, jusqu'à ce qu'elle » ait pleinement justifié sa conduite à votre » satisfaction : ce sera Mabel qui prendra » sa place. Il me semble que jusqu'à pré- » sent vous n'avez marqué aucun dé- » goût pour cette fille. J'ai laissé Will » près de vous pour recevoir vos ordres. » S'il se rend coupable de quelque imper- » tinence, ou de quelque défaut d'atten- » tion, le congé qu'il aura reçu de vous, » sera ratifié de moi pour jamais. »

A l'égard des lettres qui peuvent arriver pour vous, ou que vous auriez dessein de faire partir, je vous supplie très-humblement d'approuver qu'elles soient retenues jusqu'à mon retour : mais je vous assure, Madame, que le cachet des unes et des autres sera fidellement respecté, et qu'elles vous seront remises immédiatement après la célébration, ou même auparavant, si

vous le désirez. Dans l'intervalle, je m'informerai et vous instruirai de la santé de Miss Howe : je saurai peut-être ce qui peut avoir causé son silence.

(¶) J'ai trouvé le docteur Perkins auprès de mon oncle, lorsque je suis arrivé avec le docteur S***. Il m'apprend que votre père, votre mère, vos oncles, et autres personnes les moins estimables de votre famille, sont en parfaite santé, et qu'ils se proposent de se rendre tous ensemble chez votre oncle Harlowe, la semaine prochaine ; sans doute dans l'intention de fêter l'anniversaire de sa naissance. Cet incident ne peut faire aucun changement pour jeudi, que de substituer très-heureusement une personne à l'autre. M. Tomlinson m'a assuré, que s'il survenoit quelque obstacle qui empêchât votre oncle d'y venir lui-même, ce qu'il étoit loin de présumer, il seroit satisfait d'envoyer son ami le Capitaine à sa place pour le représenter. J'enverrai demain matin un exprès à cheval m'en informer plus sûrement. (☞)

Je vous envoie cette lettre par un exprès qui attendra vos ordres, dans l'humble espérance où je suis que vous m'accorderez quelques lignes de réponse, sur cet heureux jeudi si impatiemment attendu.

Milord, que j'ai trouvé dans un état qui le rend indifférent et insensible à tout, excepté à notre bonheur, me charge de

vous témoigner toute son affection. Il a à vous présenter un riche écrin de diamans, qu'il espère vous faire agréer, soit qu'il ait le bonheur ou non de vous voir en relever l'éclat sur votre personne.

Lady Sara et Lady Betty, ont aussi des gages de leur respect à vous offrir, et elles se flattent de l'honneur de vous les voir accepter : Puisse le ciel vous inspirer de hâter le moment de recevoir leurs complimens de vive voix, et ceux de ma cousine Montaigu, avant que la semaine prochaine soit écoulée !

Milord est à l'extrémité. Le docteur n'en espère rien. Ma seule consolation, en perdant un oncle à qui j'étois si cher, s'il faut qu'il meure, sera de me trouver, par l'augmentation de ma fortune, plus en état que jamais de prouver l'ardeur et la vérité des tendres sentimens avec lesquels je serai constamment,

Ma très-chère vie,

Votre fidelle LOVELACE.



(¶) LETTRE CCLXXXIII.

M. LOVELACE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Au château de M.... Dimanche soir, 25 Juin.

(L'adresse porte de même, *à Mde. Lovelace.*)

MON TRÈS-CHER AMOUR,

Je ne saurois comment vous exprimer combien je suis mortifié de voir mon messager revenir sans une seule ligne de votre part.

Jeudi est si proche, que j'enverrai toutes les quatre heures courriers sur courriers, sans aucune interruption jusqu'à la veille au soir, jusqu'à ce que je reçoive une réponse favorable. Il faut que je sache si je peux me hasarder de paroître en votre présence, avec l'espérance de voir mes vœux remplis ce jour-là.

Je ne m'attends pas à votre amour, Madame, et je ne vous le demande pas, ni ne le demanderai jusqu'à ce que ma conduite future vous donne lieu de penser que je le mérite. Tout ce que j'ambitionne aujourd'hui est d'obtenir le pouvoir de vous rendre toute la justice que je puis maintenant vous rendre. Et je

m'abandonne à votre générosité sur le soin de récompenser de votre tendresse mes efforts pour la mériter.

A présent que je me rappelle la triste figure que j'ai faite devant vous dans notre dernier entretien de vendredi la nuit, je crois que je choisirois plutôt d'aller comparoître, aussi mal préparé que je le suis, à mon dernier jugement, que de me montrer en votre présence, à moins que vous ne me donniez quelque espérance, que je serai reçu comme votre époux choisi, et non (quoique je l'aie mérité) comme un criminel odieux.

Permettez-moi donc de vous proposer un expédient pour m'épargner ma propre confusion, et à vous la nécessité d'en revenir à des récriminations qui me déchirent l'ame, qu'il m'est impossible de soutenir, et qui doivent vous être très-désagréables à vous-même! — C'est de nommer l'église, et je ferai tout préparer. Ainsi, que notre première entrevue se fasse en quelque sorte aux pieds mêmes de l'autel où vous daignerez pardonner au mari tendre les fautes de l'amant ingrat. Si votre ressentiment est trop vif encore pour permettre une lettre, daignez seulement tracer de votre main chérie ces deux mots : *A Saint-Martin jeudi, ou à Saint Gilles jeudi*, et je n'insisterai plus sur aucune écriture, adresse ou signature, pas même sur les deux initiales de votre

nom. C'est la seule faveur que j'implore de votre main, jusqu'à ce que cette chère main elle-même me soit accordée en présence de cet Etre que je prends à témoin de l'honneur et de la fidélité de votre sincère adorateur

ROBERT LOVELACE. (‖)

(¶) LETTRE CCLXXXIV.

M. LOVELACE à Miss CLARISSE HARLOWE.

(Toujours adressée, *à Mde. Lovelace.*)

Au château de M... Lundi, 26 Juin.

ENCORE une fois, ma très-chère vie, je vous conjure de m'envoyer les quatre mots que je vous demande. Il n'y a plus de momens à perdre. Je ne voudrois pas pour le monde entier que jeudi prochain se passât sans avoir obtenu le droit de vous appeler *mon épouse.* Et cela autant pour vous que pour moi. Ce qui s'est passé jusqu'ici est resté entre nous deux; mais passé jeudi, si mes vœux n'étoient pas remplis, tout seroit dévoilé à la face de l'univers.

Milord est extrêmement mal, et il ne peut souffrir de me perdre de vue plus

d'une demi-heure. Mais cettte considération même ne sera d'aucun poids sur moi, si vous daignez m'envoyer le gage de paix dans le peu de mots que je sollicite de vous.

Le capitaine Tomlinson m'a fait savoir que toute votre famille est chez votre oncle Harlowe. Votre oncle ne peut venir à Londres, et il a prié le Capitaine de tenir sa place. Il se propose de garder tous vos parens chez lui, jusqu'à ce qu'il soit assuré par le Capitaine, que la cérémonie est faite.

Il a déjà commencé, avec quelques espérances de succès, à tenter de réconcilier votre mère avec vous.

Milord vient de me dire qu'il se croiroit heureux de pouvoir, avant de mourir, vous saluer comme sa nièce. Je lui ai fait espérer qu'il auroit la satisfaction de vous voir, et je lui ai dit que j'irois mercredi à Londres vous prier de m'accompagner au château jeudi ou vendredi. J'ai déjà fait préparer une voiture à six chevaux pour m'y conduire, et si Milord n'étoit pas aussi mal, ma cousine Montaigu me dit qu'elle auroit été flattée de m'accompagner. Si cela vous fait plaisir, nous partirons pour le château le moment d'après la cérémonie.

De grâce, adorable créature, ne faites pas évanouir toutes ces heureuses apparences, en refusant de sauver aux yeux

du monde votre réputation et celle de votre famille ; ne vous faites pas plus de tort que ne vous en a fait *le plus misérable et le plus ingrat* des hommes. Car lorsque nous serons mariés, toute la disgrace que vous avez pu souffrir lorsque vous étiez demoiselle, retombera sur moi, et ne sera connue que de nous seuls.

Encore une fois daignez bien considérer la situation où nous sommes tous les deux, et ressouvenez-vous, ma chère vie, que jeudi sera bientôt venu, et que vous n'avez pas de temps à perdre.

J'écris par le même exprès à M. Belford, votre admirateur et mon ami, qui connoît tous les secrets de mon cœur ; je le prie de vous voir et de savoir de vous-même quel fonds je dois faire sur vos dispositions pour jeudi.

Certainement, ma chère, vous ne pourrez jamais souffrir les maux que me fait endurer cette cruelle incertitude.

Si vous ne m'honorez pas d'une réponse à celle-ci, soit de votre bonté, soit par l'intercession de M. Belford, il sera trop tard pour que je puisse partir : et le capitaine Tomlinson qui va exprès à Londres pour exécuter vos ordres, sera cruellement trompé.

Un de mes motifs pour l'espèce de détention où j'ai pris sur moi de vous tenir, est de prévenir les malheurs qui pourroient arriver (autant à celle qui le

mérite le moins, qu'à celui qui le mérite le plus) si vous alliez écrire à quelqu'un dans cet excès de chaleur et de ressentiment qui vous enflamment contre moi. Vous ayant fait part des ordres que j'avois donnés aux femmes de la maison sur cet article, je m'étonne que vous ayez essayé d'envoyer (*) une lettre à Miss Howe, quoique sous une enveloppe à l'adresse de sa domestique : vous deviez bien penser qu'elle tomberoit entre mes mains.

Ne pouvant me dissimuler ce que je mérite, je ne puis douter de la manière dont je suis traité dans cette lettre. Cependant je vous la renvoie dans la mienne, et vous verrez que le cachet a été respecté.

Daignez, Madame et très-chère personne, soulager par les quatre mots que je vous demande, ou par M. Belford, l'inquiétude mortelle de votre affectionné et reconnoissant

LOVELACE.

P. S. Souvenez-vous qu'il n'y aura plus assez de temps, et qu'il me sera impossible d'écrire ni d'être à Londres *pour jeudi, jour de la naissance de votre oncle.* (♩)

(*) Clarisse avoit essayé d'envoyer une lettre.

LETTRE CCLXXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi 26 Juin.

TU jugeras des termes où je suis avec Miss Harlowe, par trois de mes lettres, dont je t'envoie copie sous cette enveloppe. On me méprise tant, que je n'ai pas obtenu un seul mot de réponse aux deux premières ; et j'ai grand peur que la troisième que j'envoie par le même messager qui te porte celle-ci, n'obtienne pas plus d'attention. Cependant si l'on s'obstine ainsi, son jour de grâce passe sans retour.

On s'imagineroit qu'après une si longue contrainte, elle auroit pu se trouver satisfaite du triomphe qu'elle remporta sur nous tous vendredi ; triomphe d'autant plus glorieux pour elle, qu'il a eu la force d'humilier mon orgueil et ma vanité, au point de me faire presque haïr jusqu'aux mots *d'invention*, de *ruse* et de *stratagême*. Ce sentiment va si loin, que je me défierai de moi-même à l'avenir, lorsqu'il naîtra dans ma tête féconde quelque extravagance de cette nature. Mais tu conviendras que je suis forcé de la retenir chez Madame Sinclair, et de lui interdire toutes sortes de correspondances.

A présent, Belford, comme dans l'humeur qui me domine actuellement, je ne pense à rien moins qu'à l'épouser, si elle ne laisse pas échapper le jour de jeudi, je souhaiterois que, suivant l'ouverture que je lui ai faite dans ma lettre de ce jour, tu prisses la peine de lui rendre une visite. Réponds-lui de mon honneur par les promesses, par les sermens les plus solemnels, et par tout ce que l'amitié t'inspirera de plus persuasif, tâche de me procurer une réponse, qui ne demande pas, comme tu vois, plus de quatre mots. Alors je suis résolu de quitter Milord M...., dans quelque danger qu'il puisse être, et de me rendre à l'église pour courber la tête sous le joug. Ecris toi-même les quatre mots : qu'elle les signe seulement de *Cl. H.* Je n'en demande pas plus ; car, après tout, je ne veux pas me couvrir d'un ridicule éternel aux yeux de ma famille et de tous mes amis.

Si elle laisse passer le jour..... je suis un homme désespéré, je me vois pris dans mes propres piéges ; et je ne puis soutenir l'idée que mes complots soient découverts.

(¶) Ah ! que n'ai-je pris le parti de l'honnêteté ! A quoi diable m'ont servi toutes mes inventions ? à quoi aboutissent-elles, qu'à un grand complot contre moi-même, et à me couvrir d'une infamie et d'une disgrace éternelles ! Mais, comptant sur tes bons offices, j'écarte ces chagrinan-

tes idées (b). Qu'elle m'écrive une ligne; une seule ligne! Mais me traiter comme un malheureux, indigne de son attention, surtout lorsqu'elle est encore sous ma puissance! C'est ce qu'il me seroit impossible de supporter. — Non je ne le supporterai pas.

Milord, comme je te l'ai dit, est à l'extrémité; les médecins l'abandonnent. Il se croit lui-même au terme. Ceux qui souhaitent de le voir vivre s'attendent à sa mort. Moi, je suis dans le doute. Ces longs et violens combats entre la force du tempérament et celle de la maladie, malgré le secours que le mal reçoit de trois médecins et d'un apothicaire, tous d'opinion différente, et partagés dans leurs ordonnances comme dans leurs sentimens, marquent une constitution diabolique coriace, et sentent moins la mort qu'un prompt rétablissement; ajoute qu'il n'y a rien à craindre de la vivacité de ses esprits, pour exalter sa fièvre au-dessus d'une crise salutaire.

Tu ne saurois croire combien je suis embarrassé à dépêcher une légion de messagers qui sont continuellement en course, et qui, se relevant de cinq en cinq milles, forment une chaîne avec celui qui a son poste établi à Londres. A la vérité, ils sont chargés en même temps de quelques autres commissions, pour le banquier et les gens d'affaire de Milord, qui me mettront en état, s'il a la bonté de prendre son vol

pour l'autre monde, de confondre les espérances de quelques-uns de mes chers parens. Je ne parle point de Charlotte et de Betty, qui sont deux filles d'un caractère très-noble. Mais j'en connois d'autres qui ont profité de mon absence pour s'ouvrir un chemin et miner sous terre, comme autant de taupes; et j'ai découvert leurs œuvres depuis mon arrivée, aux sales vestiges qu'ils ont laissés dans leur marche.

Ne tarde pas, cher Belford, à me rendre compte de ta commission. Cette lettre voyagera toute la nuit.

LETTRE CCLXXXVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Londres, Mardi 27 Juin.

VOUS me dispenserez, cher Lovelace, de m'engager dans l'entreprise dont vous voulez me charger, jusqu'à ce que je sois un peu mieux assuré qu'enfin vous pensez réellement à prendre une conduite honorable avec une femme que vous avez si fort outragée. Je me flatte que vous connoissez trop votre ami Belford, pour le croire capable de souffrir tranquillement que vous, que tout autre au monde, lui

fit promettre de sa part ce qu'il n'auroit pas dessein d'exécuter. Pour te parler naturellement, Lovelace, je n'ai pas beaucoup de foi à l'honneur d'un homme, qui, par des imitations d'écritures, je ne cite que ce trait, a marqué si peu d'égards pour l'honneur de sa propre famille.

Si je ne te connoissois plusieurs de ces talens jésuitiques, je te croirois touché d'un véritable remords, et parvenu heureusement à rougir de tes malheureuses inventions, depuis que la dernière t'a si mal réussi. Je t'en féliciterois de tout mon cœur. O divine, divine Clarisse!... Mais je ne veux pas aggraver tes peines.

Tu m'écris que, *dans l'humeur qui te domine à présent*, tu es réellement disposé au mariage, quoiqu'avec la connoissance que j'ai de ton aversion pour cet état, j'aie peine à comprendre que tu aies pu changer si facilement d'humeur. Tu ajoutes que quatre mots de ta belle suffiroient comme cent, pour tes vues, parce qu'ils prouveroient qu'elle est capable de pardonner le dernier outrage qu'une femme puisse recevoir. Et moi, lorsque je fais réflexion combien il te seroit aisé de trouver des couleurs, pour donner une autre face à tes intentions, je crois devoir exiger de toi des explications un peu plus nettes; car je me défie d'un remords passager, qui vient moins de tes principes, que du chagrin d'avoir vu échouer tes des-

seins, et qui ressemble à quantité d'autres dont tu as si souvent triomphé.

Si tu peux me convaincre assez tôt pour le jour, que tu es résolu de lui rendre une justice honorable, dans le sens qu'elle attache elle-même à ce terme; ou supposé qu'il soit trop tard pour le temps, si tu veux fixer quelque autre jour que jeudi, choix que tu dois lui laisser, au lieu de l'enchaîner au tien, (d'autant plus que tes prétextes pour en user autrement n'ont été qn'une fiction) j'embrasserai bien volontiers ta cause; de bouche, si ma visite est acceptée; ou par écrit, si l'on ne consent point à me voir. Mais, dans cette supposition, tu dois permettre que je me rende garant de ta foi; et tu peux compter qu'alors je soutiendrai le caractère d'un garant, avec plus de constance et d'honneur que quelques princes de nos jours.

Néanmoins je te dirai que mon cœur saigne des cruelles injures que cette femme angélique a souffertes; et si tu ne l'épouses pas, en cas qu'elle y veuille consentir, si tu ne deviens pas le plus tendre et le meilleur des maris après l'avoir épousée, j'aimerois mieux être un ours, une vipère, ou tout autre animal féroce, que toi.

Commande-moi des choses que je puisse exécuter avec honneur, et tu ne trouveras dans personne plus de chaleur à t'obliger, que dans ton sincère ami,

BELFORD.

LETTRE CCLXXXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Au château de M... Mardi 27 Juin à minuit.

TA lettre arrive à l'instant, par la diligence extraordinaire de mes couriers.

Quel homme d'honneur tu deviens tout-d'un-coup ! Ainsi tu prends donc le caractère imaginaire d'un garant pour me menacer ? Si je n'étois pas heureusement déterminé en faveur de cette chère personne, je n'aurois pas pensé à t'employer. Mais je te dirai en passant que si j'avois changé de résolution après t'avoir engagé dans cettre entremise, je me serois contenté de t'assurer que telle avoit été mon intention lorsque tu avois pris des engagemens pour moi, et de t'expliquer les raisons de mon changement; après quoi je t'aurois laissé aux inspirations de ton propre cœur. Le *mien* n'a jamais connu la crainte d'un homme, ni celle d'une femme, jusqu'au temps où j'ai commencé à connoître Clarisse Harlowe, ou plutôt, ce qui est bien plus surprenant, jusqu'à ce qu'elle soit tombée sous mon pouvoir.

Tu es donc résolu de ne voir cette charmante qu'à certaines conditions ? Eh bien ! ne la vois pas, et va aux enfers. Que m'in-

porte à moi ? Mais j'avois fait tant de fonds sur l'estime que tu m'avois marquée pour elle, que j'ai cru te faire autant de plaisir qu'à moi, en te chargeant de cet office. De quoi est-il question? De lui persuader qu'elle doit consentir à la réparation de son honneur. Car a qui ai-je fait tort qu'à moi-même, en me dérobant mes propres jouissances? Et s'il y a quelque union des cœurs avec l'intention d'épouser, que nous manque-t il à présent que la vaine cérémonie? Je l'offre encore. Mais si la belle retire sa main; si elle me laisse inutilement tendre la mienne, que puis-je de plus?

Je lui écris encore une fois. Si son obstination et son silence continuent après cette lettre, elle ne doit imputer qu'à elle seule toutes les suites qui pourront arriver.

Mais après tout, mon cœur est tout entier à elle. Je l'aime au-delà de toute expression, et je ne puis m'en défendre. Ainsi j'espère qu'elle recevra ces dernières instances aussi favorablement que je le désire. J'espère qu'après avoir reconnu le pouvoir qu'elle a sur moi, elle ne prendra pas plaisir, comme une femme ordinaire, à me chagriner, à me vexer, à me fatiguer par des affectations et des caprices. Si elle veut me recevoir en grâce pendant que je suis sous l'empire des remords, (quoique je dédaigne d'entrer en

conditions avec toi pour ma sincérité) toutes les épreuves sont finies; je n'épargnerai rien pour la rendre heureuse. Car plus je me rappelle tout ce qui s'est passé entre elle et moi, depuis le premier moment de notre liaison, plus je suis forcé de reconnoître qu'elle est la vertu même, et, je le répète encore, qu'elle n'a point d'égale.

Lorsque tu me proposes de lui laisser le choix d'un autre jour, considères-tu qu'il est impossible que mes inventions et mes ruses demeurent encore long-temps cachées? C'est ce qui me rend si pressant pour jeudi; d'autant plus que je m'en suis fait comme une nécessité, par les suppositions qui regardent son oncle et le jour de sa naissance. Si je reçois les *quatre mots* de sa main, il n'y a point d'obstacle, ni de fatigue qui puisse m'empêcher d'arriver jeudi; et quand il seroit trop tard pour l'heure canonique à l'église, son appartement ou tout autre conviendra également à la cérémonie. L'argent fera tout; je ne l'ai jamais épargné pour elle.

Pour te prouver que je ne t'en veux nullement, je t'envoie la copie de deux lettres; l'une pour elle; c'est la quatrième, et ce sera nécessairement la dernière; l'autre pour le Capitaine Tomlinson, tournée, comme tu verras, de manière qu'il puisse la lui montrer

A présent, Belford, soit que tu prennes part ou non dans cette affaire, tu connois mes intentions.

R. LOVELACE.

LETTRE CCLXXXVIII.

M. LOVELACE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Au château de M..... *Mercredi, à une heure du matin.*

PAS une ligne, ma très-chère vie, pas un mot de réponse à mes trois lettres. Il reste si peu de temps, que celle-ci est absolument la dernière que vous puissiez recevoir d'ici, avant l'heure importante qui doit nous unir par des nœuds légitimes.

Mon ami, M. Belford, appréhende que ses propres affaires ne lui laissent pas la liberté de vous voir assez tôt. Je regrette d'autant moins ce contre-temps, que je me suis assuré d'une autre personne, dont j'espère que la visite vous sera plus agréable. C'est le capitaine Tomlinson, à qui j'avois écrit dans cette vue, avant d'avoir reçu la réponse de M. Belford. Je souhaitois particulièrement de l'engager à vous voir aujourd'hui, comme un prélude naturel de l'office qu'il doit exercer demain.

Cette espérance l'obligeant de se rendre ce soir à Londres, je l'ai informé des termes où j'ai le malheur d'être avec vous; et je l'ai supplié de me faire connoître dans cette occasion, que j'ai autant de part que votre oncle à son amitié, puisque le traité doit être rompu, s'il ne peut rien obtenir de vous en ma faveur. Il me renverra aussitôt le messager, au devant duquel j'irai jusqu'à *Slough*, pour continuer delà ma route vers Londres avec un cœur enivré de joie, ou retourner au château de M.... avec un cœur brisé de douleur.

Je ne devrois pas, mais je ne puis m'en empêcher, anticiper sur le plaisir que M. Tomlinson s'est réservé, de vous apprendre que, suivant toutes les apparences, votre mère entreprend de seconder les vues de votre oncle. Il lui a communiqué en secret ses louables intentions. Ses résolutions, comme celles de M. Jules, dependent de l'événement de demain. Ne trompez pas, je vous en conjure, pour l'intérêt de cent personnes, comme pour le mien, l'attente de ce cher oncle, de cette tendre mère dont je vous ai tant de fois entendu regretter l'affection.

Il peut vous paroître impossible que j'arrive à Londres pour l'heure canonique. Mais si toute la vîtesse de ma course ne répondoit pas à mes desirs, la cérémonie pourroit être célébrée à toute heure du jour ou du soir dans votre propre appartement;

tement ; et M. Tomlinson n'assureroit pas votre oncle avec moins de vérité, que la célébration s'est faite le jour de sa naissance. Dites seulement au Capitaine, que vous ne me défendez pas de vous accompagner. C'en sera assez pour y conduire à l'instant sur les aîles de l'amour et de la reconnoissance, votre ect. '

LOVELACE.

LETTRE CCLXXXIX.

A M. PATRICE MAC-DONALD.

Maison de M. Brown, perruquier, rue Saint-Martin à Westminster.

Du château de M.... *Mercredi, à 2 heures du matin.*

CHER Mac-Donald, le porteur de ces dépêches est chargé d'une lettre pour ma belle, (*) que je me suis donné la peine de transcrire pour vous. Cette copie vous instruira plus sûrement qu'un extrait. Elle vous fera juger aussi des raisons qui m'ont fait antidater celle que je vous adresse (†) sous le nom de Tomlinson, et que vous

(*) Voyez la lettre précédente.
(†) Voyez la lettre suivante.

ne manquerez pas de lui montrer comme en confidence. Vous l'ouvrirez tout de suite.

Je ne cesse pas, cher Donald, de faire fonds sur votre habileté et sur votre zèle; à présent surtout, qu'il faut renoncer à l'espérance d'un commerce libre. Ce plan est impossible, j'en ai reconnu l'illusion. (¶) Je pourrois la faire périr de chagrin; mais sans pouvoir fléchir sa volonté. Je suis donc déterminé au mariage, si ma belle ne laisse point échapper le jour. (☝)

Appuyez sur l'ouverture qui regarde sa mère. C'est un fonds riche qui peut vous fournir de quoi la toucher. Mais c'est Jules Harlowe, souvenez-vous en bien, qui fait secrètement cette démarche auprès de la mère. (¶) Je dis *secrètement*; autrement, sans même la raison du premier expédient proposé par son oncle, vous savez qu'elle pourroit trouver le moyen de glisser une lettre à l'un ou à l'autre, pour s'éclaircir de la vérité, ou écrire à Miss Howe de s'en informer, et si elle le faisoit, le *secret* de la démarche expliqueroit le démenti de l'oncle ou de la mère.

Cependant n'oubliez pas d'enjoindre à la Sinclair ou à ses nymphes, comme de ma part, de redoubler de vigilance sur sa personne et sur ses lettres. Nous sommes dans la crise. Mais qu'elles se gardent bien aussi de la maltraiter.

Si le fatal jeudi passe en vain, je saurai quelles résolutions je dois prendre. (‖)

Prenez, s'il est nécessaire, un ton d'autorité. Il seroit bien étrange qu'une fille de dix-sept ans l'emportât sur un homme de votre âge et de votre expérience. Vous n'êtes pas amoureux d'elle, comme je le suis. Emportez-vous brusquement, si vous voyez qu'elle ne doute pas de votre honneur. Un esprit doux peut s'échauffer; mais on lui en impose et on le ramène aisément à son caractère naturel, par les apparences d'une colère plus violente que la sienne. Au fond toutes les femmes sont poltronnes; elles ne se livrent à leur emportement que lorsqu'elles le peuvent sans danger.

(¶) J'ai souvent réussi par un éclat de fureur à faire taire les soupçons d'une jeune fille, et l'ai amenée à me céder avant qu'elle eût le temps de se reconnoître, le point même qui avoit excité son indignation et ses défiances : et l'on faisoit sa paix avec moi, quoique je fusse l'aggresseur. (‖)

Si cette entreprise a le succès que j'espère, (ou même quand elle ne l'auroit pas, s'il n'y a rien à vous reprocher,) je vous mettrai en état de n'avoir plus besoin pour vivre de votre maudite contrebande, qui autrement vous conduira tôt ou tard à quelque fatale catastrophe. Nous ne sommes parfaits aucuns, M. Mac-

Donald. Cette charmante personne me rend quelquefois sérieux en dépit de mon cœur. Mais comme les vices particuliers sont moins blâmables que les vices publics, et que je regarde la *contrebande* comme un mal national, je vous prononce hardiment que vous êtes plus méchant que moi. Et en conséquence, je me ferai un plaisir de contribuer à votre réforme.

J'enferme ici dix guinées pour vous, qui ne sont que des arrhes d'un bienfait plus important. Je suis très-content de vous jusqu'aujourd'hui.

A l'égard des habits dont vous aurez besoin pour la fête, la rue de Monmouth (*) vous en fournira. Un habit tout-à-fait neuf feroit naître quelque soupçon. Mais vous pouvez attendre à vous occuper de ce soin, que vous vous soyez assuré du consentement de ma belle. Votre habit de campagne suffira pour la première visite. Ayez soin que vos bottes ne soient pas trop nettes. Je vous ai répété mille fois qu'on ne sauroit faire trop d'attention aux minuties dans toutes les occasions où l'on emploie l'art; des gens mal élevés diroient l'artifice. Que votre linge soit un peu chiffonné et sali, lorsque vous irez la voir. L'excuse est simple. Vous ne faites que d'arriver. Souvenez-vous, comme je vous l'ai dit la première fois, de vous donner des airs,

(*) C'est la fripperie de Londres.

d'étendre négligemment les jambes, de badiner avec vos gants ou vos manchettes, comme si vous étiez assez important pour être dispensé de vous gêner, malgré tout ce que la présence d'une belle Dame exige de la politesse. Votre âge vous en dispense. Il n'est pas question pour vous de plaire. N'êtes-vous pas père de plusieurs filles aussi âgées qu'elle? Trop d'apprêt et de respect vous rendroient suspect; c'est toujours le signe d'une tête folle ou d'un cœur fourbe. En un mot, faites l'homme de conséquence, si vous voulez être écouté sur ce pied. (¶) Je me suis plus qu'à demi perdu moi-même par ma complaisance; et par trop de soin à éviter les grands airs, je me suis mis dans le cas d'avoir à souffrir qu'on les prît avec moi. (♭)

Il me semble que je n'ai rien de plus à vous recommander. Mon dessein est effectivement de me rendre à Slough, ou sur le chemin, comme je le déclare à ma belle. Adieu, honnête Mac-Donald.



LETTRE CCXC.

A MONSIEUR TOMLINSON, ancien Capitaine, etc. (*)

Au château de M.... *Mardi matin*, 27 *Juin.*

CHER CAPITAINE,

UN fâcheux mal-entendu, qui me met encore très-mal avec ce que j'ai de plus cher au monde, et dont elle pourra vous conter les circonstances, que je ne veux pas vous expliquer moi-même, de crainte de paroître un peu partial dans ma propre cause, me jette dans la plus cruelle incertitude sur ses résolutions. Elle refuse de répondre à toutes mes lettres si pressantes et si respectueuses; et j'ai le chagrin de douter si je la trouverai disposée jeudi prochain à la célébration. Milord est si mal, que si je la croyois absolument résolue de ne pas m'obliger, je différerois de deux ou trois jours à retourner à la ville. Il ne veut point que je quitte son lit. Cependant son impatience est extrême d'embrasser sa nièce. Il veut emporter cette consolation en mourant; et je

(*) C'est la lettre qui devoit être montrée en confidence à Miss Clarisse.

lui en ai donné l'espérance; parce que si cette chère personne consent à mon bonheur, mon dessein est de l'amener droit ici en sortant de l'église.

C'est à regret que je le dis de l'unique objet de mon affection; mais l'inflexibilité est le vice de sa famille; d'autant moins excusable dans elle, qu'elle en souffre au plus haut degré, de la part de ses propres parens.

Comme vous vous proposez, Monsieur, d'être à Londres avant jeudi, vous me rendriez le plus important service, si vous pouviez, sans incommodité, hâter un peu votre voyage. C'est une prière que je vous ferois peut-être avec moins de liberté, si je ne me figurois que dans la foule de vos propres affaires, vous serez bien aise d'avoir vous-même quelque certitude pour le jour. Vous lui présenterez, Monsieur, avec tant de force et de justice les malheureuses conséquences de laisser passer ce jour, soit du côté de son oncle, soit par rapport à l'intérêt que sa mère, comme vous m'en avez assuré, paroît vouloir prendre à la réconciliation, que je ne puis qu'espérer qu'elles feront impression sur son esprit. Un homme à cheval attendra vos dépêches, pour me les apporter immédiatement.

Mais si toutes vos instances sont absolument rejetées, vous aurez la bonté de rendre témoignage à M. Jules Harlowe,

que ce n'est pas ma faute si ses tendres intentions n'ont pas le succès qu'il s'étoit promis. Je suis, mon cher Monsieur, votre très-humble, etc.

LOVELACE.

LETTRE CCXCI.

M. MAC-DONALD, à M. LOVELACE.

Mardi à midi, 28 Juin.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre à dix heures du matin. Votre courrier me prie de rendre ce témoignage à sa diligence. L'homme et le cheval étoient à nage.

J'ai pris aussitôt mon habit de campagne, et je me suis rendu avec la dernière célérité chez votre chère Dame, dans le dessein de faire beaucoup valoir une multitude d'affaires, qui ne m'avoient pas permis d'arriver plutôt, et de paroître encore fort pressé, pour avoir occasion de la presser elle-même, et de lui arracher une réponse satisfaisante. Mais en entrant chez Mde. Sinclair, j'ai trouvé toute la maison dans une consternation affreuse.

Il ne faut pas, Monsieur, que vous soyez surpris. Il est fâcheux pour moi d'avoir une si mauvaise nouvelle à vous annoncer. Mais

vous seriez encore plus fâché d'ignorer la vérité. Votre Dame a disparu. Il n'y avoit pas plus d'une demi-heure qu'on s'en étoit apperçu, lorsque je suis arrivé; la fille qui étoit à son service a pris la fuite, ou ne s'est pas fait voir depuis: d'où l'on conclut qu'elle a favorisé son évasion.

On avoit déjà fait avertir quelques-uns de vos meilleurs amis: c'est-à-dire, M. Belton, M. Mowbray et M. Belford. M. Tourville est à la campagne.

Il s'est passé de furieuses scènes entre Mde. Sinclair, Miss Horton, Miss Martin et Dorcas. Will, votre valet-de-chambre, parle de se pendre ou de se noyer.

(¶) On a dépêché de toutes parts pour découvrir les traces de Mabel chez sa mère, qui demeure à Chick-lane, à West Smithfield, et chez un oncle qu'elle a, qui tient auberge à Cowcross, qui n'est pas éloigné, et chez lequel elle demeuroit avant de venir à Londres. (♭) Votre courrier n'ayant fait que changer de cheval, est déjà prêt à partir. Je ne prends que le temps d'ajouter avec la plus vive douleur de cette disgrace, et beaucoup de remercîmens pour votre nouveau bienfait, (sûr ici de n'avoir rien à me reprocher) que j'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre, etc.

MAC-DONALD.

LETTRE CCXCII.

M. MOWBRAY à M. LOVELACE.

Mardi à midi.

(*) CHER Lovelace, j'ai une maudite nouvelle à t'apprendre. Miss Harlowe est partie, — tout-à-fait partie, sur ma foi. Ton courrier ne me laisse pas le temps de te faire des détails; et quand il me presseroit moins, on n'a point encore approfondi l'affaire. Les femmes de la maison font un vacarme d'enfer, rejetant la faute l'une sur l'autre avec une fureur extrême; tandis que Belton et moi, nous les donnons toutes au diable en ton nom.

Si tu apprenois que ton coquin de Will eût été retiré mort de quelque abreuvoir, et qu'on eût trouvé Dorcas pendue avec sa jarretière à la quenouille de son lit; que cela ne te surprenne point. Je ne vois de tranquille que le brave Belford, qui reçoit les dépositions, les accusations, les confessions, et qui verbalise avec l'air important d'un commissaire de Middlesex. Son dessein, je suppose, est de t'informer de toutes les circonstances.

(*) Il faut se souvenir du caractère de M. Mowbray.

Je compâtis de cœur à ta peine. Belton en fait autant. Mais l'enventure peut tourner à ton avantage ; car j'apprends que la belle est partie avec ta marque. Petite folle ! Quelle ressource espère-t-elle de sa fuite ? Personne ne la voudra regarder. On m'assure ici que tu étois résolu d'en faire ta femme, si elle fût restée. Mais je te connois trop bien.

Adieu, cher camarade. Si ton oncle vouloit mourir à présent, pour te consoler de cette perte, ce seroit quitter ce monde bien à propos. Ecris-nous, je t'en prie ; de grâce, écris-nous. Tu écris en diable à Belford ; mais il ne nous montre rien. Tout à toi du fond du cœur.

MOWBRAY.

LETTRE CCXCIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, 29 Juin.

TU as su de Mac-Donald et de Mowbray le fond de la nouvelle : bonne ou mauvaise, je ne sais quel nom tu lui donnes. Mais je souhaiterois avoir eu à te féliciter du même événement, avant que cette infortunée Demoiselle eût été tirée de Hamstead par tes infernales séductions. Tu n'aurois pas à te reprocher la noire

et ingrate bassesse dont ta conscience est maintenant chargée.

Je suis venu à la ville, dans l'unique vue de te servir auprès d'elle, comptant que ta première lettre me mettroit en état de m'employer pour toi sans déshonneur; et lorsque je l'ai trouvée partie, je t'ai plaint; car te voilà infailliblement démasqué; et sous quel exécrable jour vas-tu paroître aux yeux du public? Pauvre Lovelace! Pris dans tes propres piéges! Ta punition ne fait que commencer.

Mais je viens à ma narration. Car tu attends de moi, sans doute, toutes les circonstances de l'aventure, puisque Mowbray t'a marqué que j'ai pris soin de les recueillir.

Il paroît que le glorieux triomphe qu'elle avoit remporté vendredi, avoit considérablement dérangé sa santé; car elle ne s'étoit laissée voir à personne jusqu'à samedi au soir; et Mabel étant entrée alors dans sa chambre, l'avoit trouvée fort mal. Mais dimanche au matin, s'étant habillée, comme dans le dessein d'aller à l'église, elle donna ordre à cette fille de lui faire venir un carrosse. Mabel lui répondit qu'elle avoit ordre de lui obéir en tout, excepté sur cet article, et celui des lettres. Elle fit venir Will, qu'elle chargea de la même commission, et qui s'excusa aussi, sur un ordre contraire qu'il avoit reçu de son maître.

Quelques momens après, elle descendit seule, pour sortir sans être observée. Mais trouvant la porte de la rue fermée à double tour, et point de clef dans la serrure, elle entra dans le parloir voisin, et voulu lever le chassis de la fenêtre; apparemment pour implorer le secours des passans. Elle trouva que depuis la dernière entreprise de cette nature, les volets intérieurs avoient été condamnés. Là-dessus elle alla droit au parloir de Mde. Sinclair, dans le corps de logis de derrière; elle y trouva la vieille furie avec ses deux compagnes; et d'un air ferme elle la pria de lui donner la clef de la rue, ou de faire ouvrir la porte. Cette demande les surprit. Elles s'excusèrent sur vos ordres. « Vous n'avez pas d'autorité sur moi, » leur dit-elle, et vous n'en aurez jamais. » Je vois le dessein de ce corps de logis » retiré, et la raison pourquoi l'on m'a » mise dans cette maison. Songez aux con» séquences de votre refus. Songez à ma » naissance et à ma fortune. Il ne vous » reste que deux voies pour éviter votre » ruine: de m'ouvrir la porte ou de m'as» sassiner, et de m'ensevelir dans quelque » trou de votre jardin ou de votre cave, » assez profond pour vous assurer que mon » corps ne sera pas découvert. Ce que » vous avez déjà fait, mérite la mort, et » si vous me retenez, c'est à vos périls et » risques. »

Quelle noblesse, quelle force d'esprit cette charmante créature a fait éclater, dans toutes les occasions qui demandent du courage et de la constance !

Les femmes répondirent que M. Lovelace sauroit prouver son mariage, et les dédommager de toutes leurs peines. Elles vouloient entreprendre de justifier leur conduite de vendredi dernier, et l'honneur de leur maison. Mais refusant de les écouter, elle les quitta brusquement en les menaçant.

Elle monta quelques degrès pour retourner à son appartement : mais descendant aussitôt sur quelque nouvelle réflexion, elle reprit le chemin du parloir de la rue. L'infâme Dorcas s'étant trouvée sur son passage ; « je saurai me faire des » protecteurs, lui dit-elle, quand les fenê» tres en devroient souffrir. » Cette fille qui l'avoit vue entrer chez Mde. Sinclair, avoit de son idée et dans l'intervalle pris la clef du parloir dans sa poche. Ainsi voyant son esperance trompée, la triste Clarisse prit le parti de remonter, en poussant des gémissemens, et s'abandonnant aux larmes et aux menaces.

Elle n'a pas fait d'autre tentative, jusqu'à celle qui lui a réussi. Les femmes ont supposé que vos lettres, qui sont venues l'une sur l'autre, lui apportoient quelque amusement, quoiqu'elle ne vous ait fait aucune réponse. Elles commençoient à se

persuader qu'elle vous pardonneroit à la fin, et que le dénouement seroit heureux. Dimanche, lundi, et mardi, personne, suivant vos ordres, n'a offert à sa vue son importune présence. Dorcas même ne s'est pas montrée. Mabel a continué de la servir. Mais les bontés qu'elle a marquées pour cette fille, et qu'elle a poussées jusqu'à la familiarité, ont fait juger qu'elle n'étoit occupée que du dessein de s'évader. On a donc redoublé les précautions et les injonctions à cette fille. Mabel rendoit un compte si exact de tous les mouvemens de sa maîtresse, qu'on n'a pu concevoir la moindre défiance de sa fidélité dans son coupable rôle.

Il ne faut pas douter que pendant ces trois jours, votre infortunée Clarisse n'ait donné toutes ses réflexions aux moyens de s'ouvrir le chemin de la liberté. Mais elle n'a trouvé jour à aucun de ses projets. L'invention qui lui a réussi, paroît avoir été l'ouvrage du jour même, puisque l'événement a fait connoître qu'elle dépendoit de la disposition du temps. Mais il est évident, qu'en cultivant sans cesse l'affection de Mabel, elle se promettoit quelque chose de sa simplicité, ou de sa reconnoissance, ou de sa pitié.

Polly Horton lui fit demander Mercredi au matin, la permission de monter à sa chambre. Cette demande fut reçue plus favorablement qu'elle n'avoit lieu de s'y

attendre. Cependant elle se plaignit fort vivement de sa captivité. *Polly* ayant répondu que cette captivité, (si c'en étoit une) alloit finir heureusement le jour suivant, elle protesta positivement le contraire, dans le sens que l'entendoit Polly, et que M. Lovelace à son retour auroit peut-être sujet de se repentir des ordres qu'il avoit donnés, comme tous ses complices de les avoir suivis. (¶) Qu'il envoie, s'il veut, vingt lettres l'une après l'autre, elle ne répondroit à aucune, quoiqu'il pût arriver, et elle ne se relâcheroit en rien en sa faveur, tant qu'elle seroit retenue dans cette maison. Elle ajouta, qu'elle les avoit assez bien averties, elle et Mde. Sinclair, que nul ordre étranger ne devoit les porter à retenir une personne libre. (‖) Qu'après l'effort qu'elle avoit tenté pour sortir, et le refus qu'on lui avoit fait de cette liberté, elle étoit plus tranquille, et que c'étoit aux femmes de la maison à trembler pour les suites. Ce langage qu'elle tint sans emportement, sembloit supposer qu'elle étoit résolue d'attendre votre retour. Les femmes en ont conclu, dans leur craintes pour l'avenir, qu'ayant une si belle occasion de les faire punir suivant la rigueur des loix (*), elle ne sortiroit pas désormais, quand elle en auroit le pouvoir. Et quelle protection,

(*) Elles sont fort rigoureuses en Angleterre contre ceux qui attentent à la liberté d'autrui.

disoit Polly, attendrons-nous d'un homme qui a commis le plus horrible de tous les viols, et qui est lui-même dans le cas s'il est poursuivi, de se voir condamné au supplice, ou de ne pouvoir l'éviter que par la fuite ?

La Sinclair, je lui donne encore ce nom, plus effrayée de cette réflexion que les autres, a dit en gémissant, qu'elle prévoyoit bien que l'issue de cette étrange affaire seroit la ruine de sa *pauvre maison.* Sally et Dorcas ayant part aux mêmes craintes, elles ont jugé toutes ensemble que pour leur sûreté commune, elles devoient laisser la clef pendant le jour à la porte de la rue, afin que la foule des *allans* & des *venans*, comme elles appeloieut leurs visites, pussent déposer que Madame Lovelace avoit toujours été libre de sortir, si elle avoit voulu. Les précautions néanmoins ne devoient pas diminuer. Will, Dorcas et Mabel avoient reçu ordre de redoubler leur vigilance, pour s'opposer à son évasion. — (¶) On ne doutoit pas, d'un autre côté, que son amour pour un homme d'une aussi haute considération que l'étoit à leurs yeux M. Lovelace, et que les belles apparences qui s'offroient pour jeudi, jour de la naissance de son oncle, la détermineroient enfin à changer de sentiment : quoiqu'elle attendit peut-être jusqu'au dernier moment, afin de satisfaire son *orgueil* : ce fut leur *mot.* (‖)

On croit ici qu'elle a remarqué la clef qu'on avoit laissée à la porte; car étant descendue plus d'une fois au jardin, elle a paru chaque fois jeter les yeux vers la porte de la rue.

Hier au matin sur les huit heures, une heure après la visite de Polly, elle dit à Mabel, qu'elle étoit sûre de ne pas avoir long-temps à vivre, et qu'ayant quantité d'habits, qui ne pouvoient après sa mort servir à personne qu'elle estimât, elle vouloit lui faire présent d'une robe d'indienne, à laquelle il y auroit peu de changemens à faire pour la rendre convenable à son état, et s'en faire une parure des jours de fête. Elle lui ajouta, qu'elle étoit la seule personne de la maison qu'elle pût voir sans terreur ou sans antipathie. Cette fille ayant paru fort sensible à sa générosité, elle lui proposa de faire venir une couturière; sous prétexte que n'ayant rien de mieux à faire, elle chercheroit sur-le-champ ce qu'elle avoit dessein de lui donner. Mabel répondit que la couturière de sa maîtresse demeurant dans le voisinage, elle ne doutoit pas qu'il ne fût aisé de la faire venir, ou une de ses ouvrières, pour changer la robe sur-le-champ.

(¶) Je veux vous donner aussi, dit Clarisse, un déshabillé piqué, où il y a très-peu de chose, ou même rien à faire, car vous êtes à-peu-près de ma taille : mais pour la robe, je vous dirai ce qu'il y

faudra faire : les manches, les bords, les paremens sont, je crois, un peu au-dessus de votre état, et demanderont d'être changés. Voyez, dit-elle, si vous pouvez vous procurer la couturière, et nous verrons ensemble ce qu'il y a à faire ; si elle n'a pas le temps de venir en ce moment, qu'elle vienne dans l'après-midi : mais j'aimerois mieux qu'elle vînt à présent : je m'amuserois à vous donner mes idées. Et s'avançant alors à la fenêtre : ha ! il tombe de la pluie, dit-elle, et il en étoit tombé tout le matin. Allez prendre votre capote et votre déshabillé que je vous ai vu porter. (‡) Vous remonterez ici avant que de sortir, parce que j'ai quelques autres commissions à vous donner.

Mabel étant équippée pour la pluie, alla lui demander ses ordres, qui consistoient à lui acheter quelques bagatelles, et elle sortit, mais non pas sans avoir vu Mde. Sinclair, qui étoit dans le parloir de derrière avec Dorcas, et sans l'avoir informée de sa commission, en recommandant à Dorcas de veiller pendant son absence. Ainsi je ne vois aucune apparence que cette fille ait manqué de fidélité dans le rôle qui lui étoit confié, et la générosité de sa maîtresse n'avoit pas fait grande impression sur elle. Mde. Sinclair la félicita de sa bonne fortune, et Dorcas la regarda d'un œil d'envie.

Bientôt Mabel revint avec l'ouvrière qu'elle avoit bien dit qu'elle rameneroit avec elle. Alors Dorcas quitta sa garde.

Miss Harlowe tira de ses malles une robe et un jupon. Elle voulut que Mabel les essayât devant l'ouvrière. Et pour mieux juger des changemens qui seroient convenables, elle fit ôter à cette fille, qui ne fit aucune difficulté, son jupon de dessus et mettre celui qu'elle vouloit lui donner. Ensuite elle lui dit de passer dans l'appartement de M. Lovelace, pour aller se voir dans la glace, et de l'y attendre, qu'elle alloit la suivre et lui donner son avis. Mabel vouloit prendre avec elle ses propres habits et sa capote. Il n'est pas nécessaire, lui dit sa maîtresse, vous les remettrez ici quand nous aurons examiné les changemens. Il est inutile de salir l'autre appartement.

Les deux femmes passèrent dans votre chambre. Au même moment, comme il faut le supposer, Miss Harlowe se revêtit de la robe et du jupon de Mabel, qui étoient de damas blanc; et elle prit aussi sa capote avec le coqueluchon et le tablier de cette fille, et descendit légèrement. Will et Dorcas, n'ayant pas laissé d'entendre marcher dans le passage, avancèrent la tête, et lui virent prendre le chemin de la porte. Mais la prenant pour Mabel : allez-vous bien loin, Mabel, lui cria Will? Elle ne tourna point la tête.

Elle ne répondit point. Mais étendant le bras, elle montra l'escalier de la main; ce que les autres prirent pour un avis de veiller dans son absence : et s'imaginant qu'elle ne tarderoit pas à revenir parce qu'elle ne s'étoit pas expliquée plus formellement, Will monta sur-le-champ, et se tint sur le pallier pour attendre son retour.

Mubel et l'ouvrière, agréablement occupées, l'une à considérer l'ouvrage qu'elle auroit à faire, l'autre au plaisir de se voir dans ce bel habillement, laissa couler le temps sans le remarquer. Mais s'étonnant enfin de ne pas voir sa maîtresse, Mabel alla frapper doucement à sa porte; et n'entendant personne, elle ne fit pas difficulté d'entrer. Will qui la vit de son poste dans les habits de sa maîtresse, fut d'autant plus surpris qu'il croyoit l'avoir vue sortir avec les siens. Il savoit déjà le présent qu'on lui avoit fait. Car faites un cadeau à un Domestique, tous les autres vont le savoir dans une minute. — (¶) Will s'avance jusqu'à elle et la joint à la porte : comment diable cela se fait-il ? Vous venez de passer et de sortir tout-à-l'heure dans vos habits. Comment vous trouvé-je dans ceux-ci ? et déjà parée de votre nouveau présent, lui dit-il ? (♭) Comment avez-vous pu passer sans que je vous aie apperçue ? et ne laissant pas de l'embrasser : je me vanterai, ajouta-t-il, d'avoir

donné un baisé à ma maîtresse, ou du moins à quelqu'un vêtu de ses habits. — C'est fort bien, M. William : je vois que vous êtes bon gardien. Mais savez-vous où est Madame ? — N'est-elle pas dans l'appartement de mon maître, répondit Will ; et ne l'entendois-je pas en ce moment parler avec vous ? — Non, c'étoit une ouvrière de Mde. Dolins qui m'ajustoit cette robe. — Tous deux demeurèrent la bouche ouverte, à ce qu'ils ont dit : surtout Will qui croyoit avoir vu sortir Mabel dans ses propres habits. Tandis qu'ils étoient à s'étonner, à raisonner là-dessus, Dorcas survint avec votre quatrième lettre que votre courrier venoit de lui remettre pour sa maîtresse, et voyant Mabel parée, après l'avoir vue, à ce qu'elle croyoit, quelques minutes auparavant dans son habillement de tous les jours, elle partagea le même étonnement, jusqu'à ce que Mabel étant rentrée dans la chambre, et n'appercevant plus ses habits, commença sérieusement à se défier de la vérité. Elle communiqua ses soupçons aux deux autres, qui conclurent aussitôt que leur maîtresse c'étoit certainement échappée. (¶) Il s'éleva aussitôt entr'eux un bruit d'accusations et de reproches, *vous auriez dû faire ceci, et vous auriez dû faire cela*, qui donna l'alarme à toute la maison. Chaque appartement des deux corps de logis vomi son démon, au nombre de qua-

torze ou quinze, en y comprenant la Sinclair et ses suppôts. (‖)

Will raconta son histoire à l'assemblée; et sans perdre un moment, il sortit, comme il avoit déjà fait en pareille occasion, pour aller s'informer à tous les cochers et les porteurs du voisinage. Dorcas se justifia sans peine aux dépens de la pauvre Mabel, qui se voyant soupçonnée de porter sur elle-même le prix de sa trahison, faisoit une figure coupable et déconcertée. Dorcas, jalouse du présent, étoit prête à la dépouiller de la robe. La vieille, furieuse, et l'écume à la bouche, crioit d'une voix épouvantable, ordonnant de saisir la coupable, dont on ne vouloit rien entendre pour sa défense, et qu'on auroit pas crue, quand elle auroit pu parler.

(¶) Quoi! crioit la vieille, une malheureuse traîtresse perdra ma maison pour jamais! D'honnêtes gens peuvent être séduits et corrompus, mais il étoit bien étrange qu'une maison comme la sienne ne pût être fidellement servie par des méchantes créatures qui étoient gagées pour cela, et qui, en y entrant, savoient à quoi on devoit les employer, et qui ne pouvoient pas avoir de prétentions à l'honnêteté ni à aucun principe. — Qu'on en fasse un exemple, dit-elle; je ne peux pas la souffrir: point de grace: qu'on appelle le cuisinier: qu'on appelle le mar-

miton ; tous deux vinrent aussitôt. Voyez cet infernal démon , cette maudite pie , ce fut son expression , noire et blanche avec la robe de sa maîtresse sur le dos. Mais j'en veux faire un exemple pour toutes les perfides qui trahissent la confiance. Apportez-moi tout-à-l'heure le grand gril de fer. Qu'on fasse un feu d'enfer ; (avec un serment et une imprécation à chaque mot) donnez-moi le couperet tout-à-l'heure. (b) Je veux la mettre en pièces de mes propres mains , avec le couperet de la cuisine , en faire une charbonnée à tous les chiens et les chats du quartier , et manger moi-même la première tranche sans sel ni poivre. — La pauvre Mabel , à demi-morte de frayeur , s'attendoit à tout moment à se voir mettre par quartiers , voyant une demi-douzaine de griffes ouvertes attachées sur elle à la fois. Elle promit de tout avouer. Mais lorsqu'elle eut la liberté de parler , cet aveu se réduisit à rien ; car elle n'avoit rien à avouer. Sally et Polly , en mêlant la miséricorde aux imprécations , lui ordonnèrent de se retirer , se chargeant de l'examiner à part elles-même , pour se mettre en état d'informer *Monsieur* des circonstances. Et alors , si elle ne pouvoit se justifier , ou si , se trouvant coupable , elle ne donnoit pas quelques lumières , pour trouver cette méchante dame , qui avoit eu la noirceur de jeter toute la

maison dans cet embarras, elles promirent de l'abandonner de bon cœur au gril et au couperet. Mabel, fort aise du répit, monta dans la chambre de sa maîtresse, où elle devoit subir son interrogatoire. Mais pendant que Sally faisoit le docteur, et discouroit sur les loix, avec sa morgue et son ton ordinaires, Mabel revêtit en hâte un autre robe; et se glissant sur l'escalier, elle se sauva, sans être apperçue, chez ses parens. Cette fuite qui ne me paroît venue que de sa terreur, a passé, suivant la méthode des tribunaux de justice, pour une confirmation de son crime.

Voilà les circonstances de l'évasion de Miss Harlowe : tu ne me feras pas un reproche d'être descendu dans tous les détails. — Qu'il me tarde de triompher dans cette occasion, en voyant tes emportemens et ta furie! Je te supplie, mon cher Lovelace, ne manque pas d'extravaguer richement dans ta première lettre. Je regretterois beaucoup que tu ne fisses pas le furieux dans toute la beauté du rôle.

Mais, Lovelace, où peut être allée l'infortunée Clarisse? et qui peut peindre la détresse où elle doit être?

Tes anciennes lettres donnent lieu de supposer qu'elle doit avoir très-peu d'argent. Dans une fuite si prompte, elle n'a pu emporter d'autres habits que ceux

qu'elle avoit sur elle, et tu connois l'homme qui m'écrivoit autrefois (*) : « Son père ne la recevra point. Ses oncles ne fourniront point à son entretien. Sa Norton est dans leur dépendance, et ne peut rien. Miss Howe n'oseroit lui donner un asyle. Elle n'a pas un ami, une connoissance à Londres. C'est un pays étranger pour elle. » Permets que j'ajoute : « elle se voit dépouillée de son honneur, par l'homme en faveur duquel elle a fait tous ces sacrifices et qui s'étoit engagé par mille sermens à devenir son époux, son protecteur et son ami. »

Quelle doit être la grandeur de son ressentiment, pour le barbare traitement qu'elle a reçu ! Qu'il est digne d'elle d'avoir fait l'objet de sa haine de l'homme qui avoit été celui de son amour ; et, plutôt que de se voir sa femme, d'avoir pris la résolution d'exposer sa disgrace à l'univers, de renoncer à tout espoir de réconciliation avec sa famille, et de courir mille hasards qui menacent visiblement son sexe, sa jeunesse et sa beauté, dans l'état d'indigence et d'abandon où elle est.

(¶) Ne te souviens-tu plus de ce trait qui frappe sur toi dans une des feuilles volantes écrites dans son délire, et qui

(*) Voyez Lettre CLXXV.

pourtant ne sent nullement une raison dérangée.

Je peux t'assurer que j'y ai souvent réfléchi depuis et sérieusement. Et comme le second outrage que tu méditois, me démontre qu'elle ne fit alors aucune impression sur toi, et que peut-être tu n'y as jamais songé depuis, je veux te transcrire ici le passage.

S'il est vrai, comme la religion nous l'enseigne, que Dieu nous juge en grande partie, sur le bien ou le mal que nous nous faisons, les uns aux autres. — Malheureux, songe, songe à temps quelle sera ta condamnation! (*)

Et cette doctrine de bienveillance réciproque est-elle donc l'essentiel de la religion? En vérité je le crois. Car pour nous livrer un moment à des réflexions sérieuses, puisque enfin nous ne sommes athées que de pratique, Dieu, l'Etre des êtres, a-t-il besoin de quelque chose de nous pour lui-même? Et ne nous commande-t-il pas les œuvres de miséricorde l'un envers l'autre, comme le moyen d'obtenir la sienne? Principe sublime et bien digne du Suprême Intendant de toutes choses, et du Père de tous les êtres. Mais si nous devons être jugés d'après cette règle, quelle doit être en effet ta condamnation, seulement pour ta conduite envers cette Dame? Et quelle

(*) Septième feuille des notes de Clarisse.

doit être la mienne, et celle de toute notre société, relativement à d'autres femmes ? Quoique nous ne soyons pas la moitié si méchans que toi, autant par défaut d'inclination, j'espère, que par défaut d'occasions. (b)

J'ajouterai que pour ton intérêt comme pour le sien, je souhaiterois encore que cette funeste aventure pût se terminer par le mariage. C'est le seul tempérament qui puisse sauver votre honneur à tous deux. On peut espérer encore de dérober la connoissance du passé au public et à sa famille. Tu peux la dédommager de toutes ses souffrances, si tu prends la résolution de devenir pour elle un mari tendre et complaisant. Est-ce ton intention ? En ce cas, j'accepte avec joie toutes les commissions qui peuvent te conduire à cette heureuse fin, et je n'épargne rien pour retrouver le précieux trésor que tu as perdu ; du moins si cette belle offensée veut souffrir la présence d'un homme qui fait profession d'amitié pour toi : et je ne crois pas que je puisse jamais te donner de plus grande preuve, que je suis effectivement ton sincère ami,

BELFORD.

P. S. Les habits de Mabel ont été jetés ce matin dans le passage de la porte : personne ne sait par qui.

LETTRE CCXCIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 30 Juin.

JE suis perdu, perdu sans ressource, pis que si j'étois anéanti ! C'en est fait. Mais crois-tu que la nouvelle seule n'étoit pas assez accablante, sans en charger encore le poids de barbares reproches, que tu n'as acquis le pouvoir de me faire que par mes propres communications volontaires ? et dans un temps surtout où j'ai encore à soutenir un autre chagrin des plus sensibles.

(¶) J'imagine que s'il est quelque chose de ce qu'on dit des peines d'une autre vie, ce ne sera pas une des moindres mortifications pour un damné tout nouveau, de se voir punir par un damné plus méchant et plus vieux que lui, et que le pauvre souffrant couché avec un chat à neuf queues, chacune armée par le bout d'une étoile de bronze ardent, s'entende crier aux oreilles par le vieux satyre : subis ton châtiment, subis ton châtiment. — Et pourquoi ? pourquoi ? *Pourquoi ?* S'il disoit la vérité, il répondroit : pour n'être pas un démon aussi méchant que moi.

Tu es sûrement assez bon casuiste ; pour savoir, et j'ai déjà insisté sur ce point, (*) qne le crime de séduire une jeune fille crédule et foible, est aussi grand que celui d'attirer dans ses piéges une fille incrédule et vigilante.

Et quelque peu généreuse que puisse paroître la réflexion que je vais faire, sur-tout venant de ma plume, permets-moi de te la dire ; la voici. Si une femme, telle que Miss Harlowe, étoit dans l'intention d'entrer dans l'état du mariage, (je suis résolu de tromper ton attente, et de te priver du triomphe dont tu te flattois, à voir ma rage et mon désespoir) et de contribuer, suivant le systême des anciens patriarches, à la génération de fils et de filles, sans autre vue que de les élever dans la piété, et d'être des membres utiles de la sociéte, que diable avoit-elle affaire de laisser son imagination vaguer et courir après un libertin ; après un homme qu'elle savoit être un libertin.

Oh, diras-tu ; elle espéroit avoir le mérite de le retirer du vice ! Elle s'étoit fait une charmante idée d'avoir un pénitent de sa façon pendu à ses côtés à l'église, sous les regards applaudissans des voisins ; et de le voir, à mesure que leur famille augmenteroit, marcher avec elle à la tête de ses petits garçons et de ses petites filles,

(*) Voyez Lettre CLXXIV.

comme en procession, et se glorifiant des fruits de leurs *honnêtes désirs*, suivant l'expression de mon bon Seigneur Evêque, dans sa *permission*.

Quel charmant spectacle de voir tout ce groupe nombreux s'agenouiller ensemble dans un banc, depuis l'aîné jusqu'au cadet; comme cette famille que nous avons vue un jour sur un antique monument, où l'honnête chevalier est représenté vêtu de son armure, à genoux, les mains levées en haut, avec une demi-douzaine de gros poupons tondus, rangés derrière lui; suivant les degrés de leur âge et de leur grandeur, tous dans la même posture. — Et en face, sa pieuse Dame, avec une fraise autour du cou, et autant de petites filles au visage couleur de petit-lait, toutes à genoux derrière elle : un autel au milieu des deux, et dessus un gros livre ouvert : sur leurs têtes, des rayons d'une lune dans son croissant, sortant du milieu des nuages argentés, et environnant les armoiries avec cette inscription : *Dans le ciel le salut* — ou le *repos* peut-être, supposé qu'il leur soit arrivé de passer ensemble la vie ordinaire des mariés, dans les querelles et la contradiction.

C'est certainement un aussi grand malheur pour moi d'avoir rencontré Miss Harlowe, pour peu que j'eusse fait cas de ma réputation et de ma tranquillité, que pour elle de m'avoir jamais connu. Après

tout, qu'ai-je fait que suivre les maximes que toi et moi et tout autre libertin pratiquent? et que nous avons, avant que je connusse cette belle, suivies constamment de jolie fille en jolie fille, courant en attaquer une autre, dès qu'une avoit été subjuguée, — à-peu-près comme font ces marchands de foire de campagne, avec leurs chars volans et leurs chevaux aîlés, que vous entendez crier sans cesse : *qui monte à la file? qui veut monter à la file?*

Mais ici dans le cas actuel, pour continuer la métaphore *volante*, (car il faut que je plaisante, ou que j'enrage) c'est une jolie petite Miss, tout fraîchement sortie de la robe de l'enfance, et amenée pour acheter quelque joli bijou de foire : car le monde, Belford, n'est, tu le sais, qu'une vaste foire : et pour te rendre sérieux pour sérieux, tous ses plaisirs ne sont que des chevaux d'enfant, enjolivés de clinquant, que pains d'épice dorés, que trompettes bruyantes, que tambours peints, et autres brillantes et vaines bagatelles.

Vois à présent cette jolie petite Miss, trottant légèrement de loge en loge, d'une allure tout-à-fait jolie. D'abord se présente à elle un petit jeune homme, nommé comme qui diroit Wierley; suit un autre faquin, toujours dansant, nommé Biron; ensuite un troisième souriant et grimaçant, nommé Symmes; et puis un

monstre, le plus hideux de la bande, avec un large coffre sous son bras, et des contrats de parchemin de la ceinture jusqu'aux talons, appelé Solmes. Tous la poursuivant de curiosité en curiosité, se pressant sur ses pas à chaque tour qu'elle fait, s'arrêtant quand elle s'arrête, et se remettant en mouvement quand elle marche. C'est ainsi, ayant toujours des galans pendus à sa ceinture; mais toujours sous l'œil de ses vigilans gardiens, que la jolie petite Miss traverse toute la foire, donnant et recevant du plaisir, jusqu'à ce qu'à la fin, éprise de l'invitation de l'orateur au chapeau bordé, et voyant plusieurs jolies porteuses de bavettes rangées en file dans le char-volant; et fendant sans danger l'air obéissant; dans ces voitures où l'un s'élève tandis que l'autre descend, vraie peinture du monde, et toutes les petites aventurières ayant aussi peu de crainte que de prévoyance; elle est tentée de s'y hasarder aussi et d'y monter.

Suppose qu'alors elle se glisse adroitement, au moment où elle n'a près d'elle aucun de ses parens; s'il arrive qu'après deux ou trois courses de haut en bas et de bas en haut, sa jolie tête commence à s'étourdir, et qu'elle se jette elle-même hors du char, lorsqu'il est à sa plus grande élévation, et qu'elle se brise sa jolie petite cervelle. Qui peut l'empêcher? Et

voudroit-on pendre le pauvre diable ; dont le métier public est de faire cheminer dans son char volant les jolies petites filles ?

Il est vrai que cette petite Miss, étant une fort jolie petite Miss, une petite Miss universellement admirée, une bonne petite Miss, qui avoit toujours bien su par cœur sa leçon, qui avoit passé par tous les degrés de doctrine exemplaire avec les applaudissemens de tout le monde, qui avoit brodé avec les couleurs les plus vraies et les mieux nuancées, un Abraham offrant Isaac en sacrifice, un Samson combattant les Philistins, et des fleurs, et des nœuds, et des arbres, et le soleil et la lune, et les sept étoiles, tous tableaux charmans, suspendus derrière leurs glaces, pour l'admiration de ses futurs petits enfans ; une petite Miss qui devoit hériter d'une fort jolie fortune, qui descendoit d'une fort jolie famille de plus de cent ans de noblesse, laquelle vivoit fort joliment, fort peu respectée pour son propre compte ; mais beaucoup à cause de la petite Miss, — de voir qu'une aussi merveilleuse petite Miss soit tombée dans une aussi grande infortune : c'est vraiment une bien déplorable chose. Mais, dis-moi, la perte d'un enfant ordinaire, de toute autre famille moins distinguée, avec des qualités moins brillantes ou moins aimables, ne seroit-elle pas une perte aussi grande pour cette humble famille, que

peut l'être pour celle-ci la perte de sa jolie petite Miss ? Et pour descendre à un exemple fort bas à la vérité, et ne considérer que la personne : doutes tu le moins du monde que ta lourde face, dans sa grossière et forte charpente, n'ait pas été autant admiré de ta mère, que si tu avois eu le visage d'un Lovelace, ou de quelqu'autre joli cavalier ? Si elle avoit fait faire ton portrait, auroit-elle pardonné au peintre, s'il n'avoit pas rendu tous tes traits avec assez d'exactitude et de vérité, pour que chacun t'y reconnût ? Une belle ressemblance est tout ce qu'on demande. La laideur que l'habitude nous a rendue familière, surtout pour des parens qui ont une partialité naturelle et aveugle pour leurs enfans, sera la beauté par toute terre. — Fais l'application.

*

Mais, hélas, Belford ! toute cette dépense d'imagination ne sert qu'à t'offrir la peinture de ma propre contenance, que je te fais moi-même, pour échapper à ta malignité. — Quoique ce soit répondre à tes vues, peu dignes d'un ami, que de faire un pareil aveu ; je ne puis m'empêcher de t'avouer, que je suis percé jusqu'au fond du cœur par ce malheureux... dirai-je accident ? Oh ! n'y aura-t-il donc personne que je puisse égorger, à titre de

négligence ou de trahison, pour calmer mes transports de vengeance ? (‖)

Lorsque je réfléchis sur le dernier de mes criminels projets, après avoir vu le premier attentat si noblement ressenti, repoussé même autant qu'il étoit possible à son état, avec un si noble courage, je suis forcé de conclure que j'étois possédé, fasciné sous le pouvoir de ces détestables Circé, qui prétendant connoître leur sexe, ne cessoient pas de me répéter, qu'il y a pour chaque femme un moment de foiblesse ou de molle résistance, qu'il falloit trouver et saisir : (¶) et que je n'avois pas encore, et encore, et encore assez multiplié les épreuves.

Mais que si enfin ni l'amour, ni la terreur ne pouvoient faire sortir pour moi la chance de l'heureux moment, qu'elles sauroient la réduire par leurs maudites ruses, et qu'une fois domptée, elle le seroit pour toujours ; et qu'elles en appeloient à ma propre expérience, à ma connoissance de leur sexe, pour la justification de leur principe. (‖) J'avoue qu'il me paroissoit confirmé par cette expérience qu'elles invoquoient : car penses-tu que je me fusse obstiné dans mes résolutions contre un tel ange, si j'avois connu jusqu'alors une seule femme, qui eût résisté si constamment aux artifices, et à la persévérance d'un amant chéri ? Pourquoi donc les exemples d'une vertu si inébran-

lable ne sont-ils pas plus communs? (¶) Ou, pourquoi faut-il que le seul, qui ait peut-être jamais existé, me tombe en partage, à moins que ce ne fût pour doubler mon crime et en même temps pour convaincre tous ceux qui viendroient à savoir son histoire, qu'il est des anges, comme il est des démons, *incarnés* dans l'espèce humaine? (‖)

Mais c'en est assez pour l'aveu que je ne balance point à te faire; assez pour alléger et égayer un peu ma conscience, et pour désarmer aussi ta malice, en reconnoissant ma faute; car personne ne peut dire autant de mal de moi, que j'en dirai moi-même dans cette fatale occasion.

J'ajouterai encore, pour te prouver la sincérité de mon répentir, que si dans l'espace de trois jours, ou dans tout autre temps, avant qu'elle ait découvert la fausseté des histoires qui regardent le capitaine Tomlinson et son oncle, tu peux la retrouver, et la disposer à me faire grâce, je l'épouse à l'instant en ta présence et devant le Capitaine qui doit représenter son oncle.

Je ne désespère pas encore de ce dénouement. Dans quelque lieu que soit ma Clarisse, elle n'y peut être cachée longtemps. J'ai déjà mis toutes mes machines en mouvement pour la découvrir, et si j'ai le bonheur de tomber sur ses traces, lorsqu'aucun de ses parens, de ses amis,

comme tu l'observes, ne lui offrira sa protection ; quel est l'homme indifférent qui se souciera de se commettre avec un homme de ma figure, de mon rang et de ma résolution ? Montre-lui donc ma promesse, et tout autre endroit de cette lettre que tu croiras propre à faire impression sur son cœur, si tu peux la découvrir. Indépendamment de l'amour et de la justice, je serois bien aise, après tout, que cette affaire, qui est assez mauvaise en elle-même, finît sans aucune suite plus fâcheuse : et je ne sais pourquoi il me vient à l'esprit, que si nous ne la terminons pas entre ma charmante et moi, elle fera couler tôt ou tard quelques gouttes de sang. C'est une autre raison qui ne doit pas lui permettre de pousser le ressentiment trop loin : non que je fusse bien fâché d'ailleurs d'une pareille affaire, si je pouvois choisir mon homme...., ou si tu veux, mes hommes ; car à l'exception d'elle, je déteste cordialement cette famille, et je lui voue éternellement la même haine.

En réfléchissant sur ta lettre, je ne trouve pas que ce plan de fuite ait rien d'extraordinaire. Elle doit avoir compté sur son bonheur plus que sur les vraisemblances, puisqu'elle n'a pu se promettre de réussir qu'en trompant Dorcas, Will., la Sinclair et les nymphes, ou dans la supposition qu'elle les trouveroit hors de

garde. Ainsi je ne suis pas jaloux de l'invention. Mais c'est à moi, lorsque je verrai ces fidelles dépositaires, à les remercier de leur vigilance, et d'avoir jugé à propos pour leur sûreté future, de laisser la porte de l'allée à demi-ouverte. Malédiction sur cette troupe d'imbécilles! Mabel mériteroit une robe de poix et un bûcher, plutôt que la robe de taffetas qui est le prix de sa trahison. Comme on a rapporté ses habits, je veux que cette robe soit renvoyée à sa maîtresse avec les autres, lorsqu'on aura découvert sa retraite. Qu'on attende néanmoins mes ordres; car il faut ramener, s'il est possible, cette chère fugitive.

Je suppose que mon stupide coquin, qui n'a pas su distinguer l'air noble et la taille divine de ma charmante, de la forme épaisse et voûtée de Mabel, a couru d'abord vers Hamstead. Cependant j'ai peine à croire qu'elle ait pris cette route. Il devoit aller de rue en rue, à toutes les affiches des chambres à louer, et s'informer des nouveaux venus: particulièrement chez les marchandes de modes, et dans toutes les maisons où l'on travaille à l'usage des femmes, celles où l'on prend le thé, le café, etc. Si je ne reçois pas bientôt quelques nouvelles, je ne conseille pas à Dorcas, à Will, à Mabel de paroître devant moi, quelque parti que prennent à leur égard les maîtresses de la maison.

(¶) Cette lettre, quoiqu'écrite par abréviation, est fort longue, surtout ne contenant ni narration, ni journal de mes démarches : car celles-là sont d'une longueur toute naturelle, et je pourrois dire inévitable. Mais depuis quelque temps je me suis tant habitué à écrire longuement, que je ne saurois plus m'en empêcher. Il faut pourtant que j'allonge encore celle-ci d'une explication que je te dois sur un autre accident que cette fuite de Miss Harlowe, et que je t'ai dit en commençant, qui me chagrinoit cruellement. (‖) Le vieux Pair (maudite soit sa constitution de fer; car cette maladie devoit l'emmener) est parvenu à force de soufre, de feu, et le diable sait de quoi, à forcer la goutte de quitter la contr'escarpe de son estomac, justement lorsqu'elle avoit rassemblé toutes ses forces pour donner l'assaut à la citadelle de son cœur. En un mot, ils ont trouvé le moyen, par toute l'artillerie de leur art, de chasser le mineur trop lent du centre aux extrémités, où il s'est cantonné sur le gros orteil qu'il s'amuse à ronger, dans le temps que je me croyois heureusement délivré de la maladie et du malade.

Ainsi, moi qui te parlois de laudanum pour le tien, et précédemment de l'expédient du drap mouillé, et qui n'en ai pas moins eu la folie de laisser glisser d'entre mes doigts huit mille livres sterlings de

rente, lorsque j'en avois déjà pris possession autrement qu'en imagination, ayant déjà demandé des éclaircissemens aux gens d'affaires, que j'écoutois me parler de sommes à recueillir, de renouvellement de baux et d'autres soins de cette espèce. Je mérite bien d'être mortifié. — Tu ne t'imaginerois pas de quel œil différent tous les domestiques et mes cousines mêmes, me regardent depuis hier. Les révérences ne sont pas la moitié si profondes. On ne m'honore plus du titre de Milord. A présent je suis redevenu le *cousin Lovelace ;* on me traite avec la familiarité ordinaire, sans titres, sans formules respectueuses. Ils ont même l'insolence de me féliciter sur le rétablissement du *meilleur des oncles*, et je suis forcé d'en marquer autant de joie qu'eux; tandis que si les plaintes pouvoient être utiles à quelque chose, j'en pleurerois volontiers de douleur et de rage.

J'avois déjà réglé mon deuil en imagination; à l'exemple d'un certain ministre étranger, qui, suivant le récit de l'honnête Kennet, avoit à démi-épuisé toutes les boutiques de Black-Well de ses étoffes noires, avant la mort, et même avant la dernière maladie de Charles II.; preuve, dit l'historien, que le monarque devoit être empoisonné, et que cet ambassadeur étoit dans le secret. Insensé que je suis! Je n'ai pas pu profiter de cette idée. Que sert d'avoir lu l'histoire, quand on n'en

tire pas d'utilité pour soi-même ? C'est ainsi, mon pauvre Belford, que s'est vérifiée une des profondes observations du vieux Pair ; *un malheur ne vient jamais seul ;* et que la patience de ton ami est exercée par un double chagrin.

LETTRE CCXCV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mercredi au soir, 28 Juin.

O ma très-chère Miss Howe ! Je suis encore une fois échappée. Mais hélas ! non, non, je n'ai pas eu le bonheur d'échapper toute entière. Ah ! plaignez votre malheureuse Clarisse. Vous me haïrez vous-même. Je le crains. Cependant, non vous ne me haïrez pas, lorsque vous serez informée de tout.

Mais ne parlons plus de moi ! de moi, qui n'existe plus. — Vous, chère amie, qui pouvez vous lever le matin pour recevoir des bénédictions et pour en répandre ; qui vous retirez le soir, tranquille dans vos innocentes réflexions, et qui n'avez que de la douceur à goûter dans un sommeil profond et paisible, que nul trouble, nulle crainte n'interrompt, conversez avec les anges et les saints, qui ne sont plus purs que vous, que parce

qu'ils ont sécoué l'enveloppe importune du corps, vous ferez l'objet, l'occupation de mes pensées, comme vous avez fait long-temps, long-temps mon unique plaisir. Je révérerai de loin ma chère et bien-aimée Anne Howe; et je considérerai, j'honorerai dans elle ce qu'étoit autrefois Clarisse Harlowe.

✂

Pardon, chère Miss Howe ! Ah ! pardonnez mon égarement. Mon repos est détruit. Ma raison même est atteinte. A combien d'idées extravagantes devez-vous vous attendre, si vous daignez comme autrefois m'accorder la faveur de votre correspondance !

O ma très-chère, ma meilleure, mon unique amie ! Quel horrible récit j'ai à vous faire ! mais je retombe encore sur moi : sur moi qui ne me dois plus que de la haine et du mépris. Je me délivrerai de cet odieux objet, si je le puis. Et pourquoi ne le pourrois-je pas, lorsqu'à l'exception d'un monstre inhumain, il me semble que je ne hais rien tant que moi-même, au moins pour un moment, (et je doute que j'aie long-temps à faire cet effort) pour m'informer uniquement du cher objet de mes affections, de ma tendre et bien-aimée Miss Howe..... dont l'ame pure, et sans tache, vêtue de tous les charmes de l'innocence, éclate de

blancheur et de lumière..... Mais où m'égarai-je encore ?

✻

En relisant ce que je viens d'écrire, je me déterminerois à déchirer ma lettre, si je craignois de vous laisser voir jusqu'où va le désordre de mon esprit. — Comment vous portez-vous ? Il paroît que vous avez été fort mal. Apprenez-moi, ma chère, que vous êtes bien rétablie, que votre mère est en bonne santé. Hâtez, hâtez, je vous en supplie, de si précieuses nouvelles. C'est une consolation que vous me devez; car si la vie n'est rien de pis qu'un état mélangé, une espèce d'échiquier, où le blanc et le noir se succèdent, je dois bien avoir à présent quelques rayons moins lugubres, après n'avoir vu pendant long-temps, long-temps, que le noir le plus affreux, le plus absolu, sans nulle interruption.

✻

Mais que signifie cet amas d'idées incohérentes, lorsque je n'ai d'autre objet que d'obtenir des nouvelles de votre état passé, de votre santé actuelle, par quelques mots adressés à Mde. Rachel Clarck, chez M. Smith, marchand gantier dans Kings Street à Covent-Garden. Votre réponse, quoique ma demeure soit un secret

pour toute autre que vous, parviendra sûrement dans les mains de votre *infortunée*.... — Non, ce n'est pas dire assez; de votre *misérable*.

CL. HARLOWE.

LETTRE CCXCVI.

Mde. HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Vendredi, 30 *Juin*. (*)

MISS,

VOUS serez surprise de recevoir une lettre de moi. Je suis extrêmement peinée de la triste situation où vous paroissez être. Une jeune personne qui donnoit de si belles espérances ! Mais vous voyez quel est le fruit de la désobéissance à ses parens. Pour moi, quoique je vous plaigne, je plains beaucoup plus votre malheureux père et votre mère. Après une si belle éducation qu'ils vous ont donnée : de si heureux progrès que vous aviez faits ; après le plaisir qu'ils trouvoient à vous voir croître sous leurs yeux ! voilà donc ce qui leur en revient.

(*) Cette lettre étoit sous l'adresse qui est marquée dans la précédente.

Mais je vous prie, Miss, de ne pas faire tomber ma fille dans la même faute qui vient de la désobéissance. Je lui ai défendu plus d'une fois toute correspondance avec une personne qui a été capable d'une si téméraire démarche. Cette liaison ne peut lui faire honneur, cela est certain. Vous n'ignorez pas quels ont été mes ordres; et cependant votre commerce ne laisse pas de continuer, malgré le chagrin que j'en ressens. Ma fille m'a souvent marqué de l'humeur à cette occasion. *La contagion*, Miss.... Vous n'ignorez pas le reste du proverbe.

Dans le monde où nous sommes, les gens ne peuvent être malheureux seuls. Il faut qu'ils enveloppent dans leur disgrace leurs amis et leurs connoissances, qui ont eu la discrétion de se garantir des mêmes erreurs, et qu'ils les rendent aussi malheureux que s'ils avoient donné dans la même étourderie. C'est ainsi que ma pauvre fille est continuellement dans la tristesse et dans les larmes. Je la vois insensible à son propre bonheur, uniquement parce que vous êtes dans l'infortune. Si ceux qui cherchent leur ruine, portoient seuls la peine de leur obstination, ce ne seroit rien encore. Mais, Miss, Miss, de quoi n'avez-vous pas à répondre, vous qui avez fait saigner autant de cœurs que vous aviez connu d'amis! Tout le sexe est blessé par votre chûte.

Car quel autre modèle que Miss Clarisse Harlowe, les pères et les mères proposoient-ils à leurs filles ?

Ma lettre devient longue, quoique je ne voulusse vous dire que quelques mots, pour vous défendre d'écrire à ma Nancy. J'y suis obligée par deux motifs ; votre fausse démarche, et l'amertume dont vos lettres remplissent le cœur de ma fille, sans qu'il vous en revienne aucun bien. Si vous l'aimez, cessez donc de lui écrire. Votre dernière et triste lettre est tombée entre mes mains dans son absence ; et je me garderai bien de la lui faire voir. Car si elle la voyoit, il n'y auroit pas moyen de la consoler, ni moi, dont elle fait toutes les délices.... comme vous faisiez autrefois celles de vos parens.

Mais il me semble qu'à présent vous reconnoissez assez vos fautes. C'est le sort de toutes les filles inconsidérées, lorsqu'il est trop tard ; et quelle est alors leur humiliation, après un excès de présomption et d'entêtement.

Peut-être vais-je trop loin. Je ne voulois qu'en dire assez pour faire connoître que je me déclare contre votre témérité, comme il convient à toute mère allarmée pour sa fille, et particulièrement à celle qui ne laisse pas de se dire, en vous plaignant, et faisant des vœux pour vous, Votre très-humble, etc.

ANNABELLE HOWE.

P. S. J'envoie cette lettre par un exprès dont les affaires ne le menent qu'à Barnet, avec ordre de la mettre à la *petite poste*, parce que vous n'avez pas besoin de me répondre. Je sais combien vous aimez à faire usage de votre plume, et d'ailleurs l'infortune rend les gens plaintifs.

LETTRE CCXCVII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Mde. HOWE.

Samedi, premier Juillet.

PERMETTEZ, Madame, que je vous importune par quelques lignes; ne fût-ce que pour vous remercier de vos reproches, quoiqu'ils aient tiré de nouvelles gouttes de sang d'un cœur dont les plaies ne se fermeront jamais. Mon histoire est affreuse. Elle a des circonstances qui exciteroient la pitié, si elles étoient connues, et qui même pourroient faire porter de moi un jugement assez favorable. Mais c'est mon devoir, et ce le sera toujours, de me livrer au répentir de mes fautes, sans chercher à les excuser. Je ne veux point affliger votre ame. Si je puis *souffrir seule*, je ne chercherai point, le moins qu'il me sera possible, à faire partager mes peines. C'étoit même dans cette résolution que j'avois pris la plume, lorsque

lorsque j'ai fait la lettre qui est tombée entre vos mains. Ma seule vue, par un motif très-particulier, autant que par l'affection sans bornes que je porte à ma chère Miss Howe, étoit de savoir d'elle-même, s'il est vrai qu'elle ait été malade, depuis si long-temps que je n'ai point eu de ses nouvelles, comme j'ai eu le chagrin de l'entendre dire ; et si l'on a dit vrai, comment elle se porte à présent. Mais le sujet de mes peines étant fort récent, et le sentiment de ma douleur excessif, peut-être ai-je trop parlé de moi-même dans ma lettre. On est porté, dans l'affliction, à se tourner vers ceux qu'on croit capables de s'intéresser à nos peines, et dont on espère de la pitié et de la consolation ; ou, pour m'exprimer mieux et avec plus de concision dans vos termes, *l'infortune rend les gens plaintifs*. A qui le malheureux adressera-t-il sa plainte, si ce n'est à son ami ?

Miss Howe s'étant trouvée absente, lorsque ma lettre est arrivée; je me flatte qu'elle est bien rétablie. Mais ce seroit une satisfaction pour moi, de savoir s'il est vrai que cette chère amie ait été malade. Deux mots encore de votre main vous paroîtroient peut-être une trop grande faveur. Si vous aviez la bonté seulement de me faire dire, *oui* ou *non*, par la bouche de quelqu'un chargé de vos ordres, je cesserois de vous importuner.

Cependant je ne vous dissimulerai pas que l'amitié de Miss Howe étoit la seule douceur que j'eusse ou que j'espérasse dans cette vie, et qu'une ligne d'elle seroit aujourd'hui un baume restaurant qui rendroit un peu de force à mon cœur abattu. Jugez donc, Madame, quelle violence il faut me faire pour vous obéir. Mais je ne m'efforcerai pas moins de me soumettre à vos ordres, quoique je dusse espérer, qu'étant informée de la nature de notre commerce, et connoissant si bien sa solide vertu, vous n'appréhenderiez *aucune contagion* d'une ou deux lettres que vous lui auriez permis de recevoir et d'écrire. C'est une grâce néanmoins que je ne vous demande pas, persuadée qu'il ne me reste qu'à suppléer le ciel, qui, je l'espère, n'a pas encore retiré de moi sa grâce : quoiqu'il lui plaise d'exercer sur moi sa justice, de briser mon cœur, s'il n'est pas encore assez brisé par un véritable répentir, et de prendre bientôt dans sa miséricorde la malheureuse

CLARISSE HARLOWE.

P. S. J'ai, chère Madame, deux faveurs à vous demander : l'une, de ne pas faire savoir à ma famille que vous ayez reçu de mes nouvelles : l'autre, de n'apprendre à personne au monde l'adresse sous laquelle on peut m'écrire ou découvrir ma retraite. Ce dernier point est plus

intéressant pour moi que je ne puis vous l'exprimer. En un mot, de-là peut dépendre pour l'avenir le moyen d'éviter de nouveaux désastres.

(¶) LETTRE CCXCVIII.

Miss CLARISSE à HANNAH BURTON.

Jeudi, 29 Juin.

MA CHÈRE HANNAH,

IL est arrivé d'étranges choses depuis que vous avez été congédiée de mon service, (si durement et bien malgré moi) et que votre impertinente compagne a été établie, en votre place, pour ma surveillante. — Mais il faut oublier tout cela aujourd'hui.

Comment vous portez-vous, bonne Hannah ? Etes-vous rétablie de votre maladie ? Si vous l'êtes, voudrez-vous bien revenir encore et rester auprès de moi ? Et le pourrez-vous sans inconvénient ?

Je suis la créature la plus malheureuse, et me trouvant parmi des étrangers, je serois bien aise de vous avoir auprès de moi ; vous qui m'avez donné tant de preuves de votre fidélité et de votre attachement.

Soit que je vive ou que je meure, je tâcherai de récompenser vos services, ma chère Hannah.

Si vous êtes rétablie, comme je l'espère, et si vous avez une bonne condition, peut-être vos maîtres permettront-ils que vous vous absentiez, et que vous mettiez quelqu'un à votre place, pour un mois ou environ. J'espère que je n'aurai plus besoin de vous après ce temps-là, et vous pourrez alors retourner reprendre votre place.

Soit que vous veniez ou non, que personne de ma famille ne sache que je vous ai écrit pour vous demander.

Je demeure chez M. Smith, marchand de bas et de gants, dans la rue Royale de Covent-Garden.

Vous m'écrirez sous le nom de Rachel Clark.

Venez, ma chère Hannah, venez, si vous le pouvez, auprès de votre pauvre jeune maîtresse, qui a toujours fait grande estime de vous, et qui vous la conservera toujours, soit que vous veniez ou non.

Je vous écris celle-ci par votre mère à St. Albans, ne sachant point d'autre adresse pour vous la faire parvenir. Récrivez-moi un mot, que je sache sur quoi je peux compter. Je verrai par-là si vous n'avez point oublié la jolie écriture que

vous avoit montrée dans des jours plus heureux, Votre vraie amie,

CLARISSE HARLOWE. (‡)

(¶) LETTRE CCXCIX.

RÉPONSE D'HANNAH BURTON. (*)

Lundi 3 Juillet.

MA TRÈS-HONORÉE DAME,

JE n'ai point oublié mon écriture, et je n'oublierai jamais rien de ce que vous avez eu la bonté de m'apprendre, ma chère jeune maîtresse. Je suis bien affligée de vos malheurs, ma très-chère jeune Dame, si affligée, *que je ne sais comment faire.* J'aurois bien de la joie de pouvoir être en état d'être auprès de vous. Mais *en vérité*, il ne m'a pas été possible de sortir de ma chambre, où je suis ici chez ma mère, depuis que j'ai été forcée de quitter ma place, par un rhumatisme qui m'a mis tout-à-fait hors d'état de m'aider. Je prierai pour vous jour et nuit, ma bonne, ma tendre et digne maîtresse, qui avez été si indignement traitée : je suis bien

(*) Il y a plusieurs fautes d'ortographe dans la lettre de cette digne servante, qu'il m'a paru inutile d'imiter.

désespérée de ne pouvoir pas encore aller vous aimer et vous servir, ce qu'il sera toujours dans mon cœur de faire, si je le pouvois, moi qui suis, ma très-honorée Dame,

Votre très-obéissante servante et toujours à vos ordres,

HANNAH BURTON. (℔)

(¶) LETTRE CCC.

Miss CLARISSE à Mde. NORTON.

Jeudi, 29 Juin.

MA CHÈRE Mde. NORTON,

JE m'adresse à vous après un bien long silence; (qui n'est cependant pas venu d'aucun refroidissement de mon affection et de mes sentimens pour vous) mon principal objet est de vous prier de me satisfaire sur deux ou trois articles dont il m'importe d'être instruite.

On m'a dit que mon père et toute ma famille doivent aller aujourd'hui, comme de coutume, chez mon oncle Harlowe. Je vous prie, dites-moi, s'ils y ont été, et si la fête a été gaie? Dites-moi encore si vous avez entendu parler d'un voyage, ou d'un projet de voyage de mon frère avec le capitaine Singleton et M. Solmes?

Il m'est arrivé d'étranges choses, ô ma chère Norton, ma digne amie, ma seconde mère : oui, des choses bien étranges ! M. Lovelace s'est montré pour moi un ingrat et un barbare. Mais Dieu soit loué, je suis échappée de ses mains. Me trouvant avec des étrangers, (que je crois toutefois de bien honnêtes gens) j'ai écrit à Hannah Burton de venir auprès de moi. Si vous avez occasion de voir cette bonne fille, de grâce, encouragez-la à venir avec moi. Elle sait que j'ai toujours eu l'intention de la reprendre à mon service ; mais j'espérois que ce seroit dans des circonstances plus heureuses.

Ne dites à aucun de mes parens que vous avez reçu de mes nouvelles.

Dites-moi, croyez-vous qu'on pût obtenir de mon père, si je l'en suppliois par une lettre, de lever la terrible malédiction dont il m'a frappée, lorsque j'ai quitté la maison paternelle ? Je ne peux espérer de lui aucune autre faveur ; mais sa malédiction étant déjà accomplie sur moi pour cette vie, j'espère qu'il trouvera que ses effets se sont étendus assez loin, et mon cœur est si foible ! — Oh mon cœur est bien foible ! — Mais pour la propre satisfaction de mon père ! — Que dois-je dire ? — En vérité, à peine sais-je comment je dois m'exprimer sur ce triste sujet ! — Mais mon ame seroit tranquille

et contente d'être soulagée du poids de cette malédiction.

Je crains que *mes pauvres*, comme j'appelois les bonnes créatures que j'avois coutume d'assister par vos mains fidelles, ne se soient apperçus depuis quelque temps de mon absence. Mais hélas ! — Je suis maintenant pauvre moi-même. C'est un de mes grands regrets et un des grands reproches qui aggravent ma faute, qu'avec les inclinations que Dieu m'avoit données, je me sois mise hors d'état de pouvoir faire le bien pour lequel je me plaisois autrefois à croire que j'étois née. C'est une déplorable chose, ma chère Mde. Norton, de rendre inutiles à soi-même et aux autres, par sa propre témérité, les talens que le ciel nous a confiés pour notre avantage et celui du prochain.

Mais ces réflexions sont aujourd'hui trop tardives, et peut-être j'aurois dû les renfermer en moi-même. Cependant permettez-moi d'espérer que vous m'aimez encore. De grâce, ne m'ôtez pas cette douce persuasion. Alors, malgré mes malheurs qui m'ont fait paroître ingrate aux soins tendres et vraiment maternels que vous avez pris de moi dès mon berceau, j'aurai le bonheur de penser qu'il existe encore *une* digne personne au monde qui ne hait pas l'infortunée

CL. HARLOWE.

Ne m'oubliez pas auprès de mon frère de lait. J'espère qu'il se montre toujours pour vous un fils tendre et soumis.

Ayez la bonté de m'adresser votre réponse sous le nom de Rachel Clark, chez M. Smith, dans King-Street, Covent-Garden ; mais gardez-moi un secret inviolable sur cette adresse. (℔)

(¶) LETTRE CCCI.

RÉPONSE DE MADAME NORTON.

Samedi, premier Juillet.

VOTRE lettre, ma très-chère jeune Dame, me fend le cœur. Pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre tous vos malheurs ? — Mais vous en avez dit assez.

Mon fils est un bon fils pour moi. Il a été pris de la fièvre, il y a quelques heures : mais j'espère qu'elle se passera bientôt, si son ardeur pour le travail le laisse jouir du repos que son bon maître lui permet de prendre. Il vous présente son respect, et il a versé des larmes en entendant la lecture de votre triste lettre.

On vous a mal informée, lorsqu'on vous a dit que votre famille étoit chez votre oncle Harlowe. Ils n'ont pas seulement eu l'intention d'y aller, et il n'y a point eu

de fête du tout. Ils n'ont sorti que trois fois pour aller à l'église depuis que vous êtes partie. — Malheureux jour ! — Pour eux et pour tous ceux qui vous connoissent, — pour moi surtout : oh ! oui, cela est sûr ! — le cœur me saigne pour vous de plus en plus.

Je n'ai pas oui dire un mot de ce voyage de votre frère avec le capitaine Singleton et M. Solmes, dont vous parlez. Il a bien couru quelque bruit que votre frère devoit partir pour ses terres du Nord : Mais il y a long-temps que je n'en ai entendu parler.

Je crains fort qu'on ne veuille recevoir aucune lettre de vous. C'est une grande peine pour moi d'être obligée de vous le dire, ma très-chère Dame. Il ne peut vous être arrivé aucun mal auquel ils ne se soient attendus ; tant est grande leur antipathie pour le méchant homme ; et tant sa réputation est mauvaise !

Je ne peux m'empêcher de penser mal de leur inexorabilité. Mais il ne faut pas juger des autres par soi-même. Néanmoins j'ajouterai que si vous eussiez eu affaire à des caractères aussi doux que le vôtre, j'ose même dire que le mien, tous ces malheurs ne seroient point arrivés, ni à eux ni à vous. J'ai connu votre vertu et votre amour pour la vertu dès votre berceau, et je n'ai jamais douté que cette vertu, avec l'aide du Seigneur, ne fût

toujours votre sauve-garde. Mais on ne vous auroit jamais contrainte ; il n'y avoit pas de sujet de vous contraindre. — Si généreuse, si noble, si discrète ! — Mais que mon amour pour vos aimables qualités accroît ma douleur, comme je crois que ces réflexions doivent augmenter la vôtre !

Vous voilà donc échappée, ma très-chère Miss ! — Heureusement, j'espère, — c'est-à-dire, avec l'honneur, — autrement, que votre douleur doit être grande ! — Cependant votre lettre me fait craindre le plus grand malheur.

Je suis bien rarement au château d'Harlowe. La maison n'est plus ce qu'elle étoit depuis que vous en êtes sortie. Ils sont si implacables ! Et comme je ne saurois me résoudre à parler durement de *l'enfant de mon cœur*, autant que de mon sein, ils ne prennent point en mauvaise part de ne me pas voir.

Votre Hannah est sortie malade de la maison où elle étoit, il y a quelque temps, et comme elle est toujours chez sa mère à St. Albans, je crains bien que sa maladie ne dure encore. Si elle n'est pas guérie, et puisque vous êtes parmi des étrangers, et que je ne peux vous conseiller de venir maintenant de ces côtés-ci, je crois qu'il est de mon devoir de me rendre auprès de vous, (qu'on le prenne comme on voudra) aussitôt que l'indisposition de mon

fils me le permettra, ce qui sera bientôt, à ce que j'espère.

J'ai un peu d'argent par devers moi. Vous dites que vous êtes *pauvre vous-même ;* que cet aveu est triste dans la bouche d'une personne qui a toujours été et qui auroit dû toujours être dans l'abondance ! — Voulez-vous avoir la bonté d'en disposer, ma chère jeune Dame ? — Cet argent ne provient en grande partie que de vos bontés pour moi. Je me ferai gloire de le restituer à son premier possesseur.

Vos pauvres vous bénissent et prient pour vous tous les jours. J'ai tellement ménagé vos derniers bienfaits, ces bonnes gens ont joui tous d'une si bonne santé, ils ont trouvé si constamment de l'emploi, que ce fonds a suffi et qu'il suffira jusqu'à ce qu'il revienne de plus heureux temps, que je prie tous les jours le ciel de ramener.

Souffrez que je vous prie, ma chère jeune Dame, de tirer de la religion tous les secours qu'en tirent les personnes pieuses comme vous, pour se soutenir dans leurs infortunes. Quelles que soient les vôtres, je suis sûre que votre intention a été innocente. Ainsi ne perdez pas courage. Le ciel ne laisse personne souffrir plus qu'il ne peut, et par conséquent plus qu'il ne doit souffrir.

Nous ne connoissons point les voies de la Providence, ni la sagesse de ses vues dans la dispensation, en apparence sévère, qu'elle fait des maux à ses foibles créatures.

Peu de personnes ont eu plus de sujet de parler ainsi que moi. Et puisque dans nos malheurs nous tirons plus de consolations des exemples que des préceptes, vous me permettrez de vous rappeler quel a été mon lot : car qui a eu une plus grande part aux afflictions que moi ?

Pour ne rien dire de la perte d'une excellente mère, dans le temps de la vie où un enfant a le plus besoin des soins maternels ; la mort d'un père qui étoit l'ornement de sa profession, (et qui m'avoit donné la qualité de son secrétaire) au moment où il avoit la perspective d'une place qui auroit mis sa famille à l'aise, me laissa sans amis, jetée dans le vaste espace du monde, et me fit tomber dans les mains d'un mari sans soin : et ce qui est bien plus fâcheux, d'un mari bien dur pour moi. Le pauvre homme ! — Mais, grâces à Dieu, il a eu le temps dans la longue maladie dont il est mort, de se répentir de sa négligence et de la légèreté de ses principes. Cette idée m'a toujours donné de la consolation, quoique cette maladie si dispendieuse m'ait laissée encore plus dénuée, et que je fusse prête quand il est mort, d'accoucher de mon fils Tommy.

Mais que la prudence humaine a la vue courte ! Cette même circonstance, que je regardois comme la plus malheureuse où je pusse me trouver, fut l'heureuse occasion qui me fit recommander à votre mère. Votre mère, par égard pour ma personne et pour la détresse où je me trouvois, me permit, (voyant que je me faisois conscience de me séparer de mon pauvre enfant) de le nourrir avec vous, étant nés tous les deux à peu de jours l'un de l'autre. Depuis ce temps-là, je n'ai jamais manqué des humbles secours que Dieu a bien voulu m'accorder, et dont je suis satisfaite.

Depuis la perte de mon pauvre mari, je n'ai pas connu de grands chagrins jusqu'au jour que vos parens me dirent qu'ils étoient déterminés à vous donner à M. Solmes ; lorsque j'appris l'aversion que vous aviez pour lui, et combien il étoit indigne de vous. Je commençai dès lors à craindre les suites et le danger de contraindre une ame aussi belle, aussi noble que la vôtre. Jusqu'alors je n'avois pas redouté M. Lovelace, toute attrayante qu'étoit sa personne, et quelques séduisantes que fussent ses manières et son art de faire sa cour. J'étois certaine que vous ne l'accepteriez jamais qu'il ne vous eût donné des preuves convaincantes de sa réforme, et des preuves capables de satisfaire vos parens aussi bien que vous. Mais

cette malheureuse mésintelligence entre votre frère et M. Lovelace, leur acharnement à vouloir vous contraindre d'épouser M. Solmes, voilà la cause de ce grand malheur, qui vous a coûté si cher, ainsi qu'à eux; et à moi, pauvre femme, toute la paix de ma vie! Oh! quel compte n'aura pas à rendre un jour cet ingrat, doublement coupable.

Néanmoins vous ne savez pas ce que Dieu vous réserve encore! — Mais si votre châtiment doit durer pendant toute cette vie, pour l'exemple des autres, dans un cas si important, pour une seule fausse démarche, daignez considérer que cette vie n'est qu'un état d'épreuves; et que vous serez d'autant plus heureuse, que vous aurez été purifiée dans ce monde.

Je ne doute point que votre récompense ne soit plus grande dans le ciel, si vous vous soumettez ici-bas à la volonté de Dieu avec patience et résignation.

Vous voyez, ma très-chère Miss Clary, que je ne fais aucune difficulté de dire que vous avez fait un *faux pas*. Il étoit moins excusable de votre part, que de celle de toute autre jeune Demoiselle, non seulement à cause de vos talens supérieurs, mais à cause de l'énorme différence de votre caractère avec le sien: et si vous aviez été forcée de quitter la maison paternelle, ce n'eût pas dû être avec lui. J'avoue que j'aurois pu me dispenser

de vous écrire cela ; mais c'est pour vous prouver l'impartialité de ma tendresse pour vous. (*)

Après cela il vous semblera étrange, et même bien déplacé dans les circonstances, que je vous marque mon chagrin que vous ne m'ayez pas gratifiée d'une seule ligne. Cependant, si vous avez eu vos raisons pour ce silence, j'ose dire que j'en dois être satisfaite ; car je suis sûre que vous m'aimez. Pour moi, je vous aime et vous aimerai et honorerai toujours, et encore plus parce que vous êtes malheureuse.

Une de mes consolations, lors même que vos malheurs m'affligent le plus, c'est que je ne connois aucune jeune personne qui pût sortir avec autant de gloire que vous, de toutes les épreuves par lesquelles vous avez été exercée : mais c'est une consolation qui finit toujours par aggraver mon chagrin de vos infortunes, parce que le ciel vous avoit donné une ame si bien faite pour soutenir la prospérité, et

(*) La bonne Mde. Norton ne pouvoit porter aucun jugement que sur les rapports et les invectives qu'elle avoit entendu de la bouche des Harlowes. Elle ne savoit pas que Clarisse étoit décidée à ne pas s'évader avec M. Lovelace ni combien elle s'étoit donné de peines pour chercher une autre protection que la sienne, lorsqu'elle avoit appréhendé, qu'en restant, elle n'eût plus aucun moyen d'éviter d'être mariée à M. Solmes.

pour augmenter la félicité de tous ceux qui vous environnoient ! — malheur à lui ! O le méchant, le méchant homme ! — Mais je ne dois rien dire jusqu'à ce que je sois mieux informée.

En me livrant aux réflexions qu'inspire votre triste lettre, et alarmée des nouveaux malheurs et des dangers que peuvent vous attiter la douceur de votre caractère, et les agrémens de votre personne, et votre grande jeunesse, je ne peux m'empêcher de vous demander la permission de me rendre auprès de vous, et je vous la demande avec instance. — Si je peux vous être de quelque utilité, ou de quelque consolation, je vous supplie de ne pas me refuser, par aucune considération pour moi. Ni même pour l'indisposition de mon autre cher enfant. Quand ce ne seroit que pour deux où trois jours, permettez moi, ma très-chère jeune Dame, d'aller vous tenir compagnie, quand même la maladie de mon fils augmenteroit et me forceroit de retourner auprès de lui au bout de ces deux ou trois jours. — Je vous supplie encore une fois, de vouloir bien accepter le peu qui reste de l'argent que vous m'aviez confié pour vos pauvres, et de celui dont vous aviez bien voulu gratifier

Votre fidelle et affectionnée servante,

JUDITH NORTON. (‡)

(¶) LETTRE CCCII.

Miss CLARISSE à Lady BETTY LAWRANCE.

Jeudi, 29 Juin.

MADAME,

J'ESPERE que vous excuserez la liberté que je prends de vous écrire, n'ayant pas l'honneur d'être connue de vous personnellement, quoique vous deviez avoir beaucoup entendu parler de Clarisse Harlowe. Je ne vous demande que quelques lignes de votre main, (par la poste prochaine, si cela ne vous dérange point,) en réponse aux questions suivantes.

1°. Si vous avez écrit une lettre datée de mercredi 7 Juin, (suivant la note que j'en ai faite) à votre neveu Lovelace, pour le féliciter sur son mariage supposé, que vous aviez dû apprendre par votre intendant M. Spurrier, qui le tenoit d'un certain capitaine Tomlinson: — et dans laquelle vous reprochez à M. Lovelace sa légèreté d'avoir négligé de vous faire part de son mariage, à vous et à la famille?

2° Si vous avez écrit à Miss Montaigu de vous joindre à Reading, pour vous accompagner chez votre cousine Lee-

son, rue d'Albemarle, parce que vous étiez obligée d'aller à Londres, pour *la vieille affaire que vous aviez à la chancellerie*, je me souviens des propres paroles; et si vous avez ordonné à votre neveu de venir vous y trouver le Dimanche au soir, 11 du courant?

3°. Si dans ce temps-là vous êtes venue à la ville avec Miss Montaigu, et si vous êtes venue à Hamstead le lundi, dans un carrosse de louage à quatre chevaux, le vôtre étant à raccommoder, et si vous avez ramené avec vous à la ville, la jeune personne que vous y êtes venue visiter.

Vous devinerez problablement, que les motifs de ces questions ne sont pas favorables à votre neveu Lovelace. Mais quelle que soit votre réponse, elle ne peut ni lui faire aucun mal, ni me faire aucun bien. Seulement je crois devoir à mes anciennes espérances, qui ont été si cruellement trompées, et même à la charité, de ne pas croire qu'une personne dont j'étois disposée autrefois à avoir meilleure opinion, se soit abandonnée au point de manquer à chaque instant en tout à cette véracité si inséparable du caractère d'un homme d'honneur.

Je vous prie d'adresser votre réponse, (en me gardant le secret quant à présent sur cette adresse) à l'enseigne de la *Belle*,

Sauvage, *montagne de Ludgate*, pour y rester jusqu'à ce qu'on la reclame.

Je suis, Madame, votre très-humble servante,

CLARISSE HARLOWE. (||)

(¶) LETTRE CCCIII

Lady BETTY LAWRANCE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Samedi, premier Juillet.

MA CHERE DAME,

JE vois que les choses ne sont pas entre vous et M. Lovelace sur le pied où elles devroient être. Ce sera un grand chagrin pour moi et pour tous ses amis, s'il s'est rendu coupable de quelque bassesse préméditée envers une Dame de votre considération et de votre mérite.

Nous avons été long-temps dans l'attente de l'occasion de vous féliciter sur un événement que nous désirons tous ardemment. Toutes nos espérances sur son compte étoient fondées sur l'ascendant que vous avez sur lui; car si jamais homme a adoré une femme, c'est lui; et vous êtes, Madame, cette femme adorée.

Dans la dernière lettre que Miss Montaigu m'écrit en réponse à une des miennes, où je lui demandois si elle avoit eu des nouvelles de son cousin, s'il étoit marié avec vous, ou s'il y avoit apparence qu'il eût bientôt cet honneur, elle me dit en propres termes : « Je ne sais quoi vous répondre sur » la question que vous me faites avec tant » d'instance par rapport à mon cousin Lolace. Tantôt il dit qu'il est marié avec » Miss Clarisse Harlowe, — tantôt que c'est » sa faute à elle, s'il ne l'est pas. — Il parle » d'elle non seulement avec passion, mais » avec le plus grand respect ; il avoue cependant qu'il y a un mal entendu entr'eux » deux ; mais il assure en même temps » qu'elle est entièrement irréprochable. » Il dit que c'est un ange et non une » femme : — qu'aucun homme vivant » n'est digne de la posséder. » —

Voilà ce que m'écrit ma nièce Montaigu.

Plaise à Dieu, ma chère jeune Dame, qu'il ne vous ait pas offensée si grièvement, que vous ne puissiez lui pardonner ! Si vous n'êtes pas déjà mariés, et que vous refusiez d'être à lui, je perds toute espérance de le voir jamais marié, ni devenir l'homme que je souhaiterois qu'il fût : Milord M.. .. et Lady Sadleir en désespéreront comme moi.

Je vais maintenant satisfaire à vos questions. En vérité, je ne sais trop qu'écrire, dans la crainte d'aigrir encore la mésin-

telligence qui est entre vous deux. Mais je dois obéir sans réserve aux volontés d'une aimable Dame comme vous. Voici donc ma réponse.

1°. Je n'ai écrit à Lovelace aucune lettre le 7 Juin, ni même de tout le mois.

2°. Ni moi, ni mon intendant, ne connoissons le capitaine Tomlinson.

3°. Je n'ai point écrit à ma nièce de venir me trouver à Reading, ni de m'accompagner à la ville chez ma cousine Leeson.

4°. Mon affaire à la chancellerie, quoiqu'elle traîne fort longs-temps, comme la plûpart des affaires de la chancellerie, est cependant en si bon train, que je n'aurai nul besoin d'aller à la ville.

5°. Je n'y ai pas même été depuis six mois. — Il y a plusieurs années que je n'ai vu Hamstead.

6°. Je n'aurai même pas de long-temps de tentation d'aller à Londres, si ce n'est pour faire mon compliment à M. Lovelace. Ce seroit une occasion qui m'y feroit aller avec le plus grand plaisir, et j'espère que vous me feriez la grace de venir passer au moins un mois au château de Glenham.

Quel que soit le motif de vos demandes, permettez-moi de vous supplier, ma chère jeune Dame, pour l'amour de Milord, autant que pour le mien et celui de toute la famille, et pour l'intérêt de ce jeune étourdi, de son ame comme de son

corps, de ne pas vous autoriser de cette réponse pour aggraver vos ressentimens au point de le refuser, s'il n'a pas encore l'honneur de vous appeler son épouse; ce que je crains beaucoup, en vous voyant signer votre nom de famille.

Permettez-moi de vous offrir ici ma médiation, pour terminer le différend qui vous divise, quel qu'il soit. Votre cause, ma chère jeune Dame, ne peut être remise entre les mains de quelqu'un plus dévoué à votre service, que

Votre sincère admiratrice et humble servante,

ELISABETH LAWRANCE. (||)

(¶) LETTRE CCCIV.

Miss CLARISSE à Mde. HODGES,

29 Juin.

MADAME HODGES,

JE suis comme forcée de vous écrire, n'ayant aucun de mes parens à qui j'ose m'adresser, ni dont je puisse espérer une ligne de réponse, quand je prendrois cette liberté. Je ne veux que vous faire une question. La voici :

Connoissez-vous un capitaine, nommé Tomlinson? Et si vous le connoissez, est-il fort intime avec mon oncle Harlowe? --

Je vais dépeindre sa personne, dans le cas où vous le connoîtriez sous un autre nom ; quoique je ne sache pas pourquoi il en prendroit deux.

« C'est un grand homme, sec et maigre, » un peu marqué de petite vérole, et » d'un teint assez pâle. Il peut avoir cin- » quante ans, ou même plus ; d'une assez » belle physionomie, lorsqu'il lève les » yeux. Il a l'air grave, et il paroît con- » noître le monde. Il a le cou un peu en- » foncé dans les épaules. Il est du comté » de Berks. Sa femme est du comté d'Ox- » ford ; et ils ont plusieurs enfans. Il est » venu tout récemment s'établir dans vos » cantons, il demeuroit auparavant dans » la province de Northampton. »

De grace, ma chère Hodges, que ni mon oncle, ni personne de la famille ne sachent que je vous écris.

Vous me disiez souvent que vous seriez bien aise de trouver l'occasion de m'obliger. Il est vrai que c'étoit dans un temps où j'étois heureuse. Mais j'ose espérer que vous ne me refuserez pas une chose qui peut me servir, sans vous faire aucun tort.

J'ai ouï dire que mon père, ma mère et ma sœur, et à ce que je présume, mon frère, sont aujourd'hui chez mon oncle Harlowe. Dieu les conserve, et puissent-ils se réunir pour célébrer plusieurs fêtes pareilles ! Vous voudrez bien me dire un mot de leur santé à tous.

Je vous prie, et j'ai une raison pour cela, d'adresser votre lettre à Mademoiselle Dorothée Salcomb, à l'enseigne des quatre cygnes, rue de la porte épiscopale.

Vous connoissez mon écriture, quand même le contenu de ma lettre ne vous en diroit pas assez pour me dispenser d'autre signature que de celle de

Votre amie. (‖)

(¶) LETTRE CCCV.

Réponse de Madame Hodges.

Madame,

Je vous réponds comme vous le souhaitez. M. Harlowe ne connoît point l'homme dont vous me parlez. Je suis bien sûre de n'en avoir point vu à la maison comme celui que vous dépeignez. Monsieur sort très-rarement : Il ne se soucie point de sortir ; pourquoi ? parce que votre *obstination* fait que vos parens se soucient très-peu de se voir entr'eux. Ce n'étoit pas comme cela qu'on avoit coutume de fêter le jour de la naissance de Monsieur : pas un chat n'est venu à la maison, et Monsieur n'a fait que s'attrister et que soupirer, en se rappelant le plaisir qu'on avoit ce jour-là les autres années.

J'ai demandé à Monsieur s'il connoissoit ce capitaine Tomlinson, sans lui dire pourquoi je lui faisois pareille question. Il a répondu : non, je ne connois pas cela.

Je me flatte que ce Tomlinson n'est pas quelqu'un qui veuille jouer quelque tour ou faire du tort à mon maître. — On ne sait pas trop la compagnie que vous avez pu être forcée de voir, depuis que vous vous êtes évadée : vous savez, Madame ! — Excusez-moi, Madame; mais Londres est un lieu pestilentiel, et malgré la figure trompeuse de M. Lovelace, j'ai ouï dire à tout le monde que c'est un démon, et songez à ce que vous en pouvez savoir par vous-même.

Je suis persuadée, Madame, que vous ne voudriez pas que mon maître courût aucun danger de la part de quelqu'un qui prétendroit être son ami. J'ai même, dans la crainte de quelque tour, été tentée de lui dire tout. Mais je suis bien aise de vous montrer que je voudrois vous obliger dans l'adversité, si l'adversité est votre lot, comme dans la prospérité; car je ne suis pas de ces gens capables de faire autrement. C'est tout ce qu'a à vous dire, en vous saluant,

Madame,

Votre humble servante,

SARA HODGES. (b)

(¶) LETTRE CCCVI.

Miss CLARISSE à Lady BETTY LAWRANCE.

Lundi, 3 Juillet.

MADAME,

JE ne peux m'empêcher de vous importuner encore une fois, pour vous faire mes sincères remercîmens de votre obligeante lettre.

Je dois vous avouer, Madame, que l'honneur d'être alliée à des Dames aussi distinguées par leurs vertus que par leur naissance, fut d'abord un des principaux motifs qui m'engagèrent à souffrir les soins de M. Lovelace. Si cette alliance avoit pu avoir lieu, j'étois déterminée à faire tout ce qui dépendroit de moi, pour mériter l'opinion favorable que vous voulez bien m'accorder.

J'avois encore un autre motif dont je savois que toute votre famille me feroit un mérite. Cet espoir, il est vrai, étoit trop présomptueux, et cette présomption méritoit d'être punie, comme en effet elle l'a été. J'espérois que la Providence daigneroit se servir de moi, pour rappeler à la vertu un homme que je croyois avoir

au fond assez de sens pour reconnoître son erreur et l'abandonner ; ou au moins assez de reconnoissance pour me savoir gré de cette intention, soit que mon généreux projet réussît ou non.

Mais je me suis étrangement trompée sur M. Lovelace. Il est, je me le persuade, le seul homme qui, prétendant au titre d'homme d'honneur, pût me faire tomber dans une si grossière méprise : car tandis que je m'efforçois de sauver ce malheureux du naufrage, je me suis vue entraînée dans sa chûte, non par accident, mais par une suite de desseins et d'intrigues prémédités. Il a eu la gloire d'ajouter à la liste des malheureuses qu'il a perdues, un nom, qui, j'ose dire, n'auroit pas déshonoré le sien ; et cela, Madame, par des moyens dont le seul récit feroit frémir l'humanité.

Votre réponse aux questions que j'ai pris la liberté de vous faire, a rempli tout mon but. Je n'ai nulle envie de vous rendre ce malheureux homme plus odieux, qu'autant qu'il m'est nécessaire pour m'excuser de ne pas accepter vos offres de médiation.

Lorsque vous serez instruite de toutes les circonstances suivantes, que vous saurez qu'après m'avoir comme forcée par ses artifices, de partir avec lui, il m'a conduite dans une des plus abominables maisons de Londres, qu'il s'est rendu coupa-

ble d'un attentat odieux, dont le ressentiment m'a fait chercher et trouver moyen de m'enfuir à Hamstead ; qu'après m'y avoir déterré, je ne sais comment, il s'est procuré deux femmes, dont l'une vous représentoit, et l'autre faisoit le rôle de Miss Montaigu, toutes deux richement parées, sous prétexte de m'engager à faire à Londres une visite à votre cousine Leeson, (en me promettant de retourner avec moi à Hamstead dès le soir même,) me ramenèrent par surprise dans cette vile maison ; où étant une seconde fois prisonnière, on m'a d'abord ravi l'usage de mes sens, et ensuite mon honneur ; car pourquoi chercherois-je à cacher aux autres une disgrace que je ne peux me cacher à moi-même.

Lorsque vous saurez que pour travailler à ma perte, des mensonges prémédités, des fourberies réitérées, des lettres forgées, (particulièrement une de vous, une de Miss Montaigu et une autre de Milord M...) des parjures sans nombre, n'ont pas été les moindres de ses crimes ; vous jugerez que je n'aurois aucun des principes qui pourroient me rendre digne d'être alliée à des Dames de votre mérite et de celui de votre noble sœur, si je ne déclarois pas du fond de mon ame, que cette alliance ne peut plus jamais avoir lieu.

Je ne prétends point être entièrement sans reproche : mais vis-à-vis de lui, je

n'ai aucune faute à me reprocher : mon crime est d'avoir d'abord consenti à une correspondance avec lui, lorsqu'elle m'étoit défendue par ceux qui avoient droit à mon obéissance. Je suis encore plus inexcusable de lui avoir accordé une entrevue secrète, dont il a abusé pour me faire tomber dans son piége. Voilà les fautes pour lesquelles je me soumets à être punie, rendant grâces au ciel de me voir enfin échappée de ses mains, et d'avoir dans les miennes le pouvoir de refuser pour mon époux un aussi méchant homme : contente de pouvoir au moins servir d'avertissement, puisque je ne puis plus servir d'exemple, comme je m'en flattois autrefois dans ma sotte et vaine présomption.

Tout le mal que je lui souhaite, c'est qu'il puisse se réformer, et que je sois la dernière victime de ses bassesses. Peut-être que ce souhait désirable s'accomplira, lorsqu'il verra à quoi aboutit sa méchanceté si peu méritée envers une malheureuse créature, qu'il a privée de tout appui, par ses barbares artifices.

Je finis par vous remercier humblement de la bonne opinion que vous avez de moi, et par vous assurer que je serai, tant que le ciel me prêtera des jours,

Votre très-humble et très-reconnoissante servante,

CL. HARLOWE. (1)

(¶) LETTRE CCCVII.

Miss CLARISSE à Mde. NORTON.

Dimanche au soir, 2 Juillet.

O, ma chère Madame Norton, avec quelle bonté vous adoucissez les peines d'un cœur déchiré ! Sûrement, vous êtes ma propre mère, et ce n'est que par quelque méprise inexplicable, que j'aurai été introduite dans une famille, qui depuis venant à découvrir tout récemment, ou au moins à soupçonner l'imposture, m'aura rejetée de son sein avec l'indignation qu'excite naturellement une pareille découverte.

Ah ! plût au ciel que j'eusse été en effet votre fille, née pour partager votre humble fortune, sans autre héritage que ce contentement d'esprit qui vous rend si heureuse ! J'aurois eu alors un guide plein de douceur pour conduire mon cœur docile, mais qui ne peut se faire à la violence ni souffrir une indigne contrainte : et rien de tout ce qui s'est passé ne seroit arrivé.

Mais il me faut prendre garde d'augmenter par l'impatience, la brèche que j'ai déjà faite à mon devoir par ma témérité. Si je n'eusse pas commis de faute,

personne n'eût pu taxer ma mère d'avoir un cœur dur et qui ne sait pas pardonner. Ne suis-je donc pas responsable, non-seulement de mes propres fautes, mais encore des conséquences qu'elles ont, et qui attirent le reproche et la disgrace sur le caractère d'une mère, à laquelle on n'avoit jamais rien reproché ? C'est néanmoins une grande bonté à vous de tâcher de diminuer la faute d'une personne qui en est si vivement pénétrée : Ah ! si cette faute pouvoit être entièrement effacée, j'en serois plus digne des peines que vous avez prises pour mon éducation : car ce qui doit être pour vous un surcroît de douleur, comme c'en est un de confusion pour moi, c'est de voir qu'après de si brillans commencemens, je me suis comportée de façon à faire rougir plutôt qu'à honorer mes amis.

Mais afin que vous ne m'imaginiez pas plus coupable que je ne suis, permettez-moi de vous assurer en peu de mots, que lorsque vous saurez mon histoire, vous trouverez que je mérite plus de compassion que de blâme, même sur l'article de mon évasion avec M. Lovelace.

A l'égard de ce qui est arrivé depuis, je me contenterai de vous dire, que quoique je puisse m'appeler une créature perdue pour ce monde, j'ai cependant une consolation, c'est que mon malheur n'est point venu d'aucun défaut de circonspec-

tion, ni de foiblesse, ni de crédulité. Je n'ai pas cessé un moment d'être sur mes gardes : je n'ai pas perdu un moment de vue les principes que vous m'avez donnés dans ma tendre jeunesse. Mais après avoir su confondre plusieurs de ses vils stratagêmes, j'ai été à la fin victime des artifices les plus inhumains. Mais si tous mes amis ne m'eussent pas réjetée, cette ame vile n'eût eu ni l'audace, ni le pouvoir de me traiter comme il a fait.

Je ne peux ni n'ai besoin de vous en dire plus à présent. Je vous prie de garder pour vous seule ce que je vous apprends, de peur qu'il n'en résulte, quand je ne serai plus, des ressentimens qui pourroient étendre et multiplier des malheurs qui, j'espère, finiront avec moi.

J'ai été mal informée, dites-vous, lorsqu'on m'a dit que toute ma famille étoit chez mon oncle Harlowe. Vous dites qu'on n'a pas fêté le jour de sa naissance, et que mon frère et M. Solmes n'ont point..... Cela est étonnant.....! Oh ! de quelle complication de méchancetés ce misérable n'a-t-il pas à répondre ! — Si je vous disois tout, vous auriez peine à croire à l'existence d'un pareil cœur dans l'espèce humaine.

Mais un jour vous pourrez savoir toute mon histoire ! — A présent, je n'ai ni la volonté, ni la force de raconter..... Oh ! mon cœur se fend ! — Cependant un heu-

reux soulagement, bien désiré de moi..... Ah ! si vous étiez présente, mes larmes vous diroient le reste.

*

Je reprends la plume.

Vous craignez donc que mes parens ne veuillent pas recevoir aucune lettre de moi? Ah! ne vous faites pas une peine de me le dire! Je m'attends à tout. — Et tel est l'excès de ma douleur, que si vous ne m'eussiez pas commandé d'espérer grâce du Père des miséricordes, j'aurois craint que la terrible malédiction de mon père ne dût s'accomplir dans l'un et l'autre monde.

Pour surcroît de malheur dans un moment de frénésie et dégarement, j'ai oublié l'adresse particulière de ma chère Miss Howe, et sans y faire attention, je lui ai envoyé directement une lettre qui est tombée entre les mains de sa mère irritée. Et cette chère amie aura encore encouru une nouvelle disgrace à mon occasion. — Et votre digne fils aussi qui est malade. — Et ma pauvre Hannah que vous croyez n'être pas en état de se rendre auprès de moi! — O ma chère Madame Norton, voudriez-vous, pourriez-vous blâmer justement ceux dont le ciel même semble approuver les ressentimens contre moi? Et voudriez-vous absoudre une créature que le ciel condamne?

Cependant vous me défendez de me décourager. — Hé bien, je ne perdrai point courage, si je peux m'en empêcher. Ah ! votre tendre lettre est venue bien à propos pour me consoler. — Mais j'en appelle à l'Etre suprême pour venger mes injures et justifier mon inno. —

Mais taisez-vous, passions orageuses ! — Ne viens-je pas de dire dans le moment, que votre lettre m'avoit apporté de la consolation ? — Que le ciel pardonne à ceux qui empêchent mon père de me pardonner. — C'est là tout ce que ma plume laissera jamais échapper de plus dur contr'eux.

Mais quand même votre fils se rétabliroit, je vous recommande, ma chère Mde. Norton, de ne pas songer à venir auprès de moi. Quoique jusqu'à présent on ait si peu écouté votre intercession, je ne sache pas encore que votre médiation ne puisse m'être utile auprès de ma mère pour m'obtenir la révocation de la malédiction paternelle dans sa plus terrible partie qui reste encore à accomplir. Il faudra bien qu'à la fin la voix de la nature se fasse entendre en ma faveur : oui, on l'écoutera. Elle ne prendra d'abord avec mes parens que le ton foible et plaintif d'une jeune et timide infortunée, toute confuse encore de sa misère ; mais elle prendra une voix plus forte et plus imposante, à mesure que je retrouverai le courage, et peut-être invoquera-t-elle la protection

paternelle, pour me préserver d'une nouvelle ruine. Peut-être demandera-t-elle à grands cris ce pardon, que n'auront aucun droit d'espérer pour leurs propres fautes, ceux qui voudront me faire refuser d'un père le pardon d'une erreur accidentelle qui ne fut jamais préméditée, et où je ne serois jamais tombée sans eux.

Mais voilà encore l'impatience, fondée peut-être sur la partialité de l'amour-propre, cet étrange séducteur, qui me domine et m'égare.

Je vous dirai en deux mots, qu'il est nécessaire pour nos espérances présentes et futures, que vous vous entreteniez en bonne intelligence avec ma famille. De plus, si vous veniez, ce seroit peut-être un moyen de faire découvrir ma trace au plus abandonné des hommes. Ne dites donc plus que vous croyez devoir vous rendre auprès de moi, *qu'on le prenne comme on voudra.* Pour mon propre intérêt, je le répète, vous ne devez absolument pas venir, quand mon frère de lait seroit rétabli, comme j'espère qu'il l'est. Je ne puis manquer de vos avis, tant que je pourrai vous écrire et que vous pourrez me répondre. Et je vous écrirai autant de fois que vos conseils me seront nécessaires.

Les personnes chez qui je suis, me paroissent d'honnêtes gens, et remplies d'humanité. Il y a une locataire dans la

même maison, une veuve de peu de fortune; mais d'un très-grands mérite. — C'est une digne et respectable femme, qui ressemble beaucoup à celle à qui j'écris en ce moment. Elle a dit qu'elle renonce à toute autre pensée de ce monde, qu'à celles qui peuvent l'aider à le quitter heureusement. — Qu'elle me semble convenir à mes vues! — Il semble du moins que c'est la Providence qui me l'a fait rencontrer. — Ainsi pour le présent, rien ne peut exiger, ni même excuser votre déplacement, tandis qu'en restant où vous êtes, vous pouvez m'être si utile pour tant d'autres fins plus importantes. Il peut venir un temps où j'aurai besoin de vous pour une dernière assistance, de toutes la plus désirable. — Et alors, ma chère Norton, — alors je vous la demanderai, et et je la recevrai de tout mon cœur. — Alors personne ne voudra m'en priver; ni en exiger le refus.

Vous êtes bien obligeante de m'offrir votre bourse. Mais quoique j'ai été forcée de laisser mes habits derrière moi, j'ai cependant emporté plusieurs effets de prix qui me garantiront du besoin présent. Vous direz que j'en aurai tiré un bien pauvre parti. Il est vrai, vous avez raison; et cela, — si je veux jeter les yeux sur le passé, en bien peu de temps.

Mais que ferai-je, si l'on ne peut déterminer mon père à rétracter sa malédic-

tion ? O ma chère Madame Norton ! si vous saviez quel poids c'est que la malédiction d'un père sur un cœur aussi craintif que le mien ! — Qui m'auroit dit que j'aurois un jour à conjurer la *malédiction* d'un père ? Et cela, lorsque la partie qui tomboit sur cette vie passagère, est accomplie d'une manière si terrible ? Ou que je désirerois sa révocation pour l'intérêt de mon père autant que pour le mien ?

Vous ne devez pas m'en vouloir de ce que je ne vous ai pas écrit auparavant. Vous êtes bien bonne, mais vous avez bien raison en disant que vous êtes sûre que je vous aime. Oh oui, je vous aime : que je vous reconnois bien à cette générosité qui vous fait me donner plus de louanges que je n'en mérite, afin d'exciter en moi l'émulation de les mériter. — Vous me dites ce que vous attendez de moi dans les calamités que je suis appelée à supporter. Puisse ma conduite remplir votre attente !

J'ai quelques raisons à me donner pour excuse de mon silence à votre égard, ô ma tendre et chère amie, ma seconde mère ! Avec quelle douceur, avec quelle politesse vous vous exprimez sur cet article ! J'étois bien aise, autant pour vous que pour moi, que vous pussiez dire que nous n'avions ensemble aucune correspondance : s'ils eussent cru que nous nous écrivions, tout ce que vous auriez pu ha-

sarder en ma faveur auroit été rejeté; on auroit défendu à ma mère de vous voir et d'avoir aucun égard à ce que vous pourriez dire.

Ma perspective changeoit sans cesse! Tantôt j'avois des espérances, tantôt je ne prévoyois que malheurs. Si je vous avois fait part de mes craintes, elles vous auroient causé du trouble et du chagrin: quand les apparences étoient plus favorables, elles me faisoient espérer que la poste prochaine, ou la suivante, ou enfin une autre, de semaine en semaine, j'aurois à vous faire part de la meilleure nouvelle que je pusse vous apprendre, quelque froid que ce misérable eût rendu mon cœur, pour la plus heureuse de ces nouvelles. Comment aurois-je pu me résoudre à vous écrire, pour vous avouer que n'étant pas mariée, je vivois cependant (sans pouvoir m'en empêcher) sous le même toit avec un pareil homme? — qui avoit fait entendre à je ne sais combien de personnes, que nous étions réellement mariés, quoiqu'avec quelques restrictions qui dépendoient de ma réconciliation avec mes parens: car vous ne m'avez pas appris à déguiser la vérité, ni à me rendre coupable d'un mensonge, ou direct ou équivoque.

Mais peut-être penserez-vous que dans ma dangereuse situation, j'aurois dû vous écrire pour vous demander vos conseils:

mais, ô ma chère Madame Norton, si je suis perdue, ce n'est pas pour avoir manqué de conseils. Vous devez en être convaincue par ce que je vous ai déjà fait entendre, quand même je ne m'expliquerois pas davantage. — Car qu'avoit besoin ce cruel ravisseur d'avoir recours à des artifices inouïs. — Je vais parler plus clairement encore, (mais je vous recommande de taire pour le présent cet article) qu'avoit-il besoin d'employer des *potions assoupissantes*, et la force la plus brutale et la plus outrageuse, si j'avois manqué en quelque chose à mon devoir?

Encore quelques mots sur cet affligeant sujet.

Lorsque je réfléchis sur tout ce qui m'est arrivé, il paroît sûr que ce séducteur, qu'on supposoit généralament un *étourdi*, s'est conduit avec moi d'après un plan de scélératesse bien réfléchi et bien concerté d'avance.

Pour faire jouer toutes ses viles machines, il ne lui manquoit qu'une chose dès le commencement: c'étoit de m'amener par force ou par ruse à me jeter sous sa puissance. Et l'orsqu'il y fut parvenu, il ne falloit rien moins que l'intervention de l'autorité paternelle, que je n'avois pas mérité qui se déployât en ma faveur, pour me sauver de ses profondes et noires intrigues. Toute autre opposition, de quelque part qu'elle vînt, n'eût fait que précipiter

ma perte et hâter sa barbare et ingrate violence. Et j'ai lieu de croire, que si vous eussiez été avec moi, vous auriez vous-même souffert en tâchant de me sauver. Car jamais on ne vit un plan de malice plus adroitement et plus constamment suivi que le sien, contre une malheureuse créature qui méritoit mieux de l'ingrat : mais le Tout-Puissant a permis, suivant le cours général de sa providence, que la faute amenât sa propre punition ; mais sûrement ce n'est point par suite, ni en vertu de cette terrible malédiction de mon père : « Puisse-tu être punie ici-bas, » (ô ma chère maman Norton, priez avec moi le ciel, que la punition s'arrête du moins à cette vie) » par le misérable dans lequel tu » as placé ta criminelle confiance ! »

Je suis fâchée, à cause de vous, de finir si tristement. Il faut pourtant que je finisse. Je vous prie de garder le secret sur tout ce que je vous ai communiqué, jusqu'à ce que je vous permette de le divulguer. Dieu vous conserve votre autre enfant : c'est le plus innocent !

J'espère dans la miséricorde du Tout-Puissant, quoique je ne l'obtienne de personne sur cette terre. Je vous réitère encore ma défense. — Il ne faut absolument pas songer à venir auprès de

Votre très-soumise

CLARISSE.

P. S. La personne obligeante qui m'a remis aujourd'hui votre lettre, a promis de revenir demain chercher la réponse. Je ne laisserai pas échapper une si belle occasion. (‖)

(¶) LETTRE CCCVIII.

Mde. NORTON à Miss CLARISSE HARLOWE.

Lundi soir, 3 Juillet.

QUELLES horreurs venez-vous de m'apprendre de cet homme barbare et détestable ! Est-il donc au monde un homme capable de faire violence à une aussi douce, une aussi charmante créature ?

Et êtes-vous bien sûre d'être maintenant hors de ses atteintes ?

Vous m'ordonnez de tenir secrètes les circonstances du vil traitement que vous avez essuyé ! — Sans cela, Miss Arabelle m'ayant honorée d'une visite inattendue, lorsque je venois de recevoir votre triste lettre, j'aurois été tentée de lui dire que j'avois reçu de vos nouvelles, et de lui communiquer certains endroits qui auroient prouvé votre repentir, vos presentes sollicitations, pour obtenir la révocation de la malédiction de votre père, et sa protection contre les nouveaux ou-

trages qu'on pourroit vous faire. Mais votre sœur auroit sans doute voulu lire les lettres et les emporter, pour les faire voir à votre famille.

Il faudra bien pourtant qu'ils sachent un jour votre triste histoire. Et il est impossible qu'ils n'aient pas pitié de vous, et qu'ils ne vous pardonnent pas, lorsqu'ils sauront votre prompt repentir, et vos souffrances inouies, et que vous avez succombé sous la force brutale d'un ravisseur, et non sous les artifices d'un amant séducteur.

Mademoiselle votre sœur me dit que ce méchant homme publie chez Milord M..... qu'il est actuellement marié avec vous. — Mais elle ne le croit pas; je n'ai pas eu le courage de lui faire connoître la vérité.

Elle m'a beaucoup pressée de lui dire si je n'avois pas été en correspondance avec vous depuis que vous êtes partie. Je pouvois bien lui répondre avec vérité que non; ce que j'ai fait : mais je lui ai dit que j'étois bien informée que vous aviez pris fort à cœur la malédiction de votre père, et qu'elle me permettroit de lui dire que ce seroit faire le rôle d'une sœur que d'employer son crédit à la faire lever.

Entre plusieurs choses assez dures, elle m'a dit, que la tendresse partiale que j'avois pour vous, me faisoit compter pour peu de chose l'honneur du reste de la

famille : et que si je ne tenois pas ce langage directement de vous, c'étoit sans doute Miss Howe qui me l'avoit suggéré.

Elle s'exprima avec beaucoup d'aigreur contre cette jeune Dame, qui, à ce qu'il paroît, se permet partout, et avec tous ceux qu'elle rencontre, des invectives contre votre famille, (car vous devez penser que votre aventure fait le sujet de toutes les conversations) et la traite, à ce que dit votre sœur, avec mépris, jusqu'à tourner même vos parens en ridicule.

Je suis fâchée que son ressentiment la porte à de pareilles libertés, pour deux raisons : d'abord parce que cela ne produit jamais aucun bien. Je vous ai entendu avouer que Miss Howe avoit l'humeur satyrique. Mais il me semble qu'une jeune Demoiselle de son esprit et de son jugement devroit savoir que le but de la satyre n'est pas *d'irriter*, mais de *corriger ;* et qu'elle ne doit jamais être *personnelle.* Si elle dégénère en personnalités, tout homme impartial, comme disoit mon bon père, pourra soupçonner que le satyrique se livre à son humeur naturelle et répand sa bile, ce qui est en lui un aussi grand défaut, qu'aucun de ceux qu'il prétend censurer et dévoiler dans les autres.

Peut-être qu'un mot de représentation de votre part ne seroit pas perdu.

Ma deuxième raison est, que de pareilles libertés de la part d'une amie aussi chaude

que l'est Miss Howe, pourroient retomber sur vous et vous être reprochées.

Je suis si enflammée d'indignation contre cet homme, le plus vil des hommes! que je n'ose pas toucher les particularités choquantes que vous m'apprenez de sa bassesse. En effet, comment pouviez-vous vous défendre contre un misérable si déterminé, et qui vous tenoit sous son pouvoir? Je vous répéterai seulement mon ardente prière : c'est de ne pas vous désespérer, malgré la noire horreur qui vous environne. Vos malheurs sont extrêmes, il est vrai; mais vous avez des ressources porportionnées à vos épreuves, tout le monde le sait comme moi.

Mettez les choses au pis. Quand même vos parens ne seroient point émus en votre faveur, votre sœur m'a dit que votre cousin Morden arrivoit bientôt. Quand ils l'auroient mis de leur parti, il vous fera toujours rendre justice, et vous pourriez alors mener un vie exemplaire, en faisant des heureux autour de vous, et apprenant aux jeunes personnes de votre âge à éviter les filets où vous avez été enveloppée d'une manière si terrible.

A l'égard de l'homme que vous avez perdu, peut-on désirer l'union d'un cœur parjure comme le sien, avec un cœur aussi parfait que le vôtre? — Une ame vile et basse, comme vous l'appelez à juste

titre, malgré tout son orgueil de ses ayeux; qui est plus ennemi de lui-même et de son propre bonheur dans cette vie et dans l'autre, qu'il ne s'est montré le vôtre dans les indignes et barbares traitemens que l'ingrat s'est permis de vous faire; non, j'en suis sûre, je n'ai pas besoin de vous exhorter à mépriser un pareil homme; car si vous ne le méprisiez pas, ce seroit un reproche qui réjailliroit sur un sexe dont vous avez toujours fait l'ornement.

Votre caractère moral est resté sans atteinte. Comme vous l'observez très-bien, la nature même de vos souffrances le prouve. Prenez donc courage, ma chère enfant, et ne vous désespérez point; car n'est-ce pas Dieu qui gouverne le monde, qui permet certains événemens, et en dirige d'autres comme il lui plaît? Ne récompensera-t-il pas d'une éternelle félicité des peines temporelles encourues avec innocence, et supportées avec piété? Et puis, ma chère, qu'est-ce que le moment présent?

Cependant mon cœur gémit sous une double affliction; car mon pauvre enfant est très-mal, très-mal! — une fièvre violente! — et qui ne le quitte point, quoiqu'on ait pu faire. — Priez pour lui, ma très-chère Miss, que Dieu lui rende la santé, s'il lui plaît. — J'espère que sa volonté sera de la lui rendre — sinon,

(mais comment peux-je seulement supporter cette cruelle pensée ?) priez-le de me donner la patience et la résignation que je vous ai souhaitée.

Je suis, ma très-chère jeune Dame,
Votre très affectionnée
JUDITH NORTON. (||)

(¶) LETTRE CCCIX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Mde. JUDITH NORTON.

Jeudi, 6 Juillet.

JE ne devrois pas, surtout dans les circonstances présentes, ajouter à vos afflictions. — Mais je ne peux m'empêcher, puisque vous êtes aujourd'hui la seule amie qui puisse adoucir mes maux, de vous faire part d'un nouveau sujet de chagrin. Je n'avois après vous qu'une autre amie dans le monde, et elle est tout-à-fait fâchée contre moi (*) : il est douloureux de se voir, même un instant, sous la censure d'une personne qu'on aime, et de souffrir de sa part des imputations qui attaquent l'honneur et la prudence. Il est, vous le savez ma chère Madame Norton, des points si délicats, qu'il y a une espèce de

(*) Voyez la lettre suivante.

déshonneur dans la nécessité de s'en justifier. Et dans la circonstance, mon malheur est de ne savoir comment expliquer autrement que par des conjectures quelques-uns des faits dont elle me demande raison, tant les menées de cet esprit ténébreux ont été subtiles, tant ses détours sont profonds.

En un mot, Miss Howe croit avoir trouvé mon caractère en défaut. Je viens de recevoir sa sévère lettre. — Mais je lui répondrai peut-être avec un esprit plus tranquille, si je commence par m'occuper de la vôtre. Car en vérité, ma patience est presque à bout. Et je devrois pourtant considérer que *les blessures de l'amitié partent toujours d'une main fidelle.* Mais tant de chagrins à la fois! — O ma chère Madame Norton! Comment une si jeune novice que moi dans l'école de l'affliction, sera-t-elle capable de souffrir, de supporter à la fois tant de maux accablans et divers?

Mais laissons ce sujet pour quelque temps et revenons à votre lettre.

Je suis très-fâchée que Miss Howe soit si vive dans ses ressentimens à mon occasion. Je l'ai toujours blâmée ouvertement de ce qu'elle prenoit de pareilles libertés avec mes parens. J'avois autrefois beaucoup d'influence sur son cœur obligeant. Elle se faisoit une loi de mes représentations. Mais les malheureux dans l'affliction n'ont

n'on presque plus aucun pouvoir sur l'esprit de personne. La prospérité et l'indépendance ont le charmant avantage de donner de la force aux conseils de l'amitié ; au lieu que les avis, les remontrances mêmes dans l'infortuné, sont pris pour de l'insolence.

Cependant Miss Howe est une personne inestimable : d'ailleurs dois-je espérer qu'elle aura toujours pour mon jugement le même égard qu'elle avoit avant que j'eusse perdu tout titre au caractère d'une personne prudente et sage ? De quel front puis-je lui reprocher, moi, de manquer de prudence ? Mais si je peux être assez heureuse pour me rétablir dans son estime, si précieuse pour moi, je hasarderai de lui présenter quelques-unes de vos justes observations sur ce point.

Vous dites que vous n'avez pas besoin de m'exhorter à mépriser un homme pareil à mon cruel persécuteur. — Non, vous n'en avez pas besoin. J'aimerois mieux souffrir la mort la plus cruelle que d'être sa femme. Je vous avouerai pourtant, ma chère Madame Norton, *qu'il fut un temps où j'eusse pu l'aimer* : — *l'ingrat !* — Oui, *s'il m'avoit permis de l'aimer, il fut un temps où j'aurois pu l'aimer !* Et cependant, il ne mérita jamais mon amour. Et n'étoit-ce pas-là une faute ? — Mais aujourd'hui, si je peux me préserver de retomber dans ses mains, et obtenir un

dernier pardon de mes parens; c'est là tout ce que je désire, autant pour ma consolation présente, que pour celle de ces chers parens dans leurs réflexions à venir.

Je n'attends point d'eux de réconciliation, ni même de pardon, si ce n'est à l'extrémité, et comme une espèce de viatique pour me soutenir dans le passage de cette vie à l'éternité.

O ma chère Madame Norton, vous ne sauriez imaginer ce que j'ai souffert! Mais en vérité, mon cœur est brisé! — Je suis sûre que je ne vivrai pas assez long-temps pour prendre possession de cette indépendance, que vous croyez capable de me faire expier en quelque sorte ma conduite passée.

Tandis que je serai dans cette opinion, vous devez croire que je ne serai pas tranquille, que je n'aie obtenu un dernier pardon.

Je désire qu'on me laisse suivre mes propres idées pour obtenir cette grâce. Je ne sais pourtant pas encore quelles voies je prendrai.

J'écrirai : Mais à qui? voilà mon incertitude. L'infortune ne m'a pas encore inspiré la hardiesse de m'adresser directement à mon père. Mes oncles qui m'aimoient autrefois si tendrement, ont endurci leur cœur. Ils n'ont jamais connu le doux nom de père, qui auroit pu adoucir la rudesse de leurs passions. De mon frère, je n'en

espère rien. Il ne me reste donc que ma mère et ma sœur à qui je puisse m'adresser.
— « O ma chère et bien aimée maman, » ne me sera-t-il donc pas permis de lever » mon œil tremblant vers votre œil maternel, jadis si indulgent, si tendre, et dont » le regard est si consolant? ne puis-je » espérer de vous un regard de miséricorde, si nécessaire à un pauvre cœur désespéré, qu'anime encore la vie qu'il a » puisée dans le vôtre? — hélas! je ne » demande pas d'être rétablie dans votre » faveur; le pardon est tout ce que j'implore! »

Mais quand je pourrois émouvoir la pitié de ma mère, ne seroit-ce pas la rendre encore plus malheureuse qu'elle ne l'a déjà été par ma faute, par les oppositions qu'elle rencontreroit, si elle vouloit faire agir cette pitié en ma faveur.

C'est donc à ma sœur, je crois, que je m'adresserai. — Cependant, qu'elle a été une sœur dure pour moi. — Mais je ne lui demanderai aucune protection, quoique je tremble à tous les instans de ne pouvoir me passer de protection. Tout ce que je demanderai pour le présent (comme préliminaire au dernier pardon que je veux implorer) sera uniquement de m'affranchir de cette malédiction terrible de mon père, qui semble avoir tout l'effet qu'elle pouvoit avoir pour cette vie. — Et sans doute c'étoit la colère et non pas son inten-

tion, qui l'a étendue jusques sur l'autre vie !

Mais pourquoi augmentai-je ainsi vos douleurs? Ce n'est pas, ma chère Madame Norton, que je sente si fort les miennes, qu'il ne me reste aucune sensibilité pour les vôtres, puisque vos chagrins sont vraiment un rengrégement des miens ; mais vous avez une consolation, une grande consolation que je n'ai pas : — c'est que vos afflictions, soit qu'elles regardent le plus ou le moins innocent de vos enfans, ne viennent pas du moins d'aucune faute que vous ayez à vous reprocher.

Mais que peux-je faire autre chose pour vous, que de prier? — Ah! soyez bien sûre, que dans toutes les prières que j'adresserai au ciel pour moi, vous et votre fils n'y serez jamais oubliés ; car je suis et je serai toujours, et d'un cœur qui sympathise avec le vôtre, et qui est plein du plus tendre respect, (b)

Votre CLARISSE HARLOWE.

❦

LETTRE CCCX.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mercredi, 5 Juillet. (*)

MA CHERE CLARISSE,

JE reçois enfin de vos nouvelles, par une voie d'où je n'en attendois guères; par celle de ma mère. Elle avoit observé depuis quelque temps mon inquiétude et ma tristesse : et supposant avec raison que vous en étiez l'unique objet, elle m'a lâché un mot ce matin, qui m'a fait juger qu'elle savoit quelque chose de plus que moi de votre situation. Enfin, s'étant apperçue que cette conjecture ne faisoit qu'aigrir mon chagrin, elle m'a confessé qu'elle avoit entre les mains une lettre de vous du 29 Juin, qui m'étoit adressée. Vous devinez bien que cet aveu est devenu l'occasion d'une petite querelle, qui ne s'est que trop échauffée, pour le repos de l'une et de l'autre.

En vérité, ma chère, il est surprenant, mais très-surprenant, que sachant si bien la défense qui m'interdit tout commerce avec vous, vous ayez pu m'adresser une lettre chez ma mère, tandis qu'il y avoit

(*) Sous l'adresse de Mde. Rachel Clark.

cinquante à parier contre un, qu'elle tomberoit entre ses mains, comme il est malheureusement arrivé.

En un mot, elle a paru fort offensée de ma désobéissance. Je n'ai pas été moins piquée, qu'elle ait ouvert et retenu mes lettres. A la fin, notre dispute s'est terminée par un compromis. Ma mère m'a donné la lettre, et la permission de vous écrire *une fois* ou *deux*; et je me suis engagée à lui faire voir ce que je vous écrirois. Au fond, sans compter l'estime infinie qu'elle a pour vous, sa curiosité suffisoit pour lui faire souhaiter d'apprendre votre position, et l'occasion d'une lettre où votre tristesse est exprimée d'un ton si touchant. (Mais il sera aisé de la satisfaire, en ne lui lisant qu'une partie des miennes. J'aurai soin, en les écrivant, de mettre entre ces deux crochets [ ] les endroits que je voudrai lui dérober.)

Faut-il, Miss Clarisse Harlowe, que je vous rappelle trois de mes lettres que vous avez laissées sans réponse, excepté la première, à laquelle vous avez répondu en deux mots, pour me promettre une lettre plus étendue, sous prétexte de mauvaise santé: quoiqu'un jour ou deux après avoir reçu la seconde, vous vous soyez assez bien portée pour retourner joyeusement dans l'infâme maison ? Mais je reviendrai tout-à-l'heure sur ces trois lettres. Arrêtons-nous d'abord à la vôtre de mercredi

dernier que vous avez été peut-être bien aise de faire tomber entre les mains de ma mère.

Je vous avouerai que cette letrre fatale m'a percé le cœur. Grand Dieu ! Dans quel abîme vous êtes-vous précipitée, Miss Clarisse Harlowe ? Aurois-je pu croire qu'après vous être échappée avec tant de peine et de si justes raisons des mains de votre persécuteur, (depuis l'odieuse entreprise qu'il avoit tentée) vous vous laissassiez engager, non seulement à lui pardonner, mais à retourner avec lui dans cette horrible maison, et sans être mariée ? Une maison, dont je vous avois si bien peint l'infamie! Je ne reviens pas de mon étonnement. Quelle est donc l'inconcevable ivresse de ce maudit *amour* ? C'est ce qui m'a toujours fait trembler pour vous. Oui, pour vous-même. J'ai toujours craint que vous ne fussiez pas à l'épreuve de ses bisarres et dangereux effets. *Vous n'avez pas eu le bonheur d'échapper toute entière.* En vérité, je ne vois pas comment vous avez pu espérer d'échapper. *Vous avez un récit horrible à me faire* ! Il n'est pas besoin, ma chère, d'une plus longue explication. Je vous aurois prédit tout ce qui vous est arrivé, si vous m'aviez seulement appris que votre dessein étoit de rentrer sous son pouvoir, après avoir eu tant de peine à vous en délivrer. *Votre repos est détruit*; je n'en suis pas

surprise, puisque vous avez à vous reprocher une crédulité si mal entendue. *Votre raison même est altérée* ! Mon cœur saigne assurément pour vous : mais vous me le pardonnerez ma chère, j'ai peur que votre raison ne fût déjà pas trop saine, lorsque vous avez pu quitter Hamstead. Autrement vous ne lui auriez jamais laissé découvrir votre retraite, et vous auriez encore moins consenti à retourner dans un infâme lieu de prostitution.

Je vous dis que je vous ai écrit trois lettres. La première, datée des 7 et 8 Juin (*), et écrite à deux reprises, est parvenue heureusement jusqu'à vous, puisque vous m'en avez assurée par quelques mots de réponse du 9. Si vous ne l'aviez pas reçue, je n'aurois pas été sans inquiétude pour ma propre sûreté ; car c'est dans cette lettre que je vous informois du caractère de votre abominable demeure, et que je vous inspirois de si justes défiances du côté de votre Tomlinson, qu'il doit me paroître incroyable que vous ayez pu retourner dans cette maison après le bonheur que vous aviez eu d'en sortir, et d'échapper à Lovelace. O ma chère ! .... Mais il n'y a plus rien à présent qui soit capable de me surprendre.

Ma seconde lettre (†), en date du 10 juin, vous fut remise en mains propres à

(*) Voyez Lettre CCXXIX.

(†) Voyez Lettre CCLV.

Hamstead, sur un lit de repos où vous étiez couchée dans un état assez étrange, suivant le récit de mon messager, le visage bouffi, enluminé, je ne sais pas comment.

La troisième étoit datée du 20 juin (*). N'ayant rien reçu de vous depuis votre billet de Hamstead, j'avoue que dans cette dernière lettre je ne vous épargnois pas. Je m'étois servie à tout hasard de l'ancienne voie de Wilson, parce que je n'en avois pas d'autre : ainsi, je ne suis pas sûre que vous l'ayez reçue, et j'ai d'autant plus de raison d'en douter, que vous n'en parlez pas dans celle des vôtres, qui est tombée entre les mains de ma mère. Si vous l'aviez reçue, je m'imagine qu'elle vous auroit trop touchée pour être sortie de votre mémoire.

Vous avez appris, dites-vous, que j'ai été malade. Il est vrai que j'ai été enrhumée : mais si légèrement que je n'en ai pas gardé ma chambre une heure. Je ne doute pas qu'on ne vous ait appris, qu'on ne vous ait raconté bien des choses singulières, pour vous porter à la démarche où vous vous êtes engagée. Jusqu'à cette démarche, j'entends celle de retourner avec cet infâme, je ne connois rien qui méritât plus de pitié que votre aventure. Vous auriez été justifiée dans l'esprit de tous ceux qui savoient avec

(*) Voyez Lettre CCLXXV.

quelle rigueur votre famille vous avoit traitée, et qui connoissoient d'ailleurs votre prudence et votre circonspection. Mais hélas, ma chère, nous voyons qu'il faut se défier des plus sages, lorsque l'amour, comme un feu follet, fait briller à leurs yeux ses éblouissantes lueurs.

Ma mère me dit qu'elle a fait répondre à votre lettre, pour vous prier de ne plus m'écrire, parce que votre situation m'afflige trop. Oh sûrement! je suis affligée; et vivement affligée, et bien trompée aussi dans mon attente; permettez-moi de vous le dire : car j'avois toujours cru qu'il n'y avoit pas au monde de femme telle que vous à votre âge. Mais je me souviens d'une réflexion que je vous ai entendue faire sur un excellent prédicateur, dont la vie ne s'accordoit guères avec ses principes. L'art de prêcher, disiez-vous, et l'art de bien vivre, demandent des qualités tout-à-fait différentes, (*) elles font le grand saint, lorsqu'elles se trouvent réunies dans un même sujet : comme l'union de l'esprit et du jugement forme le grand génie. (¶) Vous développâtes, je m'en souviens, cette idée avec beaucoup d'esprit : mais vous ne l'avez jamais prouvée d'une manière plus convaincante, excusez-moi, ma chère, que par cette partie toute récente de votre conduite, dont je me plains (⊥).

(*) Voyez Lettre CLVII.

La chaleur de mon affection, et mon vif intérêt pour votre honneur, me rendent peut-être un peu trop sévère. Si c'est le jugement que vous en portez, attribuez cet excès à sa véritable cause, c'est-à-dire, à cette affection même, à ce vif intérêt; et vous ne ferez que rendre justice à votre affligée et fidelle amie.

A. H.

P. S. Ma mère ne s'en est fiée qu'à ses propres yeux. Elle a voulu faire elle-même la lecture de ma lettre, et cela avant que j'eusse fait usage des *crochets*. Ainsi notre correspondance passée n'est plus un secret pour elle. Mais elle la trouve excusable. Elle s'en est toujours défiée, dit-elle : et elle avoit tout lieu de s'en défier, me connoissant, et connoissant la force de mon amitié. L'intérêt qu'elle prend à vos infortunes va si loin, que pour votre consolation, autant que pour m'obliger, elle consent que vous m'écriviez tout ce qui s'est passé entre vous et le plus vil de tous les hommes; mais sous la condition que vos lettres lui seront communiquées. Je m'y suis soumise avec d'autant plus de joie, que cette communication ne peut tourner à votre désavantage. Vous pouvez donc m'écrire librement, et m'adresser directement vos lettres.

Ma mère promet de me faire lire la copie de sa réponse, et de celle que vous y avez faite, dont elle ne m'avoit point encore parlé. Elle se reproche déjà de vous avoir traitée trop sévèrement. Elle craint que la vue de votre dernière lettre ne fasse trop d'impression sur moi. Cependant j'ai sa parole dont je ne la dispenserai pas. Je me doute bien que sa lettre étoit assez dure. (¶) Je crains que vous ne fassiez le même reproche à la mienne : mais vous m'avez appris à ne jamais épargner la faute d'une amie pour son propre intérêt, et qu'une grande faute doit paroître encore plus inexcusable dans la personne qui a notre estime, que dans une autre qui nous est indifférente : parce que c'est une sorte de reproche pour nous sur le choix que nous avons fait, parce qu'elle nous expose à celui de partialité devant le monde, et qu'elle tend à porter atteinte à *l'amitié de l'ame* : oui, *l'amitié de l'ame*. Il est impossible en effet, que les erreurs de l'amie la plus chérie, n'affoiblissent notre opinion intime de cette amie, et me préparent de loin l'occasion d'un éloignement futur, et peut-être d'un dégoût invincible. (L)

Fasse le ciel seulement, que vous puissiez nous éclaircir votre conduite depuis votre évasion d'Hamstead! Tout étoit noble jusqu'alors, prudent, généreux, irréprochable. Votre homme étoit un dé-

mon et vous un ange. J'espère encore que les éclaircissemens seront dignes de votre caractère, et je les attends de vous.

Ma lettre vous sera remise par un exprès, qui est chargé de recevoir vos ordres pour la réponse. Votre monstre pourroit découvrir vos traces par la poste, si vous n'y apportez pas les plus soigneuses précautions. De l'argent, de mauvaises inclinations, une tête inventive en scélératesse, c'est trop dans le même homme, pour qu'il ne soit pas un homme dangereux pour le monde entier.

LETTRE CCCXI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi, 6 Juillet.

PEU de jeunes-personnes ont éprouvé comme moi, combien le véritable bonheur se trouve rarement dans l'accomplissement à nos propres désirs. Pour ne citer qu'un seul exemple de la vérité de cette observation, que n'aurois-je pas donné pendant quelques semaines, pour recevoir une lettre de ma chère Miss Howe, moi qui avois placé dans son amitié la seule consolation qui me restât! Je ne

m'imaginois guères que la première lettre qu'elle me feroit la grace de m'écrire seroit dans un style qui m'obligeât de jeter les yeux plus d'une fois sur son seing, pour m'assurer que les deux initiales qui le composent, n'étoient pas le commencement d'un autre nom : car assurément, me dijois-je à moi-même, ce style est celui de ma sœur Arabelle. (*) Sûrement, Miss Howe, quelques reproches qu'il lui plût de me faire sur d'autres points, ne remettroit pas avec tant d'aigreur devant les yeux de son amie, des expressions échappées dans l'amertume de son cœur et dans le désordre de son esprit ; elle ne lui rappelleroit pas si durement, et même avec un mélange de raillerie, une réflexion qu'elles peuvent avoir faite ensemble, dans un temps de joie et de prospérité, lorsqu'il y avoit si peu d'apparence que cette réflexion pût jamais tourner contre elle.

Mais dans la misérable situation où je suis réduite, sans ressources, déchue de ma réputation, dépouillée de mon honneur, (car il m'importe peu qui le sache, lorsque je le sais moi-même) sans amis, sans espérance, me convient-il de me plaindre d'une chère amie, et de prendre le ton du reproche, parce qu'elle n'a pas pour moi plus de bonté qu'une sœur?

(*) Arabelle Arlowe.

Hélas! je ne m'apperçois que trop, à l'amertume des sentimens qui s'élèvent dans mon ame, et qui veut se communiquer à ma plume, que je ne suis point encore assez soumise à ma condition. Ainsi, en vous demandant pardon d'avoir réglé mon attente, mes prétentions à votre faveur, sur votre indulgence passée, plutôt que sur celle que je mérite aujourd'hui ; je vais m'efforcer de faire la réponse que vous me demandez. Mais elle me prendra trop de temps pour espérer de pouvoir vous l'envoyer demain par votre messager : il m'assure qu'il peut l'attendre jusqu'à samedi. C'est donc pour samedi, que je vous promets toute l'histoire de mon infortune.

Cependant je ne réponds pas de pouvoir me justifier sur toutes les circonstances de ce qui est arrivé. Pendant une partie du temps où ma conduite vous paroîtra mériter quelque censure, je n'étois pas à moi-même ; et jusqu'aujourd'hui, je ne sais pas encore toutes les méthodes qui ont été employées pour ma ruine.

Vous me dites que dans votre première lettre, vous m'en avez dit assez sur la maison où j'étois, et que vous m'avez assez prémunie contre ce Tomlinson, pour être fort étonnée que j'aie pu consentir à retourner sur mes traces. Hélas! ma chère! j'ai été trompée, indignement trompée,

par les plus lâches artifices, comme vous le verrez bientôt.

Sans avoir connu l'infamie de cette maison, sur vos informations qui ne sont pas venues jusqu'à moi, j'avois conçu pour les personnes qui l'habitent une aversion qui ne m'auroit jamais permis d'y retourner volontairement. Si vous m'aviez communiqué, en effet, les informations dont vous me parlez, et qu'elles fussent arrivées assez tôt, j'en aurois pu tirer un avantage infini. Mais, quelle qu'ait été votre intention, vous ne m'en avez pas dit un mot dans la première de ces trois lettres, auxquelles vous me renvoyez avec tant de chaleur : et pour vous en convaincre, je vous la fais passer dès aujourd'hui sous cette enveloppe. (*)

Ce que vous me dites d'une seconde lettre, qui m'a été remise en mains propres par votre messager, et la description de l'état où j'étois *couchée*, dites-vous, *sur un lit de repos, d'une façon étrange, le visage bouffi, enluminé, et vous ne savez trop comment, etc.* m'étonne et me confond. Ciel, aies pitié de la malheureuse Clarisse Harlowe ! Que voulez-vous dire ? Quel exprès m'avez-vous envoyé ? Etoit-ce encore quelque créature de Love-

(*) C'est celle que M. Lovelace avoit altérée et fait rendre à Miss Clarisse, au lieu et imitée de celle qu'il avoit fait prendre chez Wilson. Voyez Lettre CCXXXIX.

lace? N'étois-je donc environnée que de ses complices? En vérité, ma chère, je ne comprends pas une syllabe à ce récit. Non, pas un mot. — Voyons. Vous dites que c'est avant mon départ d'Hamstead! (¶) Ma tête alors n'avoit encore souffert aucun désordre Jamais je n'avois été surprise par le vin : Et cela auroit été bien étrange! Comment aurois-je donc pu me trouver dans l'état où l'on ma représentée? *le visage bouffi, enluminé, vous ne savez trop comment* : Avec quelle vile, quelle odieuse figure votre messager m'a dépeinte! (☞) Mais il est certain que je n'ai vu ni reçu de votre part aucun exprès. Me croyant en sûreté dans ma retraite d'Hamstead, cette raison m'y retenoit plus long-temps que je ne l'aurois souhaité, dans l'espérance d'y recevoir la lettre que vous me promettiez par votre billet du 9, qui me fut apporté par mon propre messager, et dans lequel vous me faisiez compter sur l'assistance de Madame Townsend (*). J'étois surprise de ne pas entendre parler de vous. On me dit d'abord, que vous étiez malade; ensuite, que vous aviez eu quelque dispute avec votre mère à mon occasion, et que vous poussiez le ressentiment jusqu'à rejeter les visites de M. Hickman. Je supposois, tantôt que vous n'étiez pas en état d'é-

(*) Voyez Lettre CCXXXVIII.

crire, tantôt que la défense de votre mère faisoit une juste impression sur vous. Mais je vois aujourd'hui, avec la dernière clarté que ce méchant homme doit avoir intercepté votre lettre, et je souhaite qu'il n'ait pas corrompu votre homme, pour l'engager à vous faire un si faux récit.

C'étoit, dites-vous, le dimanche 11 de Juin, qu'il me remit la lettre. Ce jour-là j'allai deux fois à l'église avec Madame Moore. M. Lovelace demeura pendant mon absence chez cette femme, où il mangeoit, ce que je n'ai pu empêcher, et où il vouloit aussi se loger : ce que je n'ai pas voulu souffrir. Il faut que ç'ait été dans l'un ou l'autre de ces deux temps, qu'il ait trouvé les moyens de séduire votre messager. Vous le saurez aisément, ma chère, en vous informant à quelle heure il arriva chez Madame Moore, et par le récit des autres circonstances qu'il vous a dites, qu'il m'a trouvée *sur un lit de repos, etc.* Si quelqu'un m'avoit vue dans la suite, après mon retour forcé dans l'horrible maison, luttant contre l'effet d'un abominable breuvage, et privée absolument de l'usage de ma raison, (car telle est, comme vous l'apprendrez, ma déplorable aventure,) peut-être alors m'auroit-on trouvée en effet dans l'état que vous décrivez, *bouffie, enluminée, et je ne sais pas moi-même comment.* (¶) Mais si vous pouviez voir à présent votre pau-

vre Clarisse, ou que vous l'eussiez vue à Hamstead, avant qu'elle eût souffert le plus lâche des outrages, vous ne l'auriez pas trouvée *bouffie, enluminée* : non, il s'en faut bien. En un mot, ce ne peut être moi que votre messager a vue; et s'il a vu quelqu'un, il m'est impossible de deviner qui. (⫰)

Je vais m'occuper uniquement à vous dévoiler la partie la plus ténébreuse de ma triste histoire, aussi brièvement que le sujet me le permettra. Je ne dois pas être trop réservée non plus sur les circonstances, pour ne pas m'exposer au soupçon de chercher à les taire ou à les pallier. (¶) Je ne sache pas avoir besoin de palliatif et la moindre récitence avec vous seroit entièrement inexcusable. (⫰) Et cependant; si vous pouviez imaginer combien la seule idée de revenir sur le passé m'accable, vous auriez vraiment pitié de moi.

(¶) Comme il me sera impossible de renfermer tout ce récit en moins de deux ou trois lettres, je le commencerai dans la première, pour vous envoyer ensuite le tout ensemble, quoique écrit à plusieurs reprises, selon que mes forces me le permettront.

Laissez-moi prendre ici un peu de repos, et permettez-moi de me signer votre affectionnée et reconnoissante (⫰)

CL. HARLOWE.

(¶) LETTRE CCCXII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi au soir.

CE récit de Clarisse a été annoncé Lettre CCLVII, *où il faut le rapporter.*

Il est parveuu à me déterrer dans ma retraite à Hamstead : J'ignore par quels moyens il s'est présenté à moi sous une forme étrange !

Je n'ai pas osé vous le dire dans mon billet du 9, (*) de peur de vous donner des alarmes sur mon compte. J'espérois d'ailleurs que par votre secours j'aurois eu à vous apprendre bientôt une meilleure issue, que celle qui m'a trompée.

Elle raconte tout ce qui s'est passé à Hamstead entre elle, M. Lovelace, le Capitaine Tomlinson et les femmes de la maison, récit que M. Lovelace a fait lui-même fort au long.

M. Lovelace voyant que tout ce qu'il pouvoit dire et toutes les raisons de M. Tomlinson étoient sans effet, et ne pouvoient me déterminer à pardonner un outrage si méchamment prémédité, mit tou-

(*) Voyez lettre CCXL.

tes ses espérances dans une visite que devoient me faire Lady Betty et Miss Montaigu.

Dans une situation aussi incertaine que la mienne, sans espérance d'aucun changement honteux, je ne savois à quelle résolution m'attacher dans cette dernière extrémité. Comme ces dames avoient la meilleure réputation et que j'avois même regretté de ne m'être pas jetée d'abord sous leur protection (après avoir perdu celle de tous mes amis) je pensai que je n'avois pas de raison d'éviter une entrevue avec elles, quoique mon indifférence pour leur parent m'éloignât de la chercher, ne doutant point que le but de leur visite ne fût de me réconcilier avec lui.

Le lundi 12 Juin, ces prétendues Dames vinrent à Hamstead; elles me furent présentées, et moi à elles par leur parent.

Elles étoient richement vêtues et couvertes de pierreries; celles de la prétendue Lady Betty en particulier étoient très-belles.

Elles vinrent dans un carrosse à quatre chevaux, qui, de leur aveu, étoit de louage, parce que leur voiture étoit à raccommoder à Londres. C'étoit, à ce que je vois aujourd'hui, un prétexte imaginé pour prévenir mes soupçons de l'imposture, en ne voyant pas dessus les armes de la véritable Lady. Lady Betty avoit avec

elle sa femme de chambre, qu'elle nommoit Morrison ; c'étoit une fille de campagne qui avoit l'air modeste.

J'avois oui dire que Lady Betty étoit une belle femme, et que Miss Montaigu étoit une jeune et jolie personne, pleine de grâces et de vivacité. Telles étoient aussi ces indignes actrices ; et n'ayant jamais vu les vrais personnages qu'elles représentoient, je n'avois pas le moindre soupçon de l'imposture. Éblouie par la richesse de leurs habits, je ne pus m'empêcher, insensée que j'étois ! de faire l'apologie des miens.

La prétendue Lady Betty me dit, que son neveu l'avoit instruite des termes où nous en étions ensemble, et qu'elle ne pouvoit s'empêcher de manifester sa joie de voir qu'il n'eût pas eu pour Milord et pour sa famille l'injurieuse indifférence que certains bruits leur avoient fait appréhender, bruits cependant dont elle approuvoit fort la cause : mais que ç'avoit été une grande peine pour elle, et pour Miss Montaigu, comme pour toute la famille, de voir subsister entre nous une mésintelligence capable d'éloigner toutes leurs espérances, s'il n'y avoit pas moyen de la faire cesser.

Je sais bien, dit-elle, distinguer le coupable, et elle lui lança un regard mêlé de colère et de dédain : Comment, s'écria-t-elle, en s'adressant à lui : comment

avez-vous pu faire à une Dame aussi charmante (c'est l'hépithète qu'elle me donna) une offense capable d'exciter en elle un ressentiment si violent ?

Il garda le silence, et affecta de paroître honteux et pénétré.

Ma chère nièce, dit-elle, en me prenant la main, (car je vous appelle de ce nom autant par amitié que pour répondre à l'heureux expédient de votre oncle,) permettez-moi d'être, non pas son avocate, mais une médiatrice pour lui, bien moins pour son intérêt que pour ma propre satisfaction et pour celle de ma chère Charlotte et de toute notre famille. L'outrage dont vous avez à vous plaindre est peut-être d'une nature trop délicate pour souffrir les questions : mais comme il déclare que ce n'étoit point une offense préméditée ; enfin, ma chère, continua-t-elle (voyant que je commençois à m'échauffer) qu'elle le soit ou non, puisqu'il en témoigne un vif et profond repentir, un repentir que jamais homme ne porta plus loin pour quelque offense que ce soit, et puisque la faute est réparable. *Pardonnons-lui* pour cette seule fois, et imposons cette obligation à la reconnoissance de ce jeune étourdi que le vice égare. Je dis, ma chère, *pardonnons-lui :* car sachez, Monsieur, reprit-elle en s'adressant à lui, qu'une offense contre une Dame aussi incomparable, est une offense

contre moi, contre votre cousine ici présente, et contre toutes les personnes honnêtes de notre sexe.

Voyez, ma chère, qu'elle créature il avoit su déterrer ! auriez-vous pu penser qu'il y eût dans le monde une femme qui sût tenir pareil langage, et vivre dans l'infamie ? Mais j'ai des raisons de croire que Lovelace lui avoit donné ses principales instructions par écrit. Je me suis souvenue depuis d'avoir vu une fois cette Lady Betty, qui se levoit souvent de dessus siége et alloit à l'autre bout de la chambre (comme si l'excès de sa joie ne lui eût pas permis de rester tranquille,) tirer, ce me semble, un papier de son sein, regarder dedans et le resserrer avec soin. Elle peut avoir joué ce jeu-là plus souvent, sans que je m'en sois apperçue. J'étois bien éloignée d'imaginer qu'il pût y avoir dans le monde de pareils imposteurs.

Je ne pus m'empêcher de faire la plus grande attention à ses discours. Je sentis mes larmes prêtes à couler. Je portai mon mouchoir à mes yeux et je gardai le silence. Il y avoit long-temps que je n'avois été traitée avec tant d'indulgence par des personnes de distinction, (telles que je les croyois être,) et je n'osois me fier à l'accent de ma voix.

La prétendue Miss Montaigu se joignit en ce moment à sa cousine, elle approcha sa chaise de moi, et prenant mon autre

tre main, elle me supplia de pardonner à son cousin, et de consentir à prendre mon rang parmi les principales personnes d'une famille qui depuis si long-temps désiroit l'honneur de mon alliance.

Maintenant que je sais à quelles malheureuses j'avois affaire, j'ai honte, ma chère Miss Howe, de vous rapporter toutes les choses tendres, obligeantes et respectueuses que je leur dis.

Le misérable s'avança alors vers moi. Il se jeta à mes pieds. Comme j'étois assiégée ! — Les deux femmes tenoient, l'une ma main droite ; l'autre ma gauche. La prétendue Charlotte pressant contre ses lèvres plus d'une fois celle qu'elle tenoit ; le misérable à deux genoux implorant mon pardon, me faisant entrevoir un avenir heureux ou malheureux, selon que je lui accorderois ou que je lui refuserois sa grâce ; enfin me répétant de ses anciennes conversations et de celles du capitaine Tomlinson, tout ce qu'il crut le plus propre à me toucher. Il promit, il jura, il supplia ses prétendues parentes d'être sa caution, et elles engagèrent *leur honneur* pour lui.

En vérité, ma chère, j'étois dans une grande, une affreuse perplexité ! J'étois fâchée d'avoir occasionné cette visite ; car je n'osois trop, par égard pour des personnes aussi respectables dans mon idée, traiter en leur présence leur parent aussi

librement qu'il le méritoit : ensorte que tous mes argumens, toutes mes résolutions perdoient leur plus grande force.

Cependant je les priai de me permettre de demander votre avis. Je leur dis que j'attendois à tout moment de vous une réponse à une lettre que je vous avois écrite, et que cette réponse décideroit ma future destinée.

Elles offrirent d'aller vous trouver elles-mêmes, pour vous supplier d'intercéder *en leur faveur* : telle fut l'expression de leur politesse. Elles me conjurèrent de vous écrire pour hâter votre réponse.

Je leur dis que j'étois sûre que vous ne manqueriez pas, après l'événement d'une démarche qu'on devoit faire auprès d'une tierce personne, de m'écrire sur-le-champ ; mais que le succès de ce qu'elles me demandoient pour leur parent ne dépendoit point de cette réponse. C'étoit un point, je leur en demandois pardon, qui ne pouvoit faire la matière d'une question. Je souhaitois qu'il fût heureux ; mais j'étois convaincue que je ne pouvois jamais faire son bonheur, ni lui le mien.

Quelles promesses ! Quels sermens ! Quelles supplications ne fit pas alors ce misérable ! — Quelles prières ne me firent pas les femmes ! Elles répondoient sur leur honneur, et sur celui de toute leur famille, qu'il seroit pour moi le plus

juste, le plus complaisant, le plus tendre de tous les maris.

Enfin, ma chère, j'étois tellement assiégée, que je fus forcée de leur faire des promesses plus favorables que je n'avois résolu. Je leur dis que j'attendrois votre réponse, et que si elle me faisoit trouver des doutes et des difficultés sur les mesures que j'avois prises, et sur le plan de vie que je m'étois formée, je ferois alors des réflexions sur le parti qu'elles me proposoient, je leur en ferois part, et je ferois usage de vos conseils et des leurs, comme si elles étoient véritablement ma tante et ma cousine.

Elles versèrent là-dessus quelques larmes « C'étoient des larmes de joie, disoient-elles. » Pour moi, j'ai cru depuis, malgré la perversité de ces créatures, que c'étoient les fruits d'un remords passager ; car je vis que la prétendue Charlotte détourna le visage, et je me souviens qu'elle dit : « il n'y a pas moyen d'y résister. »

Mais M. Lovelace n'étoit pas si aisé à satisfaire. Il étoit peut-être déterminé dès-lors dans ses infâmes projets, et il n'auroit pas sans doute été fâché de trouver un prétexte contre moi. Il se mordit les lèvres. Il n'étoit que trop accoutumé, dit-il, à pareille indifférence, pareille froideur, au milieu même de ses plus heureuses perspectives. — Je lui avois fait

voir dans plusieus occasions, à son grand regret, que la moindre de mes faveurs devoit être le résultat de..... (Il s'arrêta là) et non pas de mon libre choix.

Ce discours pensa détruire tout leur ouvrage. J'étois, on ne peut pas plus, choquée. Mais les prétendues Ladis s'interposèrent. La plus ancienne le reprimanda sévèrement. Elle lui dit qu'il devoit être bien content de ce que je venois de dire. Elle ne demandoit pas d'autre condition. Eh! quoi! Monsieur, continua-t-elle d'un air d'autorité, voudriez-vous commettre des fautes, et exiger ensuite qu'on vous en récompense?

Alors elles m'engagèrent dans une conversation plus agréable. La prétendue Lady Betty dit: que Lord M..., Lady Sadleir et elle s'intéresseroient pour procurer une réconciliation générale entre nos deux familles. Et cela de concert avec mon oncle Harlowe; ouvertement ou en secret, comme on le croiroit le plus à propos. Les animosités, continua-t-elle, ont été portées trop loin d'un côté et de l'autre, on avoit montré trop peu de soin pour adoucir ou guérir la plaïe. Mon père verroit qu'elles étoient capables de le traiter en frère et en ami, mon frère et ma sœur seroient convaincus qu'il n'y avoit pas matière à une jalousie, à une envie nées de motifs trop indignes pour être avoués.

Pouvois-je m'empêcher, ma chère, d'être contente d'elles? Permettez-moi de m'interrompre ici. La tâche commence à devenir trop pénible pour le cœur de

Votre CLARISSE HARLOWE (ǁ).

(¶) LETTRE CCCXIII.

Miss CLARISSE HARLOWE.
(*En continuation.*)

J'AI été très-mal, et obligée de quitter la plume. Je me suis crue prête à m'évanouir. Mais je suis mieux à présent. Ainsi je vais continuer.

Plus nous parlions, plus les prétendues Dames sembloient se prendre d'amitié pour moi. La Lady Betty fit appeler Madame Moore, et lui demanda si elle avoit des appartemens pour la loger pendant trois ou quatre jours, avec sa nièce, sa femme-de-chambre et deux laquais.

M. Lovelace répondit qu'oui. Elle n'oseroit pas demander à sa chère nièce *Lovelace*, (permettez-moi, ma chère, me-dit-elle tout bas, ce charmant style devant des étrangers: je garderai le secret de votre oncle,) si elle seroit bien venue ou non si près d'elle; cependant tant qu'elle seroit dans ces cantons, elle ne

manqueroit pas de venir tous les soirs. — Qu'en dites-vous, cousine Charlotte ?

La prétendue Charlotte répondit : que ce seroit pour elle le plus grand des plaisirs.

Lady Betty lui dit qu'elle étoit une fille fort obligeante ; elle dit aussi qu'elle aimoit beaucoup l'endroit ; que sa cousine Leeson auroit la bonté de l'excuser ; l'air de la campagne, la compagnie qu'elle auroit, lui feroient beaucoup de bien. Elle n'iroit jamais dans la ville sombre et enfumée de Londres, si elle pouvoit s'en empêcher. En un mot, ma chère, me dit-elle, je resterai jusqu'à ce que vous ayez reçu des nouvelles de Miss Howe, et que vous m'ayez promis de m'accompagner au château de Glenham ; je ne me priverai pas un seul moment de votre compagnie, tant qu'il me sera possible d'en jouir. Comme nous sommes ici si près de la ville, St. Edman, mon homme d'affaires, pourra venir prendre ici mes instructions. — A propos, ma nièce Charlotte ; un mot, mon enfant.

Elles se retirèrent quelques minutes à l'autre bout de la chambre, et parlèrent de leurs habits de nuit.

Miss Charlotte dit : on les enverra chercher par Morrison. — Vous avez raison, dit l'autre. — Mais j'ai quelques lettres dans ma cassette, qu'il faut que j'aie absolument, et vous savez, Charlotte, que je n'en confie les clefs à personne.

Morrison ne pourroit-elle pas apporter la cassette avec elle ? —

Non ; je la crois plus en sûreté où elle est. J'ai entendu parler d'un vol commis : il y a deux jours, au bas de la colline d'Hamstead ; et je serois ruinée, si je perdois ma cassette. Ainsi le meilleur parti est d'aller à la ville nous déshabiller, d'y laisser nos bijoux : ensuite nous reviendrons et nous serons beaucoup plus à notre aise à tous égards.

Pour moi, je m'étonnois qu'elles eussent pu se charger de tant de pierreries ; mais je regardois ce soin de leur part comme une marque de respect pour moi. Elles parlèrent ensuite d'une autre visite de cérémonie qu'elles avoient intention de faire, si elles ne m'eussent pas trouvé si singulièrement engageante.

Elles parloient assez haut pour que je les entendisse, et sans doute exprès, quoiqu'elles affectassent de se parler à l'oreille : elles finirent par faire de moi de grands éloges.

Je ne fus pas assez folle pour les croire, ou pour m'enorgueillir de leur panégyrique ; cependant ne les soupçonnant pas, je n'étois pas fâchée, soit que je dusse devenir ou non leur parente, d'une connoissance qui débutoit si favorablement avec des Dames dont on m'avoit toujours parlé d'une manière très-honorable. Cependant leurs louanges excessives me firent

juger qu'à certains égards, quoique je ne susse pas positivement en quoi elles étoient au-dessous de l'idée que je m'étois formée d'elles.

L'archi-séducteur s'étoit retiré à l'autre bout de la chambre, sans doute pour me laisser plus de liberté d'entendre ces louanges préméditées. Il parcouroit un livre qui n'eût pas arrêté son attention un seul instant, s'il n'eût pas agi de concert. C'étoit *la méthode de bien vivre et de bien mourir*, par *Taylor*. Lorsque les prétendues Dames me joignirent, il s'approcha en le tenant à la main. « Voilà, ma chère, un livre singulier. Le vieux théologien affecte un style bien fleuri pour un sujet aussi sérieux. Cela me fait souvenir des funérailles de campagne, où les jeunes filles, lorsqu'une de leurs compagnes vient à mourir, surtout si c'est une vierge, ou soit disant telle, jonchent le cercueil de fleurs. »

Alors il posa le livre, et faisant une pirouette sur le talon, avec un de ses airs de gaieté ordinaires. Hé bien, Mesdames, dit-il, êtes-vous résolues de venir loger auprès de ma charmante ?

Assurément, répondirent-elles.

Jamais il n'y eut rien de si rusé et de si artificieux que ces deux femmes. C'étoient des créatures bien exercées, cependant aimables, et qui devoient avoir été fort bien élevées. Hélas! peut-être ont-elles

fait un temps les délices de leur parens comme je faisois celles des miens : et qui sait par quelles ruses diaboliques elles ont été ainsi entraînées à leur perte éternelle ? Ah ! ma chère, que cette réflexion en fait naître de cruelles !

Mais cet *homme* ! Non, jamais homme ne fut plus profond, plus consommé dans l'art de la séduction, excepté peut-être ce détestable Tomlinson, dont l'âge et la gravité, joints à une solidité de raison et de jugement peu commune, lui donnoient des avantages pour l'imposture, que l'autre n'a pas encore eu le temps d'acquérir. Qu'il est triste pour moi d'avoir eu le malheur de rencontrer deux misérables de cette espèce, dont on ne trouveroit peut-être pas les deux pareils dans le monde entier ! — Tous deux si déterminés à suivre jusqu'au bout leurs barbares et perfides complots sur une malheureuse jeune créature qui ne leur a jamais fait ni voulu de mal. Je vais vous donner une légère idée de la conduite concertée que ces deux femmes et lui tenoient ensemble devant moi.

M. Lovelace montroit pour sa prétendue tante beaucoup de respect et une grande déférence pour tout ce qu'elle disoit. Il lui donna toujours raison dans les reparties et les répliques qui eurent lieu entre eux. J'aurois cependant pu voir aisément que c'étoit un accord entr'elle et lui, et

qu'il contenoit par égard pour elle cett-vivacité, cette pointe caustique qu'il laisse soit agir contre Miss Montaigu, et qu'un bel esprit peut rarement s'empêcher de faire sentir, lorsqu'il trouve l'occasion de briller.

La prétendue Miss Montaigu étoit encore plus respectueuse envers sa prétendue tante; tandis que celle-ci gardant la dignité du caractère qu'elle a appris, et les raillant tous deux de l'aîr d'une personne qui se fie sur la supériorité que l'âge et la fortune lui donne sur des jeunes personnes qui peuvent un jour lui avoir obligation, soit pendant sa vie, soit après sa mort.

Cependant la sévérité de sa raillerie tomboit principalement sur M. Lovelace, à l'occasion du caractère des femmes qui tenoient le logement que je m'étois crue, disoit-elle, si bien fondée à quitter secrètement.

Cela me fait tressaillir de surprise. Jusqu'alors je n'avois point soupçonné ce vil Tomlinson; je conclus, (et votre lettre du sept (*) favorisoit ma conséquence) que si cette maison étoit d'une mauvaise renommée; lui ou M. Mennell m'en auroit dit quelque chose à mots couverts, quoique les hôtesses ne m'eussent pas prévenue en leur faveur. Je n'avois remarqué

(*) Voyez sa lettre forgée, N°. CCXXXIX.

en elles rien de blâmable jusqu'au mercredi soir de l'incendie, qu'aucune d'elles ne vint à mon secours, quoique je fusse sûre qu'elles entendoient mes cris, et qu'elles avoient autant de raisons que moi d'être effrayées du feu, si ce n'eût pas été un vil complot.

A cette ouverture, je jettai un regard d'indignation sur M. Lovelace.

Il parut interdit; l'impatience me prend, seulement en me rappelant tous les airs trompeurs de ce perfide et vil séducteur. Mais comment étoit-il possible qu'avec même le teint fleuri de sa jeunesse, il pût ainsi rougir à commandement? Car il rougit en effet et plus d'une fois à cette occasion : et ce rouge étoit d'un cramoisi foncé et très-naturel, à ce qu'il me parut; mais il sait si bien se contrefaire qu'il semble capable de prendre toutes sortes de caractères, ses muscles, ses traits (*)

(*) Il est à propos d'observer que la rougeur de M. Lovelace avoit une cause plus naturelle, que celle que lui attribuoit Clarisse. C'étoit un rouge d'indignation, comme il l'a avoué depuis à son ami Belford; car la prétendue Lady Betty avoit mal joué son rôle en condamnant cette maison. Il eut beaucoup de peine à réparer cette bévue, étant obligé de suivre cette ouverture et de s'écarter de son premier dessein qui étoit de faire dire du bien des gens de cette maison, afin de faire consentir sa belle à y retourner, ne fût-ce que sur le prétexte d'y faire prendre ses habits pour les porter à Hamstead.

sont au commandement de sa volonté perverse.

La prétendue Lady continua en disant, qu'elle avoit pris sur elle de faire prendre des informations à ses gens, sur ce qu'elle avoit appris que j'avois quitté cette maison par dégoût, et quoiqu'elle n'en eut pas entendu dire beaucoup de mal ; cependant il y en avoit assez pour s'étonner que son neveu menât son épouse, et surtout une personne d'un caractère aussi délicat, dans une maison qui, si elle n'avoit pas une mauvaise renommée, n'en avoit pas non plus une bonne.

Vous devez penser, ma chère, que ce langage me fit aimer beaucoup plus Lady Betty. Je suppose que cela étoit concerté entr'eux pour me la faire goûter davantage. Il dit qu'il étoit surpris qu'elle eut entendu de mauvais rapports sur le compte de ces femmes ; qu'il n'avoit jamais ouï dire qu'elles méritassent pareille réputation. Il est vrai qu'il étoit aisé de voir qu'elles n'étoient pas excessivement délicates, quoiqu'on ne put pas leur reprocher néanmoins d'être sans délicatesse. Leur façon de vivre, en louant des logemens et en prenant des pensionnaires, (quoiqu'il eût ouï dire qu'elles étoient assez difficiles sur le choix) devoit les porter naturellement à des complaisances plus libres et plus engageantes. Cependant, continua-t-il, il est très-difficile

pour des personne d'un caractère gai, de se comporter de façon à échapper à la critique. La gaieté, la franchise dans le sexe, et cela étoit bien malheureux, exposoient souvent d'honnêtes femmes, que leur fortune ne mettoit pas au-dessus du commun, à une censure peu charitable. Il désira cependant que Lady Betty lui dît ce qu'elle en avoit appris : quoique maintenant cela devînt asssez indifférent, parce qu'il ne vouloit jamais me proposer d'y remettre le pied. Il la pria de s'expliquer sans aucun ménagement. — C'est peu de chose, dit-elle : on m'a seulement informée qu'il logeoit dans cette maison plus de femmes que d'hommes, et qu'on y recevoit plus de visites d'hommes que de femmes. Je ne réponds pas, continua-t-elle, que les auteurs de ce propos ne fussent mal intentionnés ; mais on me l'a dit de façon à me laisser quelque chose de plus à entendre.

C'étoit, dit-il, la méthode ordinaire dont se servoient les détracteurs pour faire penser plus de mal qu'ils n'en disoient. Les personnes et les choses ont toujours deux faces, et chacun pouvoit choisir un côté, selon qu'il étoit bien ou mal intentionné. J'ai observé, dit-il, que le corps de logis du devant étoit fort bien rempli, qu'il croyoit qu'il y avoit plus d'un sexe que d'un autre ; car j'ai remarqué, en allant et venant, plusieurs femmes qui

avoient l'air d'être fort aimables et très-modestes, et il est très-probable qu'elles ne sont pas assez négligées pour ne recevoir aucunes visites de leurs parens et de leurs amis des deux sexes : mais au reste elles n'avoient rien de commun avec nous, ni nous avec elles. Nous ne nous étions jamais trouvés dans leur compagnie : nous occupions la partie la plus agréable et la plus retirée sur les derrières, que nous tenions en quelque façon seuls, avec l'usage d'un sallon sur la rue pour servir d'antichambre à nos domestiques, et pour recevoir les visites du commun, ou nos marchands et ouvriers, à qui nous ne permettions jamais de monter.

Il avoit toujours aimé, disoit-il, à dire les choses comme elles lui paroissoient être : personne au monde n'avoit souffert plus que lui de la calomnie.

Il avoua que les femmes devoient être plus scrupuleuses que les hommes sur le choix d'un logement. Il souhaitoit néanmoins qu'elles voulussent plutôt juger sur les faits que sur les soupçons vagues, surtout lorsqu'elles parloient l'une de l'autre.

Il ne faisoit aucune réflexion sur les personnes qui avoient pu donner ces instructions ou plutôt ces conjectures à Lady Betty, quelles qu'elles fussent : il ne se croyoit pas non plus obligé de se faire l'avocat des femmes attaquées ou soupçonnées dans leur réputation par des Da-

mes pleines de vertu et d'honneur. Ces gens-là au reste n'étoient pas d'une assez grande importance, pour qu'on s'en occupât si long-temps.

La prétendue Lady Betty dit, que tous ceux qui la connoissoient ne l'accuseroient pas d'aimer à censurer les autres. Qu'elle n'avoit pu penser bien mal d'une maison où elle le voyoit demeurer si long-temps avec moi, que j'avois plutôt contre ces femmes des raisons négatives que des faits positifs; que d'ailleurs le Capitaine Tomlinson, qui étoit un homme sensé et pénétrant, ne leur avoit fait aucun reproche. J'ai envie, nièce Charlotte, continua-t-elle, comme mon neveu n'a point abandonné ce logement, vous et moi, (car ma chère Miss Harlowe, ayant de l'aversion pour ces femmes, je ne lui demanderai point sa compagnie) que nous allions y prendre une tasse de the avant de sortir de Londres, pour voir quelle espèce de gens c'est. On m'a peint cette Mde. Sinclair comme une terrible femme, et d'une mine repoussante.

De tout mon cœur, Madame. Etant dans la compagnie d'une si honorable Lady, il n'est guères de lieu où je me fisse scrupule d'aller.

C'étoit *Milady* à chaque mot : et en la voyant assez fière de son titre et de sa parure, j'aurois pu m'appercevoir qu'elle n'étoit pas accoutumée à l'un ni à l'autre.

Qu'en dites-vous, cousin Lovelace ? Quoique Lady Sarah soit une femme fort mélancolique, elle est très-curieuse de tout ce qui vous regarde. Il faut qu'à mon retour je l'informe de tout ces détails.

De tout mon cœur, répondit-il, je vous accompagnerai partout où il vous plaira. Vous verrez de très-beaux appartemens et des gens très-civils.

Il y auroit bien du malheur, répondit Miss Montaigu, si elles nous en faisoient juger autrement.

On vint alors à parler de famille ; de leur bonheur à tous, lorsque je viendrois, comme elles l'espéroient, à l'augmenter. Elles dirent que Milord M..... et Lady Sarah avoient un grand désir de me voir. Que d'amis et d'admirateurs vous auriez ! s'écria-t-elle en levant les mains. (*Oh, ma chere ! comme ces créatures devoient jouir de leur triomphe sur une pauvre innocente dévouée pendant tout ce temps à leurs impostures !*) Quel mortel heureux leur cousin alloit être ! — Car, dit l'autre Betty, nous ne nous donnerons pas la mortification seulement de supposer, que je ne ferois pas partie de leur famille.

On dit un mot des présens de noces. Elle avoit décidé que j'irois avec elle au château de Glenham. Elle ne vouloit pas absolument être refusée, quand même elle devroit rester pour moi une semaine de plus que son temps fixé.

Elle attendoit avec impatience, disoit-elle, votre réponse. Il falloit que je vous écrivisse pour l'accélérer. Il falloit que Miss Howe sût tout ce qui s'étoit passé depuis ma dernière lettre. Cette réponse pourroit me décider absolument en leur faveur et pour son neveu ; elle espéroit qu'alors je n'aurois plus lieu de songer à prendre de nouvelles mesures.

En effet, ma chère, mon desseiu étoit dans ce moment, si je ne recevois pas de vos nouvelles le lendemain matin, de vous dépêcher un exprès à cheval, et de vous informer de tous les détails, afin que vous pussiez, si vous le jugiez à propos, remettre à un autre jour l'arrivée de Mde. Townsend. — Mais je fus misérablement prévenue.

Elle me fit promettre que je vous écrirois sur cet article, soit que je reçusse de vos nouvelles ou non. Elle devoit envoyer un de ses domestiques en poste avec ma lettre, pour vous la remettre, et me rapporter votre réponse.

Alors elle s'étendit sur vos louanges, que vous méritiez, ma chère, et sur le plaisir que lui feroit l'honneur de votre connoissance.

La prétendue Miss Montaigu se joignit à elle, autant pour elle que pour sa sœur.

Qu'elles étoient bien dressées toutes deux dans leur infernal rôle !

Oh, ma chère! quels risques ne courent pas ces filles étourdies, qui s'arrachent de la protection de leurs amis naturels pour se jeter dans le vaste espace du monde!

Elles parlèrent ensuite de réconciliation, d'une intime liaison avec tous mes parens, particulièrement avec ma mère; elles donnèrent à cette chère et bonne mère les louanges que lui donnent tous ceux qui ont le bonheur de la connoître. Ah! ma chère Miss Howe! J'avois presque oublié mes ressentimens contre le prétendu neveu! — Tant de choses agréables que j'entendois autour de moi, me faisoient penser que si c'étoient votre avis, et que je pusse me résoudre à pardonner au misérable un outrage si bassement prémédité, et que je pusse m'empêcher de mépriser l'ingrat pour tous ses méchans artifices, je pourrois n'être pas malheureuse en m'alliant avec une famille aussi respectable. Cependant, me disois-je en même temps à moi-même, que toutes ces apparences de bonheur qui s'offrent à moi, sont mêlées d'amertume et de mal! Néanmoins, comme mes flatteuses espérances me laissoient moins voir de fautes dans la conduite de ces prétendues Dames, que je n'en ai apperçu depuis en me rappelant avec horreur toute cette scène, je commençois à me reprocher de ne m'être pas d'abord jetée sous leur protection.

Mais au milieu de toutes ces agréables perspectives, il ne faut pas que j'oublie, dit Lady Betty, que je dois aller à la ville.

Elle ordonna donc alors qu'on amenât son carrosse à la porte. — Nous irons toutes à la ville ensemble, dit-elle, et nous reviendrons ensemble. Morrison restera ici, et verra à ranger mon appartement et ma chambre à coucher comme elle sait que je les aime ; car je suis très-délicate sur cet article. Les domestiques de ma cousine Leeson se chargeront de ce qui regarde mon paquet de nuit, et autres détails de cette nature. Cela vous fera prendre un peu l'air, ma chère, et ce sera une occasion pour M. Lovelace de faire porter vos habits chez Mde. Leeson, et nous pourrons les rapporter ici avec nous.

Je n'avois nulle intention d'acquiescer à cette demande ; mais comme je ne m'imaginois point qu'elle insisteroit pour que je fusse à la ville avec elles, je n'y répondis rien.

Je suis fatiguée : il faut que je quitte encore la plume. Cruel passé ! cruel souvenir ! que vous me faites souffrir ! (b)

⁂

(¶) LETTRE CCCXIV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.
(*En continuation.*)

AU milieu de toutes ces douceurs, le carrosse arrive à la porte. La prétendue Lady Betty me conjure de les accompagner chez leur cousine Leeson. Je la prie de m'excuser, sans cependant rien soupçonner. — Elle ne vouloit absolument pas être refusée. Que ma condescendance feroit de plaisir à sa cousine Leeson! — Sa cousine Leeson n'étoit pas indigne de ma connoissance. Ce seroit lui faire la plus grande faveur du monde.

Je me défendis sur mon habillement. Cette objection ne fut pas reçue. Elle dit à Mde. Moore de faire préparer à souper pour neuf heures.

M. Lovelace, le vil hypocrite, l'infâme trompeur, voyant, disoit-il, la répugnance que j'avois pour aller à la ville, supplia Milady de ne point insister.

Elle dit qu'elle étoit trop jalouse de ma compagnie pour se rendre : elle me supplia de l'obliger par cette complaisance. Elle fit un mouvement pour aller chercher mon évantail elle-même. Enfin elle fut si pressante, que mes pieds obéi-

rent contre mon intention et mes refus. Je fus en quelque sorte conduite par elle dans ce carrosse : elle me fit monter la première et elle me suivit. Ensuite sa prétendue nièce et le misérable Lovelace prirent leurs places dans la voiture, qui partit aussitôt. Pendant tout le chemin, ce ne fut que complaisance et marques d'affection. Elles répétoient à chaque instant combien cette visite inattendue va faire plaisir à la cousine Leeson? Et quelle satisfaction délicieuse pour une ame aussi sensible que la mienne, en voyant combien j'en causois à tous ceux qui avoient l'avantage de me connoître ?

Le cruel, le barbare séducteur, (comme je me le suis rappelé depuis) étoit dans un transport de joie pendant tout le chemin, et l'on voyoit combien d'efforts il faisoit pour la cacher. L'homme abominable ! que je l'abhorre ! quel amas de méchancetés doit reposer au fond de son intriguant et perfide cœur ! — Quelle victime dévouée je devois paroître à tous leurs yeux !

Quoique je ne fusse pas bien satisfaite, cependant je ne soupçonnois aucun danger ; ils tâchoient tous de me mettre au-dessus de la crainte et au dessus de moi-même aussi, en m'enivrant de propos flatteurs.

Mais imaginez, ma chère, de quelle terrible impression je fus frappée, lors-

que le carrosse traversant des rues et des carrefours qui m'étoient inconnus, vient à ralentir le pas, et que j'apperçois l'effroyable maison de la femme la plus terrible pour moi qui soit au monde!

Ciel, ayez pitié de moi! cria la pauvre dupe en mettant la tête hors de la voiture! — M. Lovelace! — Madame! en m'adressant à la prétendue Lady Betty et à sa nièce, les yeux et les mains levées. — Ciel, ayez pitié de moi!

Quoi! quoi! quoi! ma chère!

Il tira le cordon — quel besoin de venir par ici, dit-il? — Mais puisque nous y sommes, je ne veux que vous faire une question. Ma chère ame! pourquoi ces craintes?

Le cocher s'arrêta: son laquais qui étoit derrière avec un de la Lady, descendit. — Demandez, dit-il, s'il y a quelques lettres pour moi? Qui sait, ma chère, en se tournant vers moi, s'il ne pourroit pas déjà y en avoir une du Capitaine? — Nous ne sortirons pas de la voiture — ne craignez rien — pourquoi tant de frayeur? — Oh! les esprits si susceptibles, osa dire cet exécrable et insultant séducteur! Mon cœur fut atteint dans ce moment d'un pressentiment terrible. J'étois prête à m'évanouir. — Pourquoi cette terreur, ma chère vie? vous ne bougerez pas de la voiture. — Mais une seule question, puisque ce cocher nous a amenés par ici.

Votre Dame va tomber en foiblesse, s'écria l'exécrable Lady Betty, en s'adressant à lui. Ma chère nièce, (oui, vous serez ma nièce, en me prenant la main) de grâce descendons, si vous vous trouvez si mal. — Descendons, — seulement pour prendre un verre d'eau et un peu de sels. — En vérité, il faut descendre.

Non, non, non; je suis bien; tout-à-fait bien. — Est-ce que le cocher ne veut pas aller? — Encore une fois, je me porte bien — très-bien — oui, très-bien. — Allons, cocher, mettant la tête hors de la portière. — Allons, cocher, partons. — Mais ma voix étoit trop foible pour être entendue. Le cocher s'arrêta à la porte. Comme j'étois tremblante! Dorcas, entendant la voiture s'arrêter, vint à la porte.

Ma très-chère ame, me dit ce vil séducteur, comme hors d'haleine; non, vous ne descendrez pas. — Dorcas, y a-t-il quelques lettres pour moi?

Il y en a deux, Monsieur. Et il y a ici un M...., M. Belton, qui vous attend depuis une heure.

Je vais lui parler dans l'instant. Ouvrez la portière. — Vous ne descendrez pas, ma chère.

Je poussai un soupir, comme si j'eusse été prête à rendre l'ame.

Mais, mon neveu, il faut descendre. — Votre Dame va tomber en foiblesse. —

Ma bonne, un verre d'eau et quelques sels ! — Ma chère, il faut bien que vous descendiez. — Vous allez vous trouver mal, mon enfant. — Il faut que nous coupions vos lacets. — (Je crois qu'alors mon visage changea cent fois de couleur.) Vraiment, ma chère, il faut absolument descendre.

Il savoit, dit-il, que je me trouverois bien dès le moment que le carrosse s'éloigneroit de cette maison. Il jura sur son ame, que je ne devois point descendre, et que je ne descendrois pas.

Hé mon Dieu, mon Dieu, mon neveu ! mon Dieu, mon Dieu, mon cousin ! dirent les deux femmes à la fois, que de bruit vous faites pour rien ! Vous persuaderiez à Madame, qu'elle doit craindre en effet de descendre. Ne voyez vous pas qu'elle va tomber tout-à-l'heure en foiblesse ?

En vérité, Madame, dit le vil séducteur, il ne faut point violenter là-dessus la volonté de mon cher amour.

Sottise : allons, vous êtes un fou — que d'embarras vous faites ! Je devine ce que c'est : vous avez honte de nous laisser connoître chez quelle sorte de gens vous avez conduit Madame. Mais descendez donc vous-même, parlez à votre ami et prenez vos lettres.

Il descendit ; mais il ferma la portière après lui, pour m'obliger, dit-il.

Madame, dis-je, le carrosse peut partir.

Il

Il va partir, ma chère vie, dit Lovelace; — mais il ne donna point, ni n'eut envie de donner des ordres pour qu'il partît.

Eh, Madame, de grâce, que le carrosse parte. — M. Lovelace peut bien nous suivre.

En vérité, ma chère, vous êtes fort mal! — En vérité, il faudroit descendre. — Descendez seulement pour un quart-d'heure. — Seulement l'instant de donner vos ordres pour vos effets. Que pouvez-vous craindre à ma compagnie et celle de ma nièce. Il faut que ces gens-là se soient singulièrement mal conduits avec vous. — Par le ciel, je veux m'en informer! — Je verrai quelles sortes de gens c'est.

L'affreuse hôtesse se présenta aussitôt à la portière. — Je vous demande pardon, ma chère Dame, en montant sur le marche-pied de la portière, si nous avons eu le malheur de vous déplaire. — Mesdames, continua-t-elle, en s'adressant aux autres, voudriez-vous bien avoir la bonté de descendre?

Hé bien, ma chère, me dit à l'oreille la prétendue Lady Betty, je vois maintenant que l'horrible description qu'on nous a faite d'une personne que nous n'avons jamais vue, tourne à son avantage. — Je pensois que cette femme étoit un monstre. — En vérité, elle me paroît supportable.

Je craignis de tomber sans connoissance : mais je refusois toujours de sortir. — Cocher ! — cocher ! — cocher ! criai-je d'une voix éteinte, tantôt en dedans, tantôt la tête en dehors de la portière, partons.

Mon cœur étoit agité de pressentimens que je ne pouvois m'expliquer à moi-même : car je ne soupçonnois pas encore ces femmes. Mais l'antipathie que j'avois pour cette infâme maison, l'horreur de m'en trouver si près, lorsque je m'y attendois le moins, la vue de l'affreuse Sinclair, tout, en un mot, me fit agir comme une personne hors d'elle-même.

Cependant on apporta un verre d'eau et des sels. La prétendue Lady Betty me le fit boire. Dieu sait, ce qu'il pouvoit y avoir encore dans ce breuvage.

Vraiment, dit-elle tout bas, je serai bien aise de voir quelle espèce de personnes sont ces nièces. Je me connois en sentimens honnêtes ! On ne m'en impose pas, quand on en manque. Vous ne pouvez assurément pas, ma chère, avoir tant d'horreur de rentrer avec nous pour quelques minutes dans une maison où vous avez logé et même été pensionnaire pendant plusieurs semaines ; à moins que ces femmes ne fussent d'une impudence et d'une bassesse dont mon neveu ne s'est point apperçu.

Elle dit au laquais d'ouvrir la portière, et elle sortit de la voiture. Ma chère Demoiselle, me dit l'autre, permettez que je vous suive; car j'étois près de la portière. Ne craignez rien, je ne vous quitterai pas d'un instant.

Venez, ma chère, dit la prétendue Lady, donnez-moi votre main; elle me tendoit la sienne : obligez-moi cette seule fois.

Je bénirai vos pas, dit la vieille créature, si vous voulez honorer encore une fois ma maison de votre présence.

Cependant le peuple s'attroupoit autour de la voiture; mais j'étois trop affectée pour y faire attention.

La prétendue Miss Montaigu me pressa une seconde fois, se tenant debout comme prête à descendre si je lui faisois place : Oh, mon Dieu, ma chère ! qui peut supporter cette foule ?

Que pensera ce peuple ?

La prétendue Lady me pressa encore en me tendant ses deux mains. — Seulement, ma chère, l'instant de donner des ordres pour vos effets.

Ainsi pressée, et rencontrant les regards de la foule, en jetant alors les yeux autour de moi, avec des Dames si richement habillées, et voyant le peuple se parler à l'oreille, dans un moment fatal, je descendis de la voiture, toute tremblante, forcée de m'appuyer de mes deux

mains sur les bras de la prétendue Lady Betty; car j'étois trop effrayée pour songer à la cérémonie. — Ah! plût à Dieu que je fusse tombée morte sur le seuil de cette maison de crimes!

Nous ne resterons que quelques minutes, ma chère! — Que quelques minutes, répéta la perfide, pouvant à peine respirer de sa joie, comme j'y ai pensé depuis, d'avoir ainsi triomphé d'une malheureuse victime!

Allons, Madame Sinclair, je crois que c'est votre nom, montrez-nous le chemin; en la suivant et me conduisant, j'ai une très-grande soif. — Vous m'avez effrayée, ma chère, avec vos étranges frayeurs. — Il faut nous faire du thé, Mde. Sinclair, si cela se peut, et dans le moment. Nous avons loin à aller, et il nous faut retourner à Hamstead ce soir.

Il sera prêt dans un moment, s'écria la malheureuse, nous avons de l'eau au feu.

Hâtez-vous. — Allons, venez, ma chère, me dit-elle, en me conduisant à travers le passage qui menoit dans le fatal corps de logis du derrière. — Appuyez-vous sur moi. — Cependant vous tremblez! — Comme vos pas sont chancelans! ma chère nièce Lovelace, me dit-elle, assez haut pour que l'affreuse vieille l'entendît. Pourquoi ces troubles dans vos esprits? Nous allons sortir dans un instant.

Ce fut ainsi qu'elle conduisit la malheureuse victime dans ce sallon qu'elle ne connoissoit que trop.

Jamais personne ne fut si honnête, si douce, si prévenante, que l'odieuse hôtesse, débitant tout ce qu'elle put dire d'obligeant, du ton le plus doucereux et le plus mignard. Je crus alors qu'elle s'en laissoit imposer par la dignité d'une Dame de qualité, toute brillante de pierreries.

Le thé fut apporté aussitôt. Je crois qu'il n'y avoit point de M. Belton : car je ne vis point que le misérable s'écartât pour parler à personne ; à moins que ce ne fût pendant le temps que nous disputions dans la voiture. — Je ne vis point non plus de M. Belton paroître à la table à thé.

On m'en fit boire deux tasses avec du lait, les deux prétendues Dames me pressant tour-à-tour gracieusement d'en prendre une. J'étois stupide entre leurs mains; j'étois si suffoquée de vapeurs, que je pouvois à peine avaler.

Il me vint une idée qui ne fit que passer : c'est que le thé, et surtout la dernière tasse, avoit un goût extraordinaire. Voyant que je le goûtois, on m'observa que le lait étoit de Londres, et qu'il n'étoit pas à beaucoup près, aussi bon que celui qu'elles tiroient de leurs propres laiteries.

Je ne doute point que les deux tasses de thé que je pris, et peut-être aussi les

sels, n'eussent été préparés pour moi, dans lequel cas il convenoit plus à leurs vues, de m'aider à les prendre, que de me les laisser prendre seule. J'étois mal disposée auparavant ; mais je sentis que ma tête s'embarrassoit de plus en plus après, et une douleur sourde et pesante qui engourdissoit tous mes sens ; mais j'imputois cet effet à ma terreur.

Cependant à la prière de ces prétendues Dames, je montai en haut, suivie de Dorcas, qui affecta de pleurer de joie et du plaisir de revoir encore une fois mon *céleste visage*, telle fut l'expression de cette vile créature ; et sur-le-champ je me mis à choisir quelques-uns de mes habits pour les emporter, ordonnant de m'envoyer les autres.

Tandis que j'étois ainsi occupée, la prétendue Lady Betty monta à la hâte, et d'un air pressé. — Ma chère, vous ne serez pas long-temps à être prête. Mon neveu est très-occupé à répondre à ses lettres. Ainsi je vais sortir un moment et changer d'habits, et dans l'instant je suis à vous.

Oh Madame ! — Je suis prête ! — Me voilà prête ! — Vous ne devez pas me laisser ici, et toute effrayée je tombai foible sur une chaise.

Je reviens dans l'instant, dans l'instant — avant même que vous soyez prête — avant que vous ayez pu faire tous vos

paquets — il ne faut pas nous mettre à la nuit. — Les voleurs dont nous avons entendu parler, pourroient être en campagne maintenant. — Il ne faut pas nous mettre à la nuit.

Elle disparut avant que j'eusse le temps de répliquer une parole. Sa prétendue nièce sortir avec elle, sans m'en prévenir.

Je n'avois encore aucun soupçon que ces femmes ne fussent pas réellement ces Dames dont elles jouoient le rôle, et je me reprochois ma foiblesse et mes vaines frayeurs.

Il n'est pas possible, pensois-je, que ces Dames veulent se prêter à quelque trahison contre une malheureuse créautre qu'elles paroissent tant aimer. — Elles sont sans doute les personnes qu'elles paroissent être. — Quelle folie d'en douter! Elles ont l'air, l'habillement, la dignité de femmes de qualité. Que ce soupçon, tout léger qu'il est, est peu généreux, et indigne d'elles et de ma charité!

Ainsi recouvrant mes esprits, autant que cela se pouvoit, (car je devenois de plus en plus pesante et assoupie,) je m'étonnois avec Dorcas d'où pouvoit venir cette singulière pesanteur, me frottant les yeux et prenant quelques prises de son tabac, l'une après l'autre, presque sans effet, je continuois de faire mes paquets. Quand j'eus fini, que tous mes habits furent empaquetés, et que n'ayant plus à m'oc-

cuper que de mes idées, je trouvai qu'elles tardoient long-temps, je crus que j'allois devenir folle. Je m'enfermai dans la chambre qui avoit été la mienne, je me mis à genoux, et je priois sans savoir pour quel but; je ressortis ensuite : il est presque nuit noire, dis-je. Où est, où est M. Lovelace?

Il vint à moi, ne faisant d'abord aucune attention à ma consternation et à mon air égaré, (car ce qu'ils m'avoient donné m'avoient renversé la tête.) — Tout va bien, dit-il, ma chère. — Voici quelques lignes du capitaine Tomlinson.

Tout alloit bien en effet pour l'infâme dessein du plus cruel et du plus scélérat de tous les hommes!

Je demandai sa tante! — Je demandai sa cousine! — La nuit, dis-je, est prête à venir. — Ma tête va fort mal, fort mal; c'est ce que je me souviens encore d'avoir dit : et elle devenoit en effet de plus en plus douloureuse et troublée. — Cependant la terreur soutenoit en quelque sorte mes esprits. J'insistai sur ce qu'il allât lui-même presser ses parentes. Il appela son laquais. Il s'emporta contre le sexe pour leurs délais : il étoit heureux que des affaires de conséquence dépendissent rarement de pareilles folles, que des bagatelles arrêtoient et faisoient manquer de parole.

Son laquais vint; il lui ordonna de voler chez sa cousine Leeson, et de dire à Lady Betty et à sa cousine combien leur retard nous donnoit d'impatience : il ajouta de son chef : dites-leur que si elles ne viennent pas sur-le-champ, elles ayent à envoyer leur voiture, et nous partirons sans elles. Dis-leur que je suis surpris qu'elles en agissent ainsi avec moi.

Je trouvai son idée très-bonne, et son langage très-loyal. Mais quoique j'eusse peu ma tête à moi, j'eus alors le temps de considérer l'homme et sa conduite. Il m'épouvantoit par ses regards et par les violentes émotions qu'il éprouvoit, lorsqu'il fixoit ses yeux sur moi. C'étoit, comme je me suis rappelée depuis, les émotions forcées d'une joie qu'il étouffoit. Ses phrases étoient brèves et prononcées, comme s'il eût eu la respiration embarrassée. Jamais je n'avois vu pareils regards dans ses abominables yeux. — Le triomphe y étoit peint. — Ils étoient féroces et hagards; et cent fois plus désagréables que ne me parurent ceux des femmes de cette vile maison, lorsque je les vis pour la première fois. — Et de temps en temps il me lançoit des regards de côté qui annonçoient des présages sinistres. — J'eusse donné l'univers pour être à cent lieues de lui. Cependant sa conduite étoit honnête et décente. — Mais c'étoit une décence forcée, comme je

l'aurois pu voir ; car il me saisit la main deux ou trois fois, et me la sera si fort, qu'il me blessa ; il balbutioit entre ses dents de paroles de tendresse, d'un son de voix mignard et doucereux, comme avoit fait quelques instans auparavant la vile hôtesse, d'un accent concentré : tandis que ses expressions et ses gestes portoient l'empreinte d'une passion violente et presque convulsive, qui l'agitoit intérieurement. — O ma chère ! quels affreux projets ne rouloit-il pas alors dans sa tête !

Je me plaignis une fois ou deux de la soif. Ma bouche me sembloit toute en feu. Je crois que ma terreur, à force d'ouvrir la bouche pour prendre haleine, m'avoit ainsi desséché le palais. Je demandai de l'eau : on m'apporta de la bière de table ; la bière étoit sans doute un meilleur véhicule pour leur potion, en cas que je n'en eusse pas pris auparavant une dose suffisante : je dis à la servante que je prenois rarement des liqueurs fermentées. Cependant ne soupçonnant rien de cette nature, et pressée par une soif ardente, j'en bus, pour ne pas attendre plus long-temps. Aussitôt je me trouvai beaucoup plus mal qu'auparavant, j'étois comme ivre, à ce que j'imaginois, ou je ne sais pas comment. Son laquais avoit tardé deux fois plus de temps qu'il ne falloit : et un moment avant son retour, j'en vis arriver un de la prétendue Lady Betty, avec un

billet pour M. Lovelace. Il me l'envoya ; je le lus. Ce fut alors que je me regardai comme une créature perdue ; elles avoient remis leur voyage d'Hamstead sur le prétexte des accès violens dont la prétendue Miss Montaigu avoit été saisie. Dans ce moment, il me revint dans l'esprit son lâche attentat sur ma personne dans cette infâme maison, la vengeance que ma fuite pouvoit probablement lui avoir inspirée, ainsi que la difficulté que j'avois eue à lui pardonner et à me réconcilier avec lui ; ses regards égarés et terribles ; les femmes de la maison, que j'avois plus de raison que jamais de redouter, après ce que m'en avoit encore appris le mot échappé à la prétendue Lady Betty. Toutes ces idées se présentèrent en foule à mon imagination alarmée. Je tombai dans une espèce de frénésie. Je n'ai nul souvenir de ce que je devins pendant tout le temps qu'elle dura ; tout ce que je sais, c'est que dans mes premières agitations, j'arrachai ma coiffure, je déchirai mes manchettes en vingt morceaux, et je courus le trouver.

Lorsque je fus un peu revenue à moi, j'insistai sur l'idée qu'il avoit donnée de demander leur voiture ; mais le commissionnaire, à ce qu'il prétendit, lui avoit dit qu'on l'avoit envoyée chercher pour un médecin, dans la crainte qu'il n'eût pas la sienne prête.

Je dis que je voulois donc aller droit à la demeure de Lady Betty.

La maison de Mde. Leeson, dit-il, est remplie de monde en ce moment. Et comme mon empressement ne pouvoit venir que de vaines appréhensions; (et quelles protestations, quels sermens ne fit-il pas pour me faire croire à son honneur!) il espéroit que je ne voudrois pas aller augmenter leur trouble et leur embarras. Charlotte, ajouta-t-il, est sujette à ces accidens : toutes les grandes surprises, soit de joie, soit de chagrin, l'y font tomber; et elle en auroit pour une semaine de ces accès, si elle n'étoit pas délivrée en peu d'heures.

Vous avez le talent de vous connoître aux yeux, Madame, dit ce misérable, peut-être en m'insultant au fond de son ame. N'avez-vous pas remarqué de temps en temps à Hamstead quelque chose d'égaré dans la figure de Miss Montaigu. J'avoue que j'eus peur. Il n'y a que le silence et le repos qui lui fassent du bien. Votre sensibilité pour elle, et sa grande affection pour vous ne feroient qu'augmenter le désordre et le mal de la pauvre fille, si vous y alliez.

Dans l'extrême impatience que me donnoient le chagrin et l'effroi, je lui déclarai ma résolution de ne pas rester dans cette maison jusqu'au lendemain. Tout ce que je possède, mes bagues, ma montre et le peu d'argent que j'ai; je donnerois tout pour avoir une voiture; ou si l'on ne peut

en avoir une, je veux aller à pied à Hamstead dès ce soir, dussé-je y aller seule.

On envoya chercher un carrosse de place, ou du moins on prétendit l'avoir fait. Il donneroit tout au monde, dit-il, pour m'obliger et me faire partir, quelque tard qu'il fût, et il m'accompagneroit de tout son cœur; mais on ne pouvoit trouver de voiture.

Abrégeons le reste. Je sentois mon mal de tête empirer de plus en plus: tantôt stupide, tantôt dans le délire, tantôt sans sentimens. On fit paroître la plus vile des plus viles créatures pour m'épouvanter. Jamais il n'y eut de créature aussi horrible qu'elle me le parut en ce moment.

Je me souviens que je demandai miséricorde. Je me souviens que je dis, que je consentois à être à lui: oui, je consentois à être à lui........ pour obtenir sa pitié! Mais je ne trouvai point de pitie! Ma force, ma raison m'abandonnèrent.... Et alors suivirent des scènes.... ô ma chère, des scènes si terribles! foiblesses sur foiblesses: car je m'en souviens, quoiqu'imparfaitement, qui ne me procurèrent aucune compassion. — Mais la mort me fut refusée. C'eût été pour moi une grande grâce.

*

C'est ainsi que je fus jouée et ramanée par surprise, trompée par des cœurs plus

noirs que je ne croyois qu'il s'en pût trouver dans mon propre sexe ; par des femmes qui me paroissoient être des femmes d'honneur et de considération : et c'est ainsi que je fus barbarement traitée par le scélérat, quand il me vit retombée sous son pouvoir.

J'étois tellement stupide et insensible, que je n'ose pas assurer que les horribles créatures de la maison prêtassent en personne leur ministère à ses complots. Mais j'ai dans la mémoire des images de figures de femmes, qui me paroissoient pour ainsi dire devant les yeux, et en particulier celle de l'affreuse Sinclair. Mais comme toutes ces idées confuses pourroient bien n'être que l'effet de la terreur que j'avois conçue en voyant le ton de violence plus que masculine qu'elle s'étoit un jour permis de prendre avec moi, lorsque j'avois déclaré mon aversion pour sa maison; et que d'ailleurs tout ce que j'ai souffert de sa barbarie n'a pas besoin d'être aggravé, je briserai sur un sujet le plus revoltant qui puisse jamais rester dans mon souvenir.

Je n'ai jamais revu depuis les malheureuses qui m'ont ainsi jouée sous leur faux personnage. Il a persisté jusqu'à la fin à soutenir, et même en invoquant le ciel par les plus terribles imprécations, comme témoin de la vérité de son assertion, qu'elles étoient réellement et véritablement les Dames qu'elles se disoient être,

ajoutant qu'elles n'avoient pu prendre congé de moi en quittant Londres, à cause de l'état de frénésie et d'insensibilité où j'étois. Car leurs breuvages enivrans, ou plutôt assoupissans, avoient presque détruit mes facultés et effacé les objets de mon intelligence, comme je vous en ai déjà dit un mot; ensorte que pendant plusieurs jours de suite, je fus dan un délire étrange : tantôt dans une stupide rêverie, tantôt assoupie, tantôt pleurant, tantôt extravagant, tantôt écrivant sans suite et déchirant aussitôt ce que j'avois écrit : mais plus misérable encore dans les momens où un rayon de raison venoit présenter confusément à ma mémoire tout ce que j'avois souffert.

(¶) LETTRE CCCXV.

En continuation.

CLARISSE donne ensuite le récit,

De la fin de son assoupissement et de son délire;

Da sa tentative pour s'échapper en l'absence de Lovelace;

Des conversations qu'ils eurent ensemble à son retour;

De la figure coupable qu'il avoit;

De sa résolution de ne jamais être à lui;

De ses divers efforts pour s'enfuir;

De son traité avec Dorcas pour l'engager à lui prêter son secours ;
Du billet que Dorcas laissa tomber exprès, comme elle n'en peut douter, pour la livrer perfidement à Lovelace ;
De son triomphe sur toutes les créatures de la maison, assemblées pour l'intimider et peut-être pour commettre de nouveaux outrages sur sa personne ;
Du départ de Lovelace pour le château de M.... ;
De ses lettres répétées pour l'engager à se rendre avec lui à l'autel le jour de la fête de son oncle ;
De son silence constant sur toutes ces lettres ;
De sa seconde évasion, effectuée, dit-elle, d'une manière dont elle n'attendoit aucun succès ; et qui n'étoit qu'un essai et le prélude d'un projet plus sûr qu'elle avoit formé :
Et d'autres particularités qu'on trouve dans les lettres précédentes de M. Lovelace, et dans celle de son ami Belford. Ensuite elle continue : (||)
Aussitôt que je me vis dans un lieu sûr, je pris la plume pour vous écrire. Mon dessein, en commençant, n'étoit que de vous demander en peu de mots l'état de votre santé. Je ne pouvois attribuer votre long silence qu'à la maladie. Mais dès que ma plume eût commencé à courir sur le papier, mon cœur affligé se répandit

malgré moi dans ma lettre. (¶) Les appréhensions que j'avois eues de ne pas réussir dans mon projet de fuite, la fatigue de ma marche, la difficulté que j'avois eue à me procurer un logement, n'ayant pu me résoudre à rester dans deux maisons dont les hôtes ne m'ont pas plû, et ayant déplû à mon tour à ceux d'une troisième, à l'air d'effroi que vous jugez bien qui étoit peint sur ma figure; tout cela joint à l'image présente de tout ce que j'avois souffert, aux tristes circonstances de ma situation, aux nouveaux sujets d'alarmes que j'envisageois dans l'avenir, m'avoit jetée dans un trouble, dont toutes mes expressions devoient se ressentir. (♭) En un mot, en la relisant, elle me parut à demi insensée. Mais désespérant de faire mieux quand j'aurois pris la peine de la recommencer, je me déterminai à la laisser partir; et quant au reproche de vous l'avoir adressée directement, je n'ai point d'excuse, si la cause même du désordre qui y règne ne m'en fournit pas une aux yeux de votre pitié.

Celle que je reçus de votre mère fut un coup terrible pour moi. (¶) Cependant je remerciai bientôt le ciel d'un autre effet qu'elle produisit. Au milieu des noires vapeurs qui m'assiégeoient, et dans l'excès d'abattement et de désespoir où j'étois prête à succomber, elle opéra ce qu'opère une saignée copieuse et les vessicatoires

dans les attaques de paralysie et d'apoplexie. Elle reveilla mon attention et ranima mes esprits, pour combattre les maux dont j'étois environnée. Elle détourna et fit refluer dans un autre canal, pour me servir d'une autre métaphore, l'amas de maux et de chagrins qui menacèrent plus d'une fois d'accabler ma raison sous leur poids. Mais je déplorai sincèrement, comme je le fais encore, suivant l'idée de votre mère, *de ne pouvoir être seule malheureuse.* Je m'affligeai jusqu'aux larmes, non seulement de toutes les peines que je vous avois déjà causées, mais encore de celles que je venois d'y ajouter par ma nouvelle imprudence. (♭)

Cet incident m'a rendu la force d'écrire à Milady Lawrance, à Madame Norton, et même à Madame Hodges. Je vous envoie mes lettres et les réponses. Vous verrez qu'il ne manque rien à la révélation des plus lâches impostures. Cependant je ne cesse pas d'admirer comment ce misérable Tomlinson a pu se procurer la connoissance de plusieurs faits qui m'ont engagée à lui donner ma confiance. (*)

(*) (¶) Le lecteur attentif n'a pas besoin qu'on le ramène sur le passé pour lui faire comprendre ce que Clarisse ne peut expliquer. Elle ne savoit pas si M. Lovelace étoit parvenu à surprendre les lettres de Miss Howe ; particulièrement la lettre CLXXXIII, sur laquelle il fait ses commentaires. V. Lettre CXCVIII. (♭)

Je ne doute pas, qu'en approfondissant l'histoire de Mde. Fretchville et de sa maison, je n'y découvrisse une autre source de pratiques et d'inventions de la même noirceur. Mais j'ai déjà assez, et même trop d'éclaircissemens contre ce parjure.

Quelle chaîne de crimes et de perfidies ! Quelle sera la fin du parjure et de l'imposteur ! Le ciel aussi outragé, aussi bravé, que je suis trompée, trahie, déshonorée ! Je dois dire néanmoins contre moi, que si ce que j'ai souffert est une suite naturelle de ma première erreur, je ne dois jamais me la pardonner; quoique vous soyez assez partiale en ma faveur pour me croire irréprochable jusqu'à ma première évasion.

A présent, Madame, et vous, ma très-chère Miss Howe, que je reconnois toutes deux pour mes juges, permettez qu'en finissant ce triste récit, je vous demande à toutes deux une faveur, à laquelle j'attache beaucoup d'importance : c'est de n'ouvrir jamais la bouche sur les potions et les violences dont je vous ai dit un mot. (¶) Non que je cherche à dérober ma disgrace aux yeux du public, et que je veuille lui cacher que ce misérable m'a traitée d'une manière infâme : il paroît que tout le monde, excepté moi, s'attendoit à tout d'un pareil caractère; mais des attentats de cette nature exposant

les coupables à toute la riguer des loix ; croyez-vous que si M. Lovelace et ses complices étoient poursuivis, je fusse capable de paroître devant un Tribunal de justice, et d'y soutenir le rôle d'accusatrice? (b) Puisque ma réputation étoit flétrie aux yeux du monde, avant cette horrible catastrophe, et depuis le moment où j'ai quitté la maison de mon père, puisqu'il ne me reste aucune espérance de bonheur sur la terre ; qu'on me laisse du moins descendre tranquillement au tombeau. Que tout y soit enseveli : et je ne demande d'autre souvenir qu'une larme, une seule larme d'amitié, qui tombera des yeux de ma chère Miss Howe, à l'heureux moment où la mort fermera les miens, et finira tous mes chagrins : après quoi je consens qu'on oublie pour jamais qu'il ait existé une aussi malheureuse créature que

CL. HARLOWE.



LETTRE CCCXVI.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Dimanche, 9 Juillet.

PUISSE le ciel signaliser sa vengeance aux yeux de l'univers, sur le plus criminel et le plus abandonné de tous les hommes ! Et je ne doute pas que tôt ou tard l'effet ne réponde à mes vœux. Pour le dédommagement de vos souffrances, c'est sur un *autre monde* qu'il faut porter nos regards.

Autre découverte, ma chère. — Avec quelle horrible malice vous avez été jouée. Je vous ai crue très-circonspecte, très-pénétrante ; mais hélas, vous ne l'étiez pas assez pour le monstre à qui vous aviez affaire.

La lettre du 7 juin, que vous m'envoyez comme une des miennes, est une lettre forgée. (*) Le caractère, à la vérité, ressemble étonnement au mien, et l'enveloppe est celle même de ma lettre ; cependant, si vous aviez eu alors le moindre soupçon de l'imposture, vous qui connoissez si bien ma main, vous

(*) Voyez Lettre CCXXXIX.

auriez pu n'y être pas trompée. En un mot, cette infâme lettre, quoiqu'assez longue, ne contient qu'une partie de la mienne. Tout ce qui pouvoit vous éclaircir sur l'horrible caractère de la maison, et vous rendre Tomlinson suspect ; est entièrement supprimé. Vous en jugerez vous-même par l'esquisse que j'avois gardée et que je veux vous envoyer. (*) Vous verrez aussi quel tour il donne aux informations de Miss Lardner. Exécrable monstre !

Un juste égard pour notre sûreté commune, m'oblige, ma chère, de vous exciter à la vengeance contre ce monstre audacieux, infernal. Les mêmes principes d'ordre et de justice qui constituent l'autorité des loix, font un devoir à l'innocence offensée de les employer contre ses persécuteurs : et ce n'est pas notre seul intérêt que je vous donne pour motif, mais encore celui d'une infinité d'autres innocentes, qui peuvent être exposées aux mêmes outrages.

Miss Howe rapporte ici toutes les circonstances du message de Hamstead, (†) elle continue :

Ce qui m'étonne dans ce récit, c'est que le détestable brigand, qui n'a pu deviner à quelle heure mon messager devoit arriver, ait trouvé sur-le-champ une créature dis-

(*) Voyez Lettre CCXXXII.
(†) Voyez Lettre CCLI.

posée à vous représenter. Je réponds de l'honnêteté du jeune homme ; mais il est bien étrange qu'il soit arrivé pendant que vous étiez à l'église, comme je le vérifie en comparant son récit avec vos explications ; tandis qu'il devoit être chez Madame Moore, deux heures plutôt. Que ne m'aviez-vous marqué, ma chère, que le monstre avoit découvert votre retraite, et qu'il étoit autour de vous ? Vous l'auriez dû sans doute — mais je vous blâme ici d'une négligence dont je ne juge que par l'événement.

On ne me reprochera pas d'avoir jamais eu trop de crédulité pour les histoires de spectres, de démons et d'esprits familiers, qui se racontent entre les jeunes filles de la campagne ; cependant je crois que pour expliquer le succès de tant d'impostures et de trahisons, et son art infini pour les illusions et les prestiges, il faut supposer, que si ce misérable n'est pas un démon lui-même, il en a sans cesse un à ses ordres. Tantôt je vois ce démon familier prendre la figure de l'abominable Tomlinson, tantôt celle de l'exécrable Sinclair, comme il l'appelle lui-même ; tantôt celle de Milady Lawrance. Mais lorsqu'il a voulu paroître sous la forme angélique de ma chère amie, voyez quel hideux masque il a pris aux yeux de mon messager !

C'est mon opinion, ma chère, qu'aussi long-temps que le monstre n'aura pas

quitté l'Angleterre, il n'y a pas plus de sûreté pour vous dans le nouvel asyle où vous êtes. Les mots sont trop foibles. Oh quelles imprécations assez fortes pourrois-je employer contre lui ! Il faut que cet horrible scélérat se soit vendu à l'enfer pour un temps. Puisse le terme de son pacte être abrégé ! Puisse son infernal correspondant lui manquer de foi, comme il en manque lui-même aux autres !

Je ne me borne point à vous envoyer l'esquisse de ma longue lettre du 7. J'y joins les principaux articles de celle que mon messager a cru vous remettre à vous-même à Hamstead. Vous jugerez après les avoir lus, bombien ma surprise étoit juste, de ne recevoir aucune réponse à ces deux lettres, lorsque de votre aveu vous aviez reçu la première, (mais ce n'étoit qu'une contrefaction de sa main) et que l'on m'assuroit que la seconde vous avoit été remise à vous-même ; et combien cette surprise dut redoubler, lorsque Madame Townsend m'écrivit le 15 Juin, de Hamstead, « que M. Lovelace, après y avoir » passé plusieurs jours avec vous, avoit » amené chez Mde. Moore sa tante et » sa cousine, richement parées et dans » un carrosse à quatre chevaux, vous » faire visite, qu'elles vous avoient fait » consentir à retourner avec elles dans » votre premier logement, où vous étiez » actuellement ; que les femmes de Hamstead

» tead vous croyoient mariée, et m'accu-
» soient d'avoir entretenu la mauvaise
» intelligence entre les deux époux : qu'il
» étoit à Hamstead le jour d'auparavant,
» c'est-à-dire le mercredi 14, et qu'il s'é-
» toit applaudi de son bonheur avec vous ;
» qu'il avoit invité Madame Moore, Ma-
» dame Bevis et Miss Rawlings à faire le
» voyage de Londres pour rendre visite
» à son épouse ; qu'il avoit déclaré que
» vous aviez repris un nouveau goût pour
» votre première demeure, et qu'il avoit
» satisfait honorablement à votte dépense,
» pendant le peu de jours que vous aviez
» passés chez Mde. Moore. »

Je ne vous déguiserai pas, ma chère, que ces apparences m'avoient causé tant d'étonnement et de dégoût d'une conduite qui jusqu'alors avoit été irréprochable, que je pris la résolution de demeurer aussi tranquille qu'il me seroit possible, et d'attendre qu'il vous prît envie de me répondre. Cependant je ne pus modérer long-temps mon impatience, et le 20 Juin je vous écrivis une lettre assez vive, que je vois que vous n'avez pas reçue.

Quelle fatalité, ma chère, dans toute votre aventure, depuis le premier moment jusqu'aujourd'hui ! Si ma mère avoit permis..... Mais puis-je la blâmer, lorsque vous avez un père et une mère qui méritent tant de reproches ! plus sans doute que des parens n'en méritèrent

jamais, si l'on considère quelle fille ils ont chassée, persécutée, indignement abandonnée !

Mais c'est sur votre monstre que reviennent toujours mes imprécations ; malheureusement, comme je l'ai déjà dit, les expressions sont trop foibles pour semblables horreurs. Ses traihons et ses parjures nous apprennent ce qu'il faut attendre des libertins, lorsqu'une jeune personne tombe en leur pouvoir. Il y a beaucoup d'apparence, que dans son insupportable présomption, il a compté d'abord sur une conquête plus aisée. Mais lorsque votre vigilance sans exemple et votre incomparable vertu l'ont mis dans la nécessité d'employer les breuvages, le rapt et les dernières violences, pour parvenir à son but détestable, vous voyez que l'idée du crime ne l'a jamais arrêté. Je ne doute pas que les gens du même caractère ne s'abandonnassent plus souvent aux mêmes excès, si l'imprudence et la crédulité de notre sexe qui se jette de lui-même dans leurs mains, n'abrégeoient les difficultés de leur triomphe.

Quelle doit être la satisfaction d'un père et d'une mère, qui connoissant ces attentats, ont le plaisir de voir qu'ils ont heureusement disposé de leur fille en faveur d'un homme vertueux ! Qu'une jeune femme est heureuse, de se trouver

sous la protection d'un mari digne de son respect autant que de son amour ! Si Clarisse Harlowe n'est pas échappée, qui se flattera d'être à couvert du danger ? Tous les libertins ne sont pas des Lovelaces, mais il est bien plus certain que toutes les femmes ne sont pas des Clarisses. Les attentats de votre monstre n'ont été qué porportionnés à votre résistance et à votre vertu.

Ma mère m'a donné ordre de vous communiquer ses idées sur votre déplorable aventure. Je le ferai dans une autre lettre, que je me propose de vous envoyer avec celle-ci par un exprès. A l'avenir, mon dessein, si vous l'approuvez, est d'employer l'ancienne voie de Collins, qui laissera mes lettres à la tête du *Sarrasin*, près de Snow-hill. Vous pourrez y envoyer les vôtres, comme nous avions coutume de faire chez Wilson, excepté celles que d'autres raisons peuvent nous porter à faire partir par la poste. Mais je crains bien qu'il ne faille bientôt que celles-là soient adressées comme autrefois, à M. Hickman ; ma mère paroît déterminée à faire dépendre la liberté de notre correspondance, d'une condition à laquelle je doute que vous vous soumettiez, quoique je le désire beaucoup : c'est ce que je remets à vous expliquer dans une autre lettre. (¶) Je finirai celle-ci par des excuses, pour les réflexions dures

auxquelles je me suis emportée dans ma dernière, et dont je rougis intérieurement, en voyant votre douceur inaltérable, et la noble élévation de votre ame. Je vous supplie, ma chère, de croire que vous avez toujours une amie qui compâtit à vos maux, et qui ne changera jamais, dans

Votre ANNE HOWE. (b)

LETTRE CCCXVII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Lundi, 10 *Juillet.*

JE reprends la plume, ma très-chère amie, pour obéir à l'ordre de ma mère, et vous expliquer ce qu'elle pense de votre malheureuse histoire.

Elle revient encore à son ancienne chanson. Vos malheurs, dit-elle, ont leur source dans votre première et fatale démarche; car elle est persuadée (ce que je ne suis point) qu'après une nouvelle épreuve, qui devoit être la dernière, vos parens étoient résolus de céder à votre aversion, s'ils l'avoient trouvée insurmontable. Mais après tant de ridicules tentatives, n'étoit-ce pas une folie de supposer que vos dispositions pussent changer.

A l'égard des indignités que vous avez essuyées de la part du plus vil de tous les hommes, elle pense constamment que s'il n'y a point d'exagération dans votre récit, comme elle en est persuadée, vous devez le poursuivre dans toute la rigueur des loix, lui et ses abominables complices.

Elle demande quels assassins, quels ravisseurs seroient jamais appelés en justice, si la modestie étoit une raison qui pût dispenser notre sexe de paroître devant les tribunaux pour révéler leurs crimes? Elle prétend qu'il est nécessaire pour la sûreté publique, que ces bêtes de proie soient retranchées de la société; et si vous manquez là-dessus à ce qu'elle nomme votre devoir, elle vous croit responsable de tous les maux qu'il peut causer encore dans le cours de son infâme vie.

Qui croira jamais, Nancy, m'a-t-elle dit, que Miss Harlowe parle de bonne-foi, lorsqu'elle assure qu'il lui importe peu que ses disgraces demeurent cachées, si la crainte ou la confusion l'empêche de paroitre et de demander justice pour elle-même et pour son sexe? Ne la soupçonnera-t on pas plutôt d'appréhender qu'on ne découvre de sa part quelque foiblesse, quelque vestige d'amour caché, dans les informations et les éclaircissemens? Si le coupable, dit-elle, demeure impuni, dans un cas où le parjure, les breuvages, l'imposture et la violence ont été

employés, pour la ruine d'une fille dont l'innocence est prouvée par la nature même de ces crimes, et pour le déshonneur d'une famille distinguée, il n'y a point de forfait qui mérite l'attention de la justice, ni de criminel qui doive craindre le châtiment.

Elle pense aussi, et je suis de la même opinion, que les infâmes complices doivent subir la punition qu'elles méritent et qu'elles ne peuvent éviter, si le procès est une fois commencé. C'est le moyen de détruire un nid de vipères, et de sauver quantité d'innocentes créatures.

Elle m'a dit encore, que si Miss Clarisse ne trouve pas dans son intérêt propre des raisons assez fortes pour lui faire souhaiter une vengeance publique, elle doit vaincre ses scrupules par considération pour sa famille, pour ses amis et pour son sexe, qui tous participent visiblement à sa disgrace.

Enfin, ma chère, elle déclare qu'à la place de votre mère, elle ne vous pardonneroit pas à d'autres conditions; et si vous vous y soumettez, elle promet d'entreprendre elle-même de vous réconcilier avec votre famille.

Voilà, ma chère amie, quels sont ses sentimens sur votre infortune et sur votre situation. Je ne puis vous dire que je n'y trouve pas beaucoup de justice et de raison. Il me semble même que les loix devroient

obliger une femme injuriée à poursuivre l'offenseur, et faire un crime capital de la séduction, lorsque l'innocence éclate d'un côté, et qu'on découvre de l'autre une suite de bassesses et d'artifices étudiés.

(¶) Il y a à cet égard une coutume bien sage qui se pratique dans l'isle de *Man*.

Si une fille y poursuit un garçon pour viol, les juges ecclésiastiques choisissent et nomment les jurés; si les jurés le trouvent coupable, il est renvoyé en état de condamné aux cours séculières; et si dans celles-ci il demeure convaincu, l'arbitre ou juge remet à la fille une corde, une épée et un anneau; et il est à son choix de faire ou pendre, ou décapiter le coupable, ou bien de l'épouser.

C'est, je crois, les deux premiers que la femme doit toujours choisir.

Je languis de savoir tous les détails de votre aventure. Vous devez avoir du temps de reste devant vous, avec une ame aussi active que la vôtre, si toutefois vous aviez une santé tolérable et un peu de vigueur dans vos esprits.

Je m'attends à trouver dans ce récit le plus grand exemple de scélératesse dans l'homme, et le plus beau modèle de vertu dans la femme, si vous pouvez l'écrire avec l'ordre et le détail que vous aviez coutume de suivre avec moi.

Essayez, ma chère amie; et puisque vous ne pouvez donner l'exemple sans donner l'avertissement, donnez-nous tous les deux, pour l'intérêt et le profit de tous ceux qui viendront à savoir votre malheureuse destinée; en partant de votre lettre du 5 Juin, où votre perspective n'étoit pas alors trop désagréable. Je vous pleins en vous imposant cette tâche; mais je ne puis consentir à vous en dispenser. (b)

Ma mère m'ordonne d'ajouter qu'elle insiste sur la nécessité de déférer votre monstre à la justice. Elle répéte qu'à cette condition, non-seulement elle ne s'opposera plus à notre correspondance, mais qu'elle entreprendra de vous réconcilier avec vos proches. Ainsi, j'attends que vous me fassiez connoître vos dispositions. J'ai demandé à ma mère, si elle me permettroit de paroître avec vous devant les juges. Sans doute, m'a-t-elle dit, si ce motif pouvoit vous engager à commencer les poursuites contre le scélérat et ses infâmes suppôts. Je m'engage, ma chère, à vous accompagner. Oui, n'en doutez pas, pouvu que je voie seulement quelque apparence de pouvoir conduire le monstre au dénouement qu'il mérite.

Encore une fois, ne tardez point à me faire connoître là-dessus vos idées, supposé que les nôtres soient approuvées de votre famille. Mais quelque parti que

vous preniez, mes plus ardentes prières seront pour obtenir du ciel qu'il vous donne la patience de supporter vos afflictions, comme il convient à ceux qui n'ont pas à se reprocher de se les être attirées par aucune faute volontaire ; qu'il répande dans votre cœur blessé la douceur de ses consolations ; et qu'il vous donne une suite d'années heureuses.

ANNE HOWE.

(*Aux deux lettres précédentes, qui furent envoyées par un exprès, Miss Howe joignit le billet suivant.*)

Il m'est impossible, ma très-chère amie, de laisser partir ces deux lettres sans vous prévenir sur quelques expressions moins tendres que je ne l'aurois souhaité, mais que je me suis vue comme forcée d'employer, parce qu'elles devoient être soumises à l'inspection de ma mère. Cependant le principal motif de ce billet particulier est pour vous demander la permission de vous envoyer de l'argent et les autres nécessités qui doivent vous manquer. Faites-moi savoir en même temps si je puis vous être utile par moi-même, ou par ceux sur qui j'ai quelque pouvoir. Je tremble que votre retraite ne soit pas assez sûre. Cependant tout le monde est persuadé qu'il n'y a pas d'asyle comparable à Londres. Je m'arracherois volontiers les cheveux de chagrin, de n'avoir pas le

pouvoir de vous offrir une protection personnelle.

ANNE HOWE.

(¶) Encore une fois pardon, très-chère amie, pour les barbares duretés de ma lettre du 5; mais j'ai bien de la peine à me les pardonner moi-même. Moi! que j'aie été si cruelle, vous connoissant si bien! D'où, d'où m'est donc venu cet indigne emportement? (╨)

LETTRE CCCXVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mardi, 11 Juillet.

(¶) VOUS *pardonner*, ma chère! —Oh, je vous pardonne de tout mon cœur. Et vous, me pardonnerez-vous aussi quelques traits amers, qui me sont échappés dans ma réponse à votre lettre du 5. Vous ne m'auriez pas aimée comme vous m'aimez, et je n'aurois pas reconnu ce tendre intérêt que vous avez toujours pris à mon honneur, si vous n'aviez pas été indignée contre moi, sur les apparences que vous présentoit ma conduite au moment où vous m'avez écrit cette lettre. Je vous

dois des remercîmens, et je vous les fais de tout mon cœur, ma meilleure et unique amie, de m'avoir fourni l'occasion de me justifier, et de votre empressement à m'absoudre de tout blâme, à la première lecture de ma triste narration.

Puisque vous désirez tant d'avoir sous les yeux tous les détails de ma malheureuse histoire, je veux vous rendre un compte très-circonstancié de tout ce qui m'est arrivé depuis l'époque que vous marquez, si le ciel me prête assez de vie et de forces. Mais il est assez probable que vous ne verrez ce triste récit qu'après la dernière scène qui doit tout terminer; et comme en écrivant j'aurai toujours en vue ce terme, j'espère qu'il ne faudra pas d'autre garant de la véracité de l'historien, quels que puissent être les lecteurs.

Je suis bien éloignée de me croire à couvert des atteintes et des violences de cet homme. Mais que puis-je faire de mieux? Où fuir? — Peut-être que le mauvais état de ma santé, qui doit s'altérer de jour en jour, à mesure que le souvenir de mes maux passés, et l'amertume de mes réflexions irriteront mes douleurs, pourra devenir ma plus sûre protection. J'ai eu, je l'avoue, une fois l'idée de quitter l'Angleterre, et si j'avois devant moi la perspective d'une longue vie, je l'exécuterois. — Mais, ma chère, le coup est porté, — et vous n'avez pas

sujet, en considérant la situation où je suis réduite, d'en être bien affligée. Quel seroit donc le cœur que j'aurois, s'il n'étoit pas mortellement blessé? — En vérité, ma chère amie, j'aspire si ardemment au dernier dénouement, et j'éprouve tant de consolation à voir ma santé décliner, que je me surprends quelquefois dans un déplaisir ingrat d'avoir reçu cette constitution forte et saine, qui avoit coutume autrefois de doubler toutes mes jouissances.

A l'égard de cette poursuite judiciaire qu'on me recommande avec tant de chaleur, je pourrai revenir sur ce sujet et m'expliquer plus amplement, si jamais je me sens plus de vigueur; car à présent mes esprits sont dans un extrême abattement. Mais ce que je puis dire aujourd'hui, c'est que je souffrirois plutôt tous les maux (à l'exception pourtant de l'outrage capital que j'ai essuyé une fois) que de paroître en public devant un tribunal pour me faire justice. (*) Et je suis sincèrement affligée, que votre mère prescrive une pareille démarche pour condition de notre future correspondance; car la continuation de votre amitié, ma chère, et le désir que j'ai toujours eu de corres-

(*) (¶) On verra plus bas le docteur Lewen la presser d'entamer cette procédure, par des argumens dignes de son caractère, et Clarisse y répondre par des motifs dignes du sien. (‖)

pondre avec vous jusqu'à la fin de ma vie, étoient tout ce qui me restoit d'espérance et de consolation. Néanmoins, comme l'amitié dépend du cœur, et non pas seulement de la main, j'espère que je ne mériterai jamais de perdre le premier.

O ma chère ! que ne donnerois-je pas pour obtenir la révocation de la malédiction de mon père ! Pour une réconciliation, il ne faut pas l'espérer. Vous, qui n'avez jamais aimé mon père, vous pourriez traiter de foiblesse ma sollicitude sur cet article ; mais dans l'épuisement où sont de temps en temps mes esprits, le motif qui me fait souhaiter cette révocation, n'est pas toujours foiblesse.

J'approuve la méthode que vous me proposez pour la sûreté de nos lettres, et j'ai déjà pris des mesures pour que le portier de l'auberge m'apporte les vôtres au moment de l'arrivée de Collins, à qui le domestique de la maison où je suis doit porter les miennes. (‡)

J'ai écrit à Miss Rawlings de Hamstead; et sa réponse que je reçois à ce moment, éclaircit les lâches inventions par lesquelles ce méchant homme s'est procuré votre lettre du 10 Juin. Voici la subtance des deux lettres.

« J'informois Miss Rawlings de ce qui » m'étoit arrivé par la trahison des deux » femmes qui avoient osé se revêtir de » noms respectables, et se donner devant

» moi pour la tante et la cousine de ce » méchant homme, et je lui déclarois que » je n'avois jamais été mariée. Je la sup- » pliois de s'informer particulièrement, » et de m'apprendre qui avoit pris mon » nom chez Mde. Moore, le dimanche » 11 Juin tandis que j'étois à l'église, » pour recevoir une lettre qui m'auroit » sauvé de ma ruine, si j'avois eu le bon- » heur de la recevoir. Je lui faisois des » excuses sur le désordre qu'elle avoit dû » remarquer dans mon esprit, et qui ve- » noit de l'excès de mes afflictions, de » n'avoir pas satisfait Mde. Moore. Je la » priois de m'envoyer le compte de ma » dépense; et dans la crainte d'être obser- » vée par M. Lovelace, je lui marquois » une adresse détournée, dont je me » croyois sûre, à Mistriss Marie Atkins, » à la Belle Sauvage à Ludgate, où l'on » iroit prendre sa réponse. »

Miss Rawlings m'apprend « que le mi- » sérable avoit engagé Mde. Bevis à me » représenter dans mon absence, (il paroît » que cette idée lui vint sur-le-champ, à » l'arrivée de votre messager) (¶) que Mde. » Bevis s'étoit laissée persuader de faire » la malade, couchée sur un lit de repos, » avec un mouchoir qui couvroit son cou » et une partie de son visage, séduite » par la fausse supposition de vos efforts » continuels, pour ruiner la paix de notre » mariage, et qu'elle avoit reçu votre

» lettre sous mon nom. (‖) Elle cherche » à excuser l'intention de cette femme. » Elle prend une part fort vive à mes » infortunes ; mais elle se félicite beau- » coup d'être informée assez tôt du carac- » tère et de la bassesse de M. Lovelace, » pour ne pas exécuter la parole qu'elle » lui avoit donnée de me rendre une » visite chez Mde. Sinclair avec les deux » veuves, dans la supposition que j'y » étois heureuse avec lui, comme il les » en avoit assurées. Elle m'apprend d'ail- » leurs qu'il a payé fort honorablement » sa dépense et la mienne. (¶) Elle finit » par me prier de l'informer des détails » d'une aventure si extraordinaire, et qu'il » est à propos de connoître, pour juger » quels méchans, tant d'un sexe que de » l'autre, on est exposé à rencontrer dans » ce monde. » (‖)

Je vous rends grâces, ma chère, de m'avoir envoyé la substance de vos deux lettres interceptées par le monstre. Je vois l'extrême avantage qu'il en a pu tirer pour le succès de ses lâches desseins, contre une fille infortunée dont il a fait si long-temps le jouet de ses horribles inventions. Que je suis lasse de la vie ! (¶) Souffrez que je le répéte ; et d'un monde où les créatures innocentes et bonnes paroissent si étrangères, et destinées à être les victimes des *vrais enfans de la terre*. (‖) Que je suis malheureuse que les seules

lettres qui pouvoient m'informer de ses horribles vues, et m'armer contre lui et contre ses infâmes complices, soient celles qui sont tombées entre ses mains! et plus malheureuse encore, que ce soit mon évasion à Hamstead qui lui ait fourni l'occasion de les recevoir!

Cependant je ne cesse pas de m'étonner que ce Tomlinson ait pu découvrir ce qui s'étoit passé entre M. Hickman et mon oncle. (*) De toutes les circonstances, c'est celle qui m'a le plus aveuglée sur le caractère de cet imposteur. Les moyens par lesquels M. Lovelace est parvenu lui-même à me trouver dans Hamstead, ne demeureront pas moins impénétrables pour moi. Il peut faire gloire de ses artifices. Avec encore plus de méchanceté que d'esprit, il peut se faire un triomphe d'avoir abusé de la simplicité de mon cœur. Mais j'ose me promettre de la bonté du ciel, un sort heureux dans une autre vie, tandis que le sien sera.... Hélas! qui peut dire ce qu'il sera?

Adieu, ma très-chère amie! Puissiez-vous être heureuse! Alors votre Clarisse ne sera pas tout-à-fait misérable.

(*) Voyez la note au bas de la page 355 de ce vol. Lettre CCCXV.

LETTRE CCCXIX.

Miss Howe à Miss Clarisse Harlowe.

Mercredi au soir, 12 Juillet.

Il faut que je vous écrive, ma très-chère Clarisse. Il faut que je vous exprime mon chagrin et mon inquiétude. En voyant votre abattement, souffrez, ma chère, mon excellente et sublime amie, souffrez que je vous conjure de ne pas vous abandonner au découragement. Consolez-vous au contraire par l'idée du triomphe d'une vertu sans tache et d'une intention irréprochable. Quelle autre femme eût été capable de résister aux épreuves que vous avez surmontées? Le retour de M. Morden ne peut être éloigné. Il vous fera rendre justice, je n'en doute point, et pour vous-même, et pour les biens qui vous appartiennent. Combien d'heureux jours n'avez-vous pas encore à vous promettre? Le pire de tous vos maux seroit d'aggraver, par un coupable désespoir, des accidens auxquels vous ne pouvez remediér.

Mais pourquoi, ma chère, vous consumer sans cesse par cette ardeur pour votre réconciliation avec une famille im-

placable, qui mérite si peu vos sentimens, et dont les désirs d'ailleurs sont gouvernés par un frère avide, qui trouve son avantage à tenir la rupture ouverte? C'est sur cette passion de vous réconcilier, que le plus vil des hommes a fondé toutes ses ruses. Il a fait servir à ses vues un empressement que vous avez porté plus loin que vos espérances. Rien de plus louable assurément que votre intention; mais il falloit que le ciel vous eût donné pour parens de vrais chrétiens, ou du moins des payens qui eussent des entrailles.

Je charge de cettre lettre que je suis obligée de faire courte, *Roger*, le même jeune homme que je vous ai envoyé chez Mde. Moore. Il est honnête et simple, quoiqu'il fasse sottement l'entendu. Permettez, je vous prie, qu'il vous voie pour le mettre en état de me rendre compte de votre situation et de votre santé. M. Hickman se seroit déjà procuré l'honneur de vous voir, si je n'appréhendois que ses démarches, et les miennes aussi, ne fussent observées par votre abominable monstre. Je ne vous cacherai pas que je fais observer moi-même tous les mouvemens de ce perfide. Car je vous l'avouerai, ses complots et son esprit de vengeance m'alarment si vivement, depuis que je suis informée du sort de mes deux lettres, il fait le sujet de mes craintes dans mes songes.

*

Ma mère s'est laissée vaincre par mes instances. Elle m'accorde la permission de vous écrire et de recevoir vos lettres ; mais elle y met deux conditions. L'une, que ce sera sous l'enveloppe de M. Hickman, dans la vue apparemment de lui attirer plus de considération de ma part ; l'autre, qu'elle verra toutes nos lettres. « Lorsque les filles, a-t-elle dit à quel-» qu'un qui me l'a redit, sont obstinées » sur un point, la prudence oblige une » mère d'entrer dans leurs idées, s'il est » possible, plutôt que de les combattre, » parce qu'elle conservera du moins l'es-» pérance de tenir toujours les rênes dans » ses mains. »

Apprenez-moi chez quelles gens vous êtes logée. Vous enverrai-je Mde. Townsend, pour vous procurer une autre retraite, ou plus sûre ou plus commode ? Faites-moi l'amitié de m'écrire par Roger, qui attendra votre loisir et votre réponse. Adieu, ma chère amie. Prenez pour vous-même les consolations que vous donneriez dans les mêmes circonstances à votre tendre et fidelle

ANNE HOWE.

LETTRE CCCXX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi, 13 Juillet.

QUEL regret n'ai-je pas, ma chère Miss Howe, d'être la première et malheureuse occasion des alarmes où vous jette la crainte de la vengeance de ce pervers ! Quelle étendue, quelle contagion dans ma faute ! Mais si j'apprends qu'il entreprenne jamais quelque chose contre vous ou contre M. Hickman, je vous assure que je consentirai à le poursuivre en justice, quand je devrois mourir à la vue du tribunal où il seroit cité.

Je reconnois sur ce point toute la justice des raisons de votre mère. Mais elle me permettra de répondre, que mon histoire a des circonstances qui m'obligent de penser autrement, quoique mon motif pour éviter de paroître en qualité de son accusateur, soit moins grave que vous ne craignez qu'il soit. Je vous ai promis d'entrer quelque jour dans l'explication de mes véritables idées.

Pour cette fois votre messager peut vous assurer qu'il m'a vue. Je lui ai parlé de l'imposture par laquelle il s'est laissé tromper à Hamstead ; et je suis fâchée de

pouvoir dire avec raison, que si ce pauvre jeune homme n'avoit pas été si simple, et tout-à-la-fois si rempli de lui-même, il n'auroit pas donné si grossièrement dans le piége. Madame Bevis peut alléguer la même excuse en sa faveur. C'est une femme de bon naturel, mais inconsidérée, qui n'étoit point accoutumée au commerce d'un aussi vil et aussi lâche trompeur. Il su tirer avantage de ces deux têtes légères.

Il me semble que je ne puis être moins connue que dans la retraite où je suis. Je m'y crois en sûreté. (¶) S'il reste quelque danger, c'est le matin, lorsque je vais à l'église, ou que j'en reviens; ce que j'ai hasardé déjà deux ou trois fois, l'une à la chappelle de Lincols-Inn, sur les onze heures: l'autre à sept heures du matin à St. Dunstan (*), les deux fois en chaise à porteurs, et une troisième à six heures du matin, dans une église voisine à Covent-garden. (╟) Et vraisemblablement, ce n'est point à l'église, et de si bonne heure, que je rencontrerai les misérables dont j'ai eu le bonheur de me délivrer. D'ailleurs j'ai choisi dans la dernière église le banc le plus obscur pour m'y placer, déguisée en quelque façon sous une robe des plus simples, et le visage à demi cou-

(*) (¶) Les prières de 7 heures qui se faisoient à St. Dunstan, ont cessé depuis. (╟)

vert. La parure, ma chère, ne s'attire pas beaucoup mes soins; toute mon attention se borne à la propreté.

L'homme chez lequel je suis logé, se nomme *Smith*; c'est un marchand gantier, qui vend aussi des bas, des rubans, du tabac d'Espagne et de la parfumerie. Sa femme, qui garde ordinairement la boutique, est d'un caractère vertueux et prudent, et d'une ame simple et franche. Ils vivent entr'eux dans une parfaite intelligence; ce qui prouve, dans mes idées, qu'ils ont tous deux le cœur droit; car lorsqu'un mari et sa femme vivent mal ensemble, c'est une preuve que soit dans le fond du caractère ou dans les mœurs, ils se connoissent mutuellement quelque défaut essentiel, qui ne donneroit pas aux étrangers plus de goût pour eux qu'ils n'en ont l'un pour l'autre, si ce défaut étoit aussi bien connu du public. (¶) Heureux le mariage où l'homme et la femme ne peuvent se reprocher l'un à l'autre aucun vice, aucune faute réfléchie dans leur conduite générale! car les mauvais cœurs mêmes ne sauroient s'empêcher d'avoir de la vénération pour les bons cœurs. (‖)

Deux chambres au premier étage, dont l'une sert de salle à manger, meublées avec plus de propreté que de richesse, composent mon appartement. Le second est occupé par une digne veuve, nom-

mée Madame *Lovick*, qui, sans être fortunée, ne s'attire pas moins le respect de plusieurs personnes de distinction de sa connoissance, suivant le témoignage de Mde. Smith, par sa prudence, sa piété et son bon sens. Je me propose de lier une étroite connoissance avec elle.

Je vous dois, ma chère, les plus tendres remercîmens pour vos sages avis et vos tendres consolations qui me viennent si à propos. Ma confiance au secours du ciel, me fait espérer qu'il soutiendra mes forces contre cette espèce de désespoir ou d'abattement, dont la religion fait un crime, surtout, lorsque pour m'en défendre, je puis penser, comme vous le dites, que mon malheur ne vient ni de mon intention, ni d'aucun égarement volontaire. Cependant la disposition implacable de ma famille, que j'aime avec un respect inaltérable, mes alarmes du côté de ce méchant homme, qui ne me laissera pas sans doute un moment de repos, la situation où je me trouve réduite à mon âge, sans protection, avec si peu de connoissance du monde ; exposée par mon sexe aux insultes ; mes réflexions sur le scandale que j'ai causé, joint au douloureux sentiment des outrages que j'ai reçus d'un homme dont je n'avois pas mérité cet excès de barbarie et d'ingratitude : toutes ces raisons ensemble produiront infailliblement l'effet que je ne puis regarder

comme malheureux pour moi ; plus lentement peut-être, parce que la bonté de ma constitution résistera plus longtemps, et parce que, j'ose le présumer, mes principes peuvent par intervalles, et sur de mûres réflexions m'élever au-dessus de toutes les considérations mondaines.

Actuellement ma tête est dans un extrême désordre. Mes idées, pour bien dire, n'ont pas été bien nettes, depuis la violence que mon esprit et mon cœur ont essuyée, par les détestables artifices des créatures abandonnées, au milieu desquelles j'ai été jetée. Cependant il me reste d'autres combats à soutenir. Je sens quelquefois que je ne suis point assez soumise à ma condition.

(¶) Je soutiendrai ces combats avec patience, à mesure qu'ils se succéderont, et je les regarderai comme des épreuves nécessaires que le ciel m'envoie. Mais la malédiction de mon père ! — dont la partie qui regardoit ce monde est si littéralement et si cruellement accomplie. — Je ne puis cependant m'imaginer, quand mon ame reprend sa force.....

Mais que signifie l'histoire d'Isaac, de Jacob et d'Esaü, et de Rebecca qui prive le dernier de la bénédiction qui lui étoit destinée pour la transporter à Jacob ; que l'on trouve dans le vingt-septième chapitre de la Genèse ? Mon père, je m'en souviens,

souviens, avoit coutume d'appuyer sur les conséquences qu'on en peut déduire, et d'en faire l'application à ses enfans, avec beacoup de raisons et d'argumens. Ainsi il faut au moins qu'il soit persuadé qu'il y a une grande force dans la malédiction qu'il a prononcée. Puis-je donc ne pas m'empresser de chercher les moyens de parvenir à la faire révoquer, afin qu'il ne souffre pas lui-même un jour de ne l'avoir pas fait? (b)

Je n'ajouterai, ma chère, que des remercîmens à votre mère, de l'indulgence qu'elle a pour nous, et des complimens tels que je les dois à M. Hickman. Pour vous, qui êtes ma tendre amie et la plus chère partie de moi-même, (car, hélas! quel cas dois-je faire de l'autre?) croyez-moi jusqu'à ma dernière heure, et même au-delà, s'il est possible, votre, etc.

CL. HARLOWE.



LETTRE CCCXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 7 Juillet.

J'AI devant moi trois de tes lettres, auxquelles je dois réponse, et dans chacune desquelles tu te plains de mon silence. Tu m'assures même dans la dernière, que tu ne saurois vivre, si je ne t'écris tous les jours, ou du moins de deux jours l'un.

Meurs donc, ami Belford, meurs si tu veux; car, où crois-tu que je puisse prendre le courage d'écrire, lorsque j'ai perdu le seul sujet qui méritoit d'exercer ma plume! Fais-moi retrouver mon ange, ma divine Clarisse, et tu auras une lettre de moi, ou du moins une portion de lettre à toutes les heures du jour et de la nuit. Tout ce qui sortira de sa bouche sera tracé sur le papier. J'essayerai de te décrire chaque mouvement, chaque attitude de sa personne adorée, ses gestes, ses regards; et dans son silence même, je m'efforcerai de t'expliquer ce qu'elle pense, ou ce que je souhaiterois qu'elle pensât. Tant qu'elle est avec moi, jamais la matière ne me manquera pour t'écrire.

(¶) Mais depuis que je l'ai perdue, je suis tombé dans un vide affreux : tout ce qui existe autour de moi, les élémens au milieu desquels je me trouve placé, tous les objets que je *vois* (car en *jouir*, cela m'ets impossible,) sont effacés, sont un vrai néant sans elle. (╟)

Ah! reviens, reviens, seul charme de mon ame ! reviens entre le bras de ton Lovelace qui t'adore. Qu'est-ce que la lumière, qu'est-ce que l'air, la ville, la campagne ; qu'est-ce que le monde entier sans toi ? Tout ce qu'il y a de lumière, de fraîcheur, d'harmonie, de joie dans l'univers, n'est à mon idée qu'une partie de toi-même ; et s'il falloit l'exprimer d'un seul mot, ce mot seroit *Clarisse*. Reviens donc, ô ma bien-aimée Clarisse ! Ah ! reviens encore une fois faire le bonheur de ton Lovelace, qui apprend par ta perte le prix du trésor qu'il a négligé, et qui ne se lève chaque matin que pour maudire le soleil qui illumine tous les objets, et les laisse dans les ténèbres.

※

N'est-il pas surprenant, Belford, qu'on ne puisse rencontrer cette chère fugitive ; qu'on n'en découvre, qu'on n'en apprenne rien ? Elle entend si peu la ruse, (oh non, l'intrigue n'est pas son talent), que si

j'avois été libre, je suis sûr qu'il y a long-temps que j'aurois découvert ses traces: quoique vingt émissaires, que j'emploie dans la ville, dans les villages voisins, et surtout dans le canton de Miss Howe, n'ayent fait jusqu'aujourd'hui que d'inutiles recherches. Mais le vieux Lord continue d'être si mal, si épuisé, qu'il m'est impossible de m'éloigner. Je ne voudrois pas désobliger un homme, que je ne crois pas hors de danger. Car si sa goutte vouloit, à présent qu'elle l'a terrassé, lui donner, en généreux champion, le coup de grâce, tout seroit dit pour lui. Et sa manie (maudit accès de tendresse qui le prend si à contre-temps!) est de me voir au chevet de son lit, pendant des heures entières, pour l'entretenir de mes tours de jeunesse. Le bel amusement pour un moribond! Aussitôt que la goutte revient le travailler, il prie matin et soir avec son aumônier. Je te demande quelle doit être la religion d'un homme, qui, après avoir marmoté quelques prières nasales, pousse un soupir de satisfaction et de joie, comme s'il se croyoit sûr d'avoir fait sa paix avec le ciel, et qui me rappelle ensuite, avec un nouvel empressement, pour écouter mes *espiégleries*, m'encourageant par des éclats de rire qui lui fatiguent les flancs, et me traitant de *vaurien* d'un ton qui marque assez le plaisir qu'il prend à m'entendre?

(¶) Le vieux pair a été dans son temps un assez grand pécheur, et il en porte la peine aujourd'hui ; un pécheur hypocrite et honteux, rampant obscurément vers le vice, et ne s'y présentant pas en face, voulant ménager sa réputation ; ou plutôt dans la crainte d'être découvert, et surpris en flagrant délit (car cette espèce d'hommes, Belford, n'attache pas un prix bien réel à la réputation) payant pour les péchés qu'il n'avoit pas commis, et n'ayant jamais le courage de s'élever au triomphe d'une entreprise d'éclat, qui auroit pu l'exposer à l'honneur de rompre une lance, ou de paroître dans une cour de justice, dans un rôle principal. De voir un vieux *vice* de cette espèce, qui a déjà un pied dans sa fosse, que je m'attendois à voir creusée plutôt, et comblée de son cadavre, heurlant de ses souffrances, et succombant de foiblesse ; et le moment d'après contractant les peaux ridées de son visage par un rire hideux, applaudir un jeune libertin, l'appeler un charmant vaurien, l'encourager par ses *bravos*, comme il avoit coutume d'encourager jadis les castrats d'Italie ; quelle choquante démence ; quelle tenace opiniâtreté dans ses vieilles habitudes ! (℔)

Mes deux cousines sont ordinairement présentes, lorsque je l'amuse par mes récits.

Les meilleures aventures deviendroient languissantes dans la bouche d'un historien, s'il n'avoit qu'un auditeur pour applaudir. *Applaudir !* me diras-tu? Oui, Belford, applaudir. Quoique ces deux filles blâment quelquefois les faits, elle ne laissent pas de louer la forme, l'invention, mon adresse et mon intrépidité. D'ailleurs, ce que les autres appellent *blâme*, moi, je le prends pour louange : c'est ma méthode ; et je m'en suis bien trouvé, pour secouer de bonne heure le joug de la honte, qui est capable de refroidir tout-d'un-coup un caractère entreprenant.

Mes cousines sont des égrillardes. Elles ont de la sève et de l'esprit. Hier à l'occasion de quelques reproches que Charlotte me faisoit sur une de mes aventures, je lui dis que j'avois mis plus d'une fois en délibération, si je lui appartenois de trop près ou non par le sang, et que c'étoit une question pour moi s'il ne m'étoit pas permis de l'aimer, du moins l'espace d'un ou deux mois. Peut-être, ajoutai-je, étoit-elle fort heureuse qu'une autre joli minois qui s'étoit présenté dans le même temps, eût fait prendre un autre cours à mes inclinations, au moment où je songeois à ouvrir la tranchée. Mes trois auditeurs levèrent tout-à-la-fois les mains et les yeux ; mais les exclamations des deux Miss ne m'empêchèrent pas d'ob-

server, qu'elles étoient moins irritées de ce langage ouvert, que ma charmante ne l'a quelquefois été de certaines expressions obscures, qui m'ont fait admirer sa vive pénétration.

(¶) Je dis à Charlotte que malgré la prétendue gravité de son sourire, pour exprimer son ressentiment de ma franche déclaration, j'étois sûr qu'il ne m'en auroit pas coûté plus de deux ou trois stratagêmes de ma façon, (personne n'admire les bons tours autant qu'elle) pour dégager sa conscience de tous les scrupules de la consanguinité.

Elle fit la fâchée et sa sœur aussi. Je lui dis qu'elle y mettoit autant de sérieux que si elle m'avoit cru prêt à tenter l'épreuve. Dans ces cas, ajoutai-je, les paroles et la proposition choquoient plus leur sexe que l'action même, en y allant par gradation. Et je priai Patty de ne pas s'offenser de la distinction que je montrois pour sa sœur : parce que j'avois aussi un grand respect pour elle.

Un air italien, frédonné nonchalamment à mon ordinaire, un baiser qui n'éprouva qu'une demi-résistance, et un haussement d'épaules, comme par admiration, de chacune de mes jolies cousines, et la répétition de, *le méchant*, *le méchant vaurien*, dans la bouche du vieux Pair, suivie d'un grand éclat de rire, nous rendirent tous amis.

Hé bien, Belford, veux-tu ou ne veux-tu pas prendre ce badinage pour une lettre? La quantité y est, j'en suis sûr. — Comme je suis venu à bout de remplir une feuille, (sans abréviations, il est vrai) sans avoir de sujet pour écrire! Mon drôle va l'emporter; car il part pour Londres. Et si tu peux faire t'on profit de ce détestable galimathias, je verrai bientôt à t'en envoyer une nouvelle dose. (‖)

LETTRE CCCXXII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 8 Juillet, à 6 heures du matin.

(¶) N'AI-je donc rien de nouveau, rien d'amusant, me dis-tu dans une de tes trois lettres que j'ai devant moi, pour te distraire, et la veine de mon humeur folâtre est-elle à sec? Tu ajoutes que je ne suis jamais plus divertissant que lorsque je n'ai presque rien à *narrer*, pour parler dans l'idiome écossois? C'est un fort joli compliment que tu fais-là, ou à toi, ou à moi; à tous les deux plutôt! C'est un signe que tu as le cœur aussi léger que j'ai la tête. — Mais peux-tu supposer que cette admirable femme ne soit pas tout pour

moi, et ne me tienne pas lieu de tout? Cependant je crains aussi d'arrêter ma pensée sur elle; car toutes mes inventions ne doivent pas tarder, j'en ai peur, à être dévoilées. (☞)

Le vieux Pair est plein de Miss Harlowe, et mes cousines aussi. Il espère, dit-il, que je ne serai pas assez *manant*, (admire la délicatesse du langage d'un Pair) pour manquer d'honneur envers une fille de ce mérite, de cette fortune et de cette beauté, et, ajoute-t-il, d'une aussi bonne famille. (¶) Mais je lui réponds que c'est-là une corde qu'il ne faut pas toucher : que c'est un point des plus délicats; en un mot, que c'est mon endroit sensible; et que je craindrois qu'un opérateur aussi brusque, si je me soumettois à son traitement, n'y portât une main trop rude. (☞) Il branle sa tête sexagénaire; il soupçonne que l'harmonie n'est pas parfaite entre nous. Il lui tarde de la voir paroître avec le titre de ma femme. Il me vante les nouveaux bienfaits qu'il est résolu d'ajouter aux premiers, et les présens qu'il nous destine à la naissance de notre premier fils. Mais j'espère qu'avant cet événement, tout son bien sera passé dans mes mains. *Espérer* n'est pas un mal, Belford. Mon oncle dit que *sans l'espérance on perdroit courage.*

*

Il est huit heures du matin, au fort de l'été, et ces deux paresseuses femelles (en pleine santé) se font encore attendre pour le déjeûner. Quelle horrible indecence dans de jeunes personnes de faire connoître à un libertin qu'elles aiment tant le lit, et de lui apprendre en même temps où il peut les trouver! Mais, pour les punir, je veux qu'elles déjeûnent seules avec leur vieil oncle, qu'elles bâillent à l'envi l'une devant l'autre, comme s'il s'agissoit d'une gageure à gagner, pendant que je vais me rendre dans mon phaéton chez le colonel *Ambroise*, qui me proposa hier un dîner, à l'occasion de deux de ses nièces d'Yorkshire, beautés célèbres qu'il a chez lui depuis quinze jours, et qui sont, dit-il, fort curieuses de me voir. Tu vois, Belford, que, grâces au ciel! toutes les femmes ne me fuient pas. Puisque ma chère fugitive n'est qu'une ingrate, je voudrois bien pouvoir obtenir de mon cœur la permission de l'en chasser pour y placer une autre beauté. Mais qui seroit capable de la supplanter? Qui peut remplir une place que Miss Harlowe ait occupée?

A mon retour, si je peux trouver quelque sujet, j'écrirai ce qui me viendra, pour t'obliger. Mon phaéton est prêt. On m'avertit que mes cousines vont descen-

dre ; mais je suis bien aise qu'elles me trouvent parti.

Samedi, l'après-midi.

J'ai dîné avec le Colonel, sa femme et ses nièces ; mais je n'ai pas eu le courage, de passer mon après-midi avec eux. Quoique j'aie trouvé dans la figure et la personne des deux nièces de quoi exercer quelques momens mon attention et mes comparaisons, elles n'ont servi qu'à me faire désirer, avec un redoublement d'impatience, de retrouver le charme de mon cœur. Pour le visage et toute la personne, il n'y a rien d'égal à ma Clarisse. Son air, son esprit n'admettent point de comparaison. (¶) Mon cœur se soulevoit en faisant le parallèle de leurs ames et de leur conversation. Qu'ai-je remarqué dans ces deux femmes ? Une sorte de vivacité étudiée, qui ne vient que du désir de plaire ; un air content d'elles-mêmes ; une manière affectée d'ouvrir la *bouche*, pour faire admirer des dents blanches, comme si c'étoit le principal mérite d'une femme, pour inviter à une amoureuse familiarité par la promesse d'une haleine suave et fraîche, et faire un reproche tacite aux lèvres dédaigneusement fermées, d'être moins pures. (‖)

J'aurois pu les souffrir autrefois. — Elles ont paru surprises que je fusse capable de les quitter sitôt. Cependant, il ne

me reste plus à présent assez de vanité, (ma Clarisse m'en a guéri) pour me faire attribuer leur étonnement au goût qu'elles ont pris pour moi, plutôt qu'à l'admiration, dont elles sont remplies pour elles-mêmes. Elles m'ont regardé comme un connoisseur en beauté. Elles auroient été flattées d'attirer à ce titre mon attention. (¶) Mais tant d'affectation ! un esprit si vide ! leur beauté ne passe pas l'épiderme. Elles n'ont pas pénétré plus avant dans leur intérieur, que ne leur en montre leur miroir, et des miroirs qui les flattent; car je n'ai vu qu'un visage impassible et sans ame, avec des yeux cependant toujours à la trace des conquêtes, et qui commandoient l'attention d'autrui, pour soutenir leur amour-propre. — J'imagine que j'aurois pu, en prenant quelques peines, prêter une ame et une vie à ces figures, et inspirer le sentiment à chaque trait de leur visage. (☞)

Mais ma Clarisse ! ô Belford ! ma Clarisse m'a rendu aveugle, insensible à toute autre beauté. Retrouve-la pour ton ami; rends-moi ce cher objet de mes affections, cet unique sujet qui soit digne d'occuper ma plume, ou cette lettre sera la dernière que tu recevras de ton

LOVELACE.

Fin du Tome huitieme.

TABLE
DES SOMMAIRES
Du Tome huitième.

Son cœur est brisé. Elle n'aura point de repos, qu'elle ne soit parvenue à faire révoquer la malédiction de son père. Elle cherche autour d'elle à qui elle pourroit s'adresser pour y réussir. A la fin, elle se décide à écrire à sa sœur, pour lui demander sa médiation.

LETTRE CCCX. Miss Howe à Clarisse. *Elle lui rappelle sa lettre pleine de duretés et de reproches dont on vient de parler : elle lui demande de justifier sa conduite.*

CCCXI. Clarisse à Miss Howe. *Elle lui reproche avec douceur sa sévérité. Jusqu'à présent elle n'est pas encore instruite de toutes les méthodes employées pour l'abuser et la perdre. Néanmoins elle entrera dans les ténébreux mystères de cette triste partie de son histoire, et elle lui en donnera une courte relation, mais cependant circonstanciée, quoique son cœur succombe à la seule pensée de se rappeler de si cruels souvenirs.*

CCCXII, CCCXIII, CCCXIV et CCCXV. Clarisse à Miss Howe. *Elle lui fait le récit qu'elle lui a promis. Elle la prie de tenir secrètes les plus noires circonstances ; ses motifs. Elle lui demande qu'une larme de l'amitié, et pas davantage, coule de ses yeux sur l'heureux jour qui mettra un terme à tous ses chagrins.*

CCCXVI et CCCXVII. Howe à Clarisse. *Ses exécrations contre cet infâme et abandonné libertin. Clarisse doit, dit-elle, jeter les yeux sur un autre monde, et y attendre sa récompense. Elle lui dévoile quelques-uns des complots de Lovelace ; et lui découvre ses inventions. Elle tremble pour sa propre sûreté, comme pour celle de Clarisse. Elle lui conseille de s'adresser aux loix pour avoir vengeance. -- Louable coutume pratiquée pour l'isle de Man. Elle lui offre de l'accompagner elle-même dans une cour de justice.*

Fin de la Table du huitième Volume.





